This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

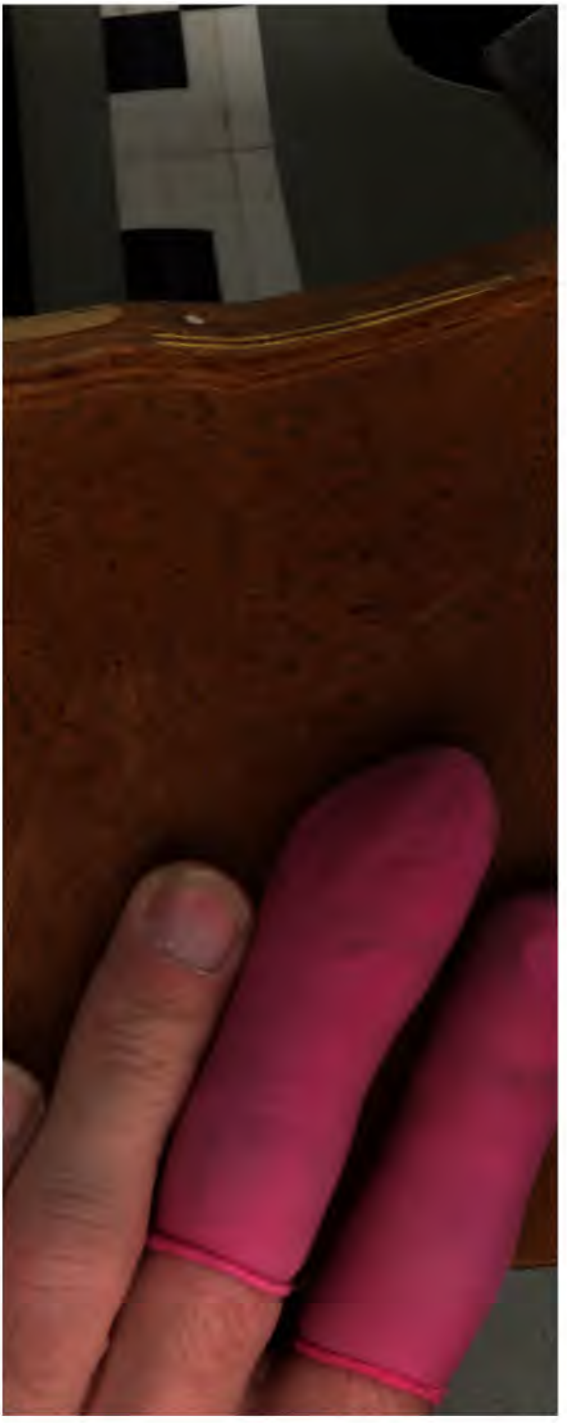
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

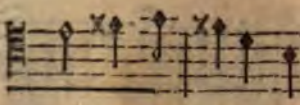
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

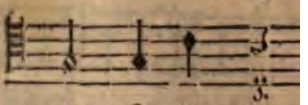
PQ
1211
.A2
R5
2S



de l'Agri-
lot
nre Hu- mair
mange, pour
pal &
heur
rt de
Qu
dant
ble
Préte
alant
Mar
, aim
V
pour Sça
rotte, &
pera nous frap
s Comédiens.
, on nous attrape
oindres petits rie
e la Marotte, &c.



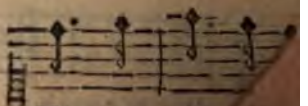
rale embel- li- e, Pa



ment. Le partage &c.

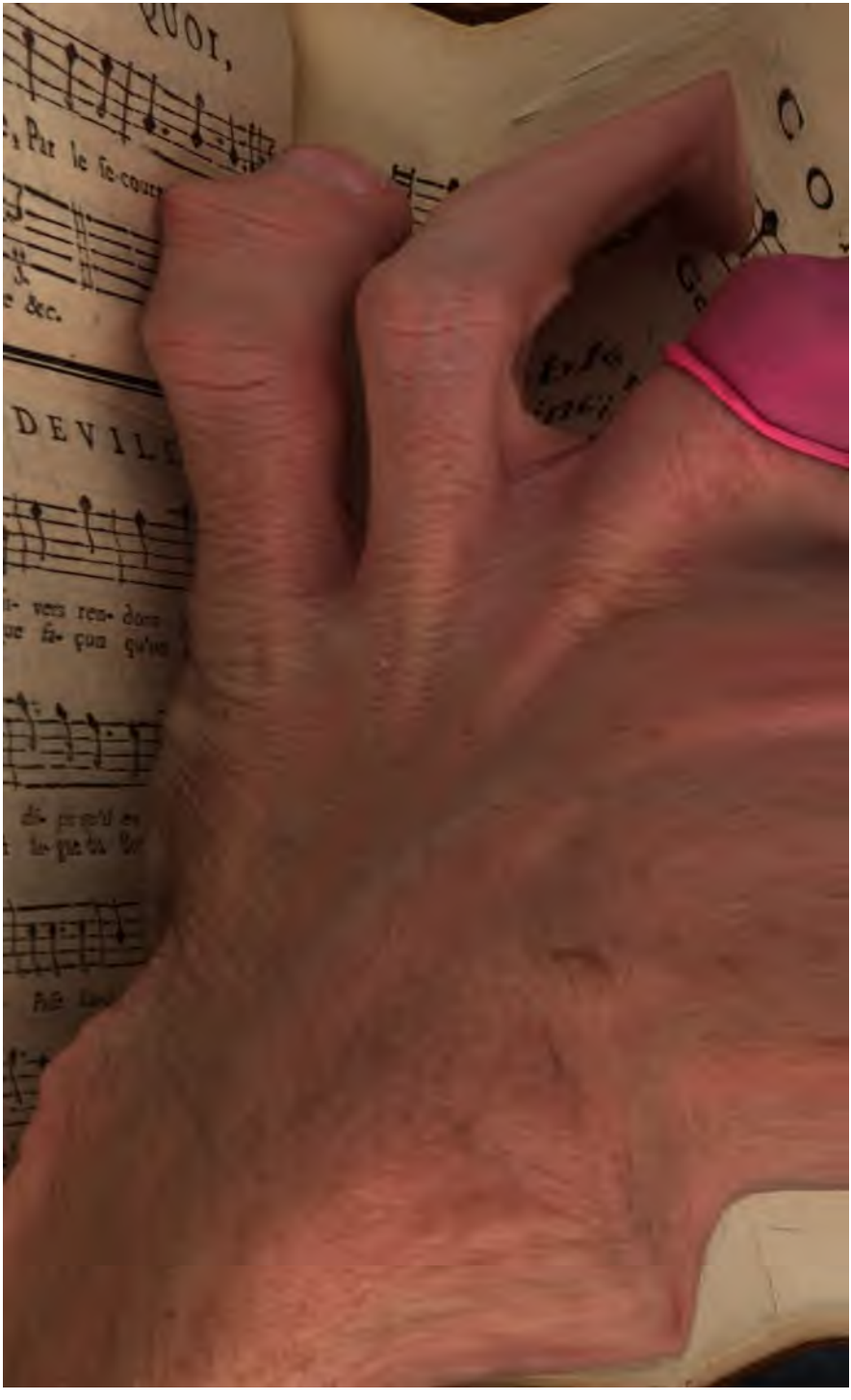
VAUDE

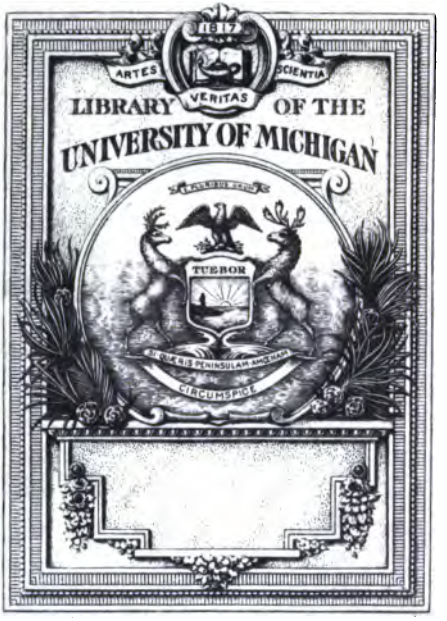
A l'Uni- vers re
De quelque fa- ço



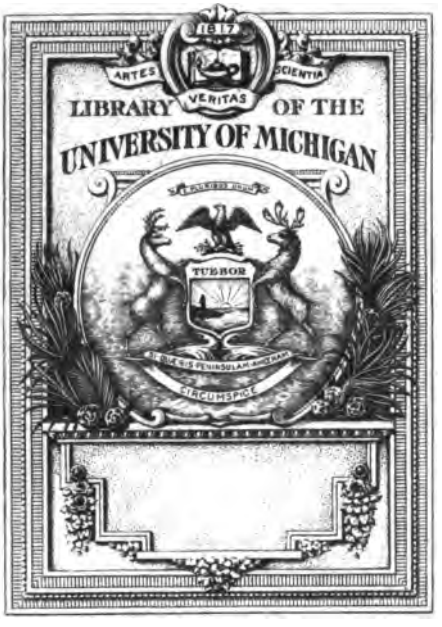
Méme en dé-
On eſt d

ro





DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1211
.A2
B56
2e

BIBLIOTHÈQUE DES THÉATRES,

Lettres I. J.

TOME VINGT-QUATRIEME.

Pièces contenues dans ce Volume.

Iſle (l') déſerte
Iſle (l') des Fous.
Iſle (l') Sonnante.
Jalouſie (la) imprévue.
Jeannot & Colin.
Je ne ſais quoi.
Joconde.
Journaliſte (le) Anglois.
Juge (le) d'Anieres.

BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissements, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province; les noms de tous les Auteurs, Poëtes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joué à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.

Lettres I. J.

TOME VINGT-QUATRIEME.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784.

Colet le Messine, Jean Baptiste.

L'ISLE DÉSERTE,

COMÉDIE

EN UN ACTE

ET EN VERS,

Par M. C.....

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 23 Août 1758.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

A PARIS,
Chez N. B. Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Dram. Fd.
Dept. of Rom. Langs
3-7-38

AVERTISSEMENT.

AVANT que cette Comédie parût sur la Scene, j'avois eu soin de publier que j'en avois pris le sujet dans les Opera du célebre Metastasio : *comme la traduction des ouvrages de ce grand Poëte est entre les mains de tout le monde, je n'entre point ici dans le détail des changemens que j'ai été obligé de faire à l'original, pour l'accommoder à notre Théâtre, & dont je ne puis que me savoir bon gré, puisque les applaudissemens du Public ont justifié la liberté que j'ai prise.*

ACTEURS.

FERDINAND,	M. GRANDVAL.
TIMANTE,	M. BELLECOUR.
UN MATELOT,	M. PRÉVILLE.
CONSTANCE,	Mlle. GAUSSIN.
SILVIE,	Mlle. GUÉANT.

TROUPE DE MATELOTS.

La Scene eſt dans un lieu ſauvage ſur les bords de la Mer.

L'ISLE DÉSERTE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Iſle déſerte ; on voit la Mer dans le fond. Du côté droit eſt un Rocher ſur lequel on lit une Inſcription. CONSTANCE y paroît tenant un morceau de fer à la main.*

CONSTANCE.

QUE ne ſurmonte pas un travail aſſidu,
Lorſque par le plaiſir il n'eſt point ſuſpendu !
Sans ſecours que ce fer & mon foible courage,
Je vois preſque la fin de ce pénible ouvrage.

* *Cette Inſcription eſt gravée ſur l'Eſtampe.*

Puiſſé-je l'achever ! & qu'après, juſtes Dieux,
Vous tranchiez de mes jours les reſtes malheureux !

Elle s'approche du Rocher & lit l'Inſcription.

» Du traître Ferdinand Conſtance abandonnée,
» Finit ici ſa vie & ſes malheurs.
» O toi, qui de ſon ſort apprendras les horreurs,
» Venge-la d'un perfide, ou plains .... ſa deſtinée.

Qu'il en coute à l'Amour, d'avoir à publier
Les crimes d'un ingrat qu'on ne peut oublier !

Elle travaille un moment.

Pour ſuivre mon Epoux j'abandonne l'Eſpagne ;
En vain la Mer mugit, & la mort m'accompagne ;
Tranquille ſur mon ſort, c'eſt lui ſeul que je vois.
Ah ! barbare ! & voilà le prix que j'en reçois !
Si jamais les remords dans cette Iſle ſauvage
Ramenoient l'inhumain à qui l'hymen m'engage,
Pour lui faire juger de l'excès de mes maux,
O toi qui détruis tout, Temps, reſpecte ces mots.

(*Montrant l'Inſcription.*)

SCENE II.

CONSTANCE, SILVIE.

SILVIE *accourant & gaiement.*

AH ! Conſtance ! ah ! ma ſœur !

CONSTANCE.

D'où peu naître, Silvie,

Ce plaiſir imprévû dont ton ame eſt ſaiſie ?

SILVIE.

Mon cœur eſt tranſporté !

CONSTANCE.

Peut-on ſçavoir de quoi ?

SILVIE.

Ce que j'aime le plus en ce monde, après toi,
Ma petite Epagneule eſt enfin revenuë ;
Depuis deux jours entiers je la croyois perduë.

CONSTANCE.

Eh ! c'eſt-là le ſujet de ce parfait bonheur ?

SILVIE.

Crois-tu qu'il en puiſſe être un plus grand pour mon cœur ?
Zirphile eſt, tu le ſçais, ma compagne fidelle,
L'objet de tous mes ſoins ; ſitôt que je l'appelle,
Mille tendres baiſers me prouvent ſon amour ;
A mes côtés elle eſt & la nuit & le jour ;
Elle m'aime, m'entend, & ſur mon ſein repoſe ;
Et de la retrouver te ſemble peu de choſe ?

CONSTANCE *à part.*

Quelle heureuſe innocence !

SILVIE.

Hélas ! ma chere ſœur,

Te verrai-je ſans ceſſe en proie à ta douleur ?

CONSTANCE.

Rien ne peut de mes maux adoucir l'amertume.
Toujours en vains ſoupirs mon ame ſe conſume.
Le Printemps s'eſt déjà renouvellé dix fois
Depuis qu'abandonnée en ce funeſte bois,
Sans eſpoir de jamais recouvrer ma patrie,
Je traîne dans les pleurs une mourante vie.
Sans la tendre amitié qui m'attache à ton ſort
Ma ſœur, le déſeſpoir auroit hâté ma mort.

SILVIE.

Je ne puis concevoir le ſujet de tes peines.
Quel bien nous manque-t-il ? Ici nous ſommes Reines.
Les hôtes de ces bois ſont nos heureux ſujets,
Et la terre & la mer nous comblent de bienfaits.
L'Été ſous cet ombrage, & l'Hiver ſous ces roches,
Du chaud comme du froid nous bravons les approches.
A ce que nous voulons, la force ni les loix
Ne s'oppoſent jamais ; nous ignorons leurs droits.
Ainſi de tout cela ſi tu n'es pas contente,
Il ſera mal aiſé de remplir ton attente.

CONSTANCE.

Que d'un bien qu'on ignore on ſe paſſe aiſément !

Mais quand on l'a gouté, le perdre eſt un tourment.
Lorſqu'on m'abandonna ſur cet affreux rivage,
De la raiſon encor tu n'avois pas l'uſage,
Et tu n'avois rien vû de plus délicieux
Que ces triſtes objets qui s'offrent à nos yeux.
Mais pour moi plus inſtruite, ah ! quelle différence
De ce deſert horrible aux lieux de ma naiſſance.

SILVIE.

De ce pays pour qui tu répands tant de pleurs,
Souvent tu m'as vanté la richeſſe & les mœurs;
Mais quand même il ſeroit encor plus admirable,
La paix qui regne ici me paroît préférable.

CONSTANCE.

Que difficilement on juge d'un bonheur
Qui parle à notre eſprit ſans toucher notre cœur !

SILVIE.

Mais cet endroit charmant que ſans ceſſe tu nommes,
N'eſt-il pas ce ſéjour habité par les hommes ?
Et ce ſont, m'as-tu dit plus de cent & cent fois,
Des monſtres plus cruels que les loups de ces bois.
Comment....

CONSTANCE.

Oui, je l'ai dit. Eh ! que ne puis-je encore

Ajouter au tableau d'un ſexe que j'abhorre!
Oui, les hommes ſont tous traîtres, cruels, trompeurs,
Se riant de nos maux, ſe baignant dans nos pleurs;
Ne reſpectant la foi, l'amour, ni la nature,
Et ſe faiſant un jeu du crime & du parjure;
Malgré tous leurs défauts, d'autant plus dangereux,
Qu'au fond de notre cœur tout nous parle pour eux;
Graces, douceur, eſprit, paroiſſent leur partage,
Et la ſeule impoſture eſt tout leur appanage.

SILVIE.

Si l'homme eſt ſi méchant; contre ſa cruauté,
Cet aſyle du moins nous met en ſureté;
Ici, l'on n'en voit pas. Mais, ma chere Conſtance,
Tes yeux verſent encor des pleurs en abondance.
Que puis-je faire, ô ciel! pour calmer ton tourment?
Si Zirphile te plaît, je t'en fais un préſent.

CONSTANCE.

Il eſt trop juſte, hélas! ô ma chere Silvie,
Que je paſſe à pleurer le reſte de ma vie.
Des mortels ſéparée & loin de mon Epoux,
Les larmes ſont pour moi le plaiſir le plus doux.

SILVIE.

Tu pleures un Epoux dont tu veux qu'on te venges

La contradiction me paroît bien étrange.
Qu'eſt-ce donc qu'un Epoux, pour le tant regretter,
Quand ingrat & perfide on doit le déteſter ?
Tu ne me dis pas tout, ma ſœur, mais je devine ;
Quelque roſe toujours accompagne l'épine.
Tiens, j'ai juſqu'à ce jour reſpecté ta douleur ;
Mais il faut à la fin que je t'ouvre mon cœur.
Je réfléchis ſouvent, & ce matin encore
En voyant mille oiſeaux au lever de l'aurore,
Je penſois....

CONSTANCE.

Ces oiſeaux qu'anime le Printemps,
Auront avant l'Été pleuré mille inconſtants.

SCENE III.

SILVIE *ſeule.*

C'Est trop s'abandonner à ſa douleur amere ;
J'ai beau gronder, prier, rien ne peut la diſtraire.
Mais ce qui tous les jours étonne mon eſprit,
C'eſt qu'au lieu d'adoucir le chagrin qui l'aigrit,
Par la part que je prends à ſa triſteſſe extrême,
Il augmente ſans ceſſe, & je pleure moi-même.
Un Vaiſſeau paroît ſur la Mer.
Suivons au moins ſes pas. Qu'apperçois-je, grands Dieux !

Jamais la Mer n'offrit rien de tel à mes yeux !
Ce n'eſt pas un rocher, car il change de place.
De la route qu'il tient on ne voit nulle trace ;
Quoique ſa marche impoſe, il paroît chancelant...
Faiſons voir à ma ſœur ce prodige étonnant.
Allons :... Mais juſte ciel ! qu'eſt-ce que j'enviſage ?
Où fuir ? Où me cacher ? On vient ſur ce rivage.

Elle ſe cache derriere un arbre, & ſort de ſa place par curioſité toutes les fois qu'elle croit n'être pas vuë.

SCENE IV.

SILVIE, FERDINAND, TIMANTE.

TIMANTE.

A La fin, cher ami, ſerions-nous en ces lieux
Que depuis ſi long-temps tu demandes aux Dieux ?

FERDINAND.

Oui, je les reconnois ; l'Amour d'un trait de flâme
Les avoit pour toujours imprimés dans mon ame ;
Et les nouveaux tranſports qui viennent m'agiter
Me le confirmeroient ſi j'en pouvois douter.

SILVIE *à part.*

Si je pouvois les voir ſans en être apperçuë.

TIMANTE.

D'un vain eſpoir ſouvent notre ame prévenue....

FERDINAND.

Non, cher Timante, non, je ne me trompe pas.
Cent fois vers ce Rocher j'ai dirigé mes pas.
Voilà, je m'en ſouviens, cette caverne ſombre
Où déſarmé, ſans force, & vaincu par le nombre,
D'un Pirate inhumain qui déſoloit ces mers,
Je me vis obligé de recevoir des fers.
Dans cet inſtant fatal, loin de ce lieu, Conſtance
Aux douceurs du repos cedoit ſans méfiance.
Seule auprès de Silvie, un perfide ſommeil
Préparoit à ſon cœur le plus affreux réveil.
C'eſt là que me livrant à ma trop juſte rage,
Une large bleſſure éteignit mon courage;
Ici le fer vengeur dans mes mains ſe rompit....
Mais ſans perdre le tems à ce triſte récit,
Allons plutôt chercher une Epouſe adorable.
Differer un moment, c'eſt ſe rendre coupable:
Va, cours de ce côté, tandis qu'en celui-ci
Je verrai ſi ſon ſort ne peut être éclairci,
Et ſi le ciel perſiſte en ſa rigueur extrême,
J'expirerai du moins, où mourut ce que j'aime.

SCENE V.

SILVIE, TIMANTE.

SILVIE *à part & d'un air fâché.*

JE n'ai pû rien entendre.

TIMANTE *ſans voir Silvie.*

Ah ! que de Ferdinand
Les malheurs ſont affreux ! que ſon ſort eſt touchant !
A peine un doux hymen à Conſtance l'engage,
Que forcé d'entreprendre un pénible voyage,
Tous deux au gré des flots ils expoſent leurs jours.
De leur route un orage interrompant le cours,
Les jette ſur ces bords, où le Deſtin barbare
Loin de les ſecourir pour jamais les ſépare.

SILVIE *à part & d'un air ſatisfait.*

A la fin cependant il s'eſt tourné vers nous.
Que ſa mine me plaît ! que ſon aſpect eſt doux !

TIMANTE *ſans voir Silvie.*

L'humanité ſuffit pour le plaindre ſans ceſſe,
En moi c'eſt le devoir qui pour lui m'intereſſe.
Ce premier don du Ciel, l'heureuſe liberté,

Sans qui rien ici bas ne peut être compté,
Sans ſes ſoins généreux m'auroit été ravie.
Que ne puis-je pour lui ſacrifier ma vie !
Qui peut faire le bien, ſe rend égal aux Dieux ;
Qui le peut oublier eſt un monſtre odieux.

SCENE VI.

SILVIE *ſeule.*

QUEST-CE que j'ai vû là ? Je ne le puis comprendre.
Seroit-ce un homme ? Non, on ne peut s'y méprendre,
Car les hommes ſont tous perfides, inhumains,
Et comme de raiſon, à des ſignes certains
On doit les reconnoître, & lire dans leur ame.
Mais enfin qu'eſt-ce donc ? Ce n'eſt pas une femme,
Car ainſi que le mien ſon habit ſeroit fait ?
Qui que ce ſoit, hélas ! c'eſt un aimable objet.
Allons trouver ma ſœur, elle ſçaura me dire....
Mais qui retient mes pas ? d'où vient que je ſoupire ?
Le cœur me bat. Ah ! Dieux ! comment interpreter
Les divers mouvemens qui viennent m'agiter ?
Seroit-ce à la terreur que mon ame eſt en proie ?
Non, car lorſque l'on craint on n'a pas tant de joie.
Je ne me trompe point, à travers de ce bois

Je vois encor quelqu'un : on vient. Pour cette fois
Courons vîte à Conſtance. Oh ! oui ; quoi qu'elle faſſe,
Il faut ſur tout ceci qu'elle me ſatisfaſſe.

SCENE VII.

FERDINAND *ſeul.*

AH ! Je n'avois que trop preſſenti mes malheurs.
Sur moi le ſort veut donc épuiſer ſes rigueurs.
En vain, je cours, j'appelle, & ne ſçais point encore
Quels lieux ſont habités par celle que j'adore.
Paſſerai-je ma vie, hélas ! à la chercher ?
(*Appercevant l'Inſcription.*)
Mais qu'eſt-ce que je vois écrit ſur ce Rocher ?
Ne m'abuſé-je point ? Seroit-il bien poſſible ?
Le ciel à mes tourmens devenu plus ſenſible,
Voudroit-il par ces mots éclaircir mon deſtin ?
Liſons. Mon nom ! grands Dieux ! depuis quand ? quelle main ?....
(*Il lit.*)
» Du traître Ferdinand Conſtance abandonnée,
» Finit ici ſa vie & ſes malheurs.

Conſtance ne vit plus, & me croyoit parjure !
Sort cruel ! de mes maux tu combles la meſure.

Conſtance

Conſtance ne vit plus ! & ſa bouche en mourant,
A pû d'un crime affreux accuſer Ferdinand !
Moi, traître ! moi perfide ! elle n'a pu le croire :
Non, c'eſt le ſeul ſoupçon d'une action ſi noire
Qui l'a fait ſuccomber à ſa vive douleur ;
Et Ferdinand ſurvit à cet excès d'horreur !

SCENE VIII.

FERDINAND, TIMANTE.

TIMANTE.

AMi, de quelque bien conçois-tu l'eſpérance ?
Enfin n'as-tu rien ſçu de ta chere Conſtance ?

FERDINAND.

Conſtance ne vit plus.

TIMANTE.

Ciel !

FERDINAND *montrant l'Inſcription.*

Lis.

TIMANTE.

Infortuné !
(*Après avoir lû.*)
Mais l'ouvrage n'eſt pas tout à fait terminé.

FERDINAND.

Une trop prompte mort arrêta ſon courage.

TIMANTE.

Séjour rempli d'horreurs ! déteſtable rivage !
Que ne nous cachois-tu ce triſte évenement !
Ami, que ta douleur eſt juſte en ce moment !
Pleure, ſans redouter que Timante en murmure ;
De ſemblables regrets honorent la nature.

FERDINAND.

Si le malheur pourſuit les plus tendres époux,
Grands Dieux, pour les ingrats, quels maux réſervez-vous ?

TIMANTE.

Quand d'un injuſte ſort nous ſommes la victime,
Il eſt ſi conſolant d'avoir vécu ſans crime ;
Pour nous abattre, il fait d'inutiles efforts,
On n'y ſuccombe point lorſqu'on eſt ſans remords.
Tel eſt l'état heureux où ſe trouve ton ame ;
En tout point tu n'as fait que ce qu'envers ſa femme
Exigent d'un epoux l'honneur, la probité.
Les Dieux que tu priois ne t'ont point écouté ;
Reſpecte leurs decrets, quoi que le ciel ordonne,
Et quittons un ſéjour que l'horreur environne.

FERDINAND.

Que je quitte ces lieux ! Eh ! le pourrois-je, hélas !
C'eſt ici que Conſtance a ſubi le trépas,
Ainſi qu'elle, j'y veux terminer ma miſere.

TIMANTE.

Dans ce déſert affreux ! Eh ! qu'y prétends-tu faire ?

FERDINAND.

Ce que j'y prétends faire ? Accroître mon tourment,
Et baigner de mes pleurs ce marbre à tout moment,
Vivre en mourant ſans ceſſe.

TIMANTE.

Ah ! quelle barbarie !
Et tes amis ? Ton pere ? En un mot ta patrie ?

FERDINAND.

Mon pere ? En cet état ſi je m'offrois à lui,
J'abrégerois ſes jours loin d'en être l'appui.
Va le trouver, va, pars ; & s'il a quelqu'envie
De connoître les maux qui tourmentent ma vie,
En les lui racontant adoucis-en l'horreur.

TIMANTE.

Eh ! le pourrai-je, ami ? Ma trop juſte douleur...

FERDINAND.

Adieu, Timante, adieu.

SCENE IX.

TIMANTE *ſeul.*

N'Irritons pas ſa peine ;
Ce n'eſt qu'avec le temps qu'un eſprit ſe ramene.
Nous devons cet égard à ſon ſort malheureux.
Je prévois qu'il faudra l'arracher de ces lieux ;
A prendre ce parti ſon déſeſpoir m'engage.
Pour cet effet, parlons aux gens de l'équipage :
Mais le hazard ici les conduit juſtement.

SCENE X.

TIMANTE, MATELOTS.

TIMANTE.

MEs amis, il convient d'enlever Ferdinand :
Ne voulant qu'écouter le chagrin qui le tuë,
Pour reſter en ces lieux il fuira notre vuë,
Il faut s'en aſſurer.

UN MATELOT.

S'en aſſurer ? Oui dà ;

Mais rien ne me paroît moins aiſé que cela ;
Où diable voulez-vous que nous allions le prendre?
A l'inſtant, du Vaiſſeau nous venons de deſcendre,
Nous ne connoiſſons point....

TIMANTE.

Vous verrez ici près
Un ruiſſeau tout couvert de lugubres cyprès,
Qui parmi les rochers précipite ſon onde,
Il ira s'y livrer à ſa douleur profonde,
Allez vous y cacher, & quand vous le verrez,
Pour le conduire à bord vous vous en ſaiſirez.

LE MATELOT.

C'eſt bien penſer vraiment, & pour un ſi bon maître,
Notre zele en tout point doit ſe faire connoître ;
Mais nous répondez-vous que cette attention
Ne peut pas nous valoir quelques coups de bâton ?

TIMANTE.

Ne craignez de ſa part aucune réprimande,
On ne fait jamais mal quand l'Amitié commande.

SCENE XI.

TIMANTE, SILVIE.

SILVIE *ſans voir Timante.*

JE voudrois que ma ſœur ſçût tout de point en point,
Mais partout je la cherche, & ne la trouve point.

à part. TIMANTE.

Qu'apperçois-je? Une femme en cette Iſle ſauvage?
à Silvie.
Belle Nymphe, écoutez.

SILVIE *s'éloignant.*

Encor ſur ce rivage!...

TIMANTE.

Pourquoi vous éloigner? Arrêtez un moment.

SILVIE.

De moi, que prétends-tu?

TIMANTE.

T'admirer ſeulement,
Et parler avec toi.

SILVIE.

Jure avant toute choſe,

De me parler de loin.

TIMANTE.

A rien je ne m'oppoſe ;
à part.
Oui, je te le promets. Que ſon air eſt charmant !

SILVIE *à part.*

Qu'il fait plaiſir à voir !

TIMANTE.

Par quel enchantement ;
Dans un lieu qui paroît proſcrit par la nature,
Voit-on de ſi beaux yeux, des traits...une figure...

SILVIE.

Il avance toujours ; s'il fait encor un pas,
Je me ſauve à coup ſûr. Au moins n'approche pas.

TIMANTE.

Qui peut à mes deſirs te rendre ſi contraire ?
Me ſoupçonnerois-tu de vouloir te déplaire ?
Raſſure-toi, de grace, & daigne m'écouter.

SILVIE *à Timante qui approche toujours.*

Et toi, daigne obéir.

TIMANTE *avec impatience.*

Ah ! c'eſt trop inſiſter.
Au moins ſi je ſçavois de quoi tu t'épouvantes.

Les hommes ne ſont pas des bêtes dévorantes.

SILVIE *effrayée.*

Quoi ! Tu ſerois un homme ?

TIMANTE *ſouriant.*

Oui, je paſſe pour tel.

SILVIE *s'enfuyant.*

Au ſecours ! au ſecours !

TIMANTE *l'arrêtant.*

Écoutez.

SILVIE *à genoux.*

Juſte ciel !
De grace, épargne moi ; j'amais, je le déclare,
Je ne t'ai fait de mal, ſerois-tu ſi barbare....

TIMANTE.

Leve toi, je te prie, & calme ta frayeur ;
Ma chere, elle eſt injuſte & me perce le cœur.

SILVIE *à part.*

Tout bas le mien me dit qu'en lui je me confie.

TIMANTE.

Si l'on eſt obligeante étant auſſi jolie,
D'un époux malheureux....

SILVIE.

Arrêtez. Seriez-vous
Par hazard de ces gens que l'on appelle Epoux ?
S'il eſt ainſi, partez, retournez au plus vîte,
Nous déteſtons ici cette race maudite.

TIMANTE.

Non, je ne le ſuis point ; mais l'ami que je ſers,
Pour rejoindre ſa femme a traverſé ces mers,
Il venoit la tirer d'un ſéjour qu'il abhorre,
Hélas ! elle n'eſt plus. O toi qu'ici j'implore,
Sçais-tu comment Conſtance a terminé ſes jours ;
Et depuis quand le ſort en a tranché le cours ?

SILVIE.

Conſtance, grace au ciel, Conſtance n'eſt point morte.

TIMANTE *avec la plus grande vivacité.*

Ah ! ce que tu m'apprends de plaiſir me tranſporte !
Tu dois être Silvie... Oui, c'eſt toi que je vois.
Ce lieu, ton âge, tout me l'aſſure à la fois.
Conſtance n'eſt point morte ! ô joie inexprimable !
Je vais rendre à la vie un ami miſérable.
Cours, vole vers ta ſœur, tandis qu'à Ferdinand...

SILVIE.

Il eſt donc avec toi, cet ingrat, ce Tyran,

Ce monſtre.... ?

TIMANTE.

Que ces noms ne ſouillent plus ta bouche ;
Dans peu, je t'inſtruirai de tout ce qui le touche ;
Il n'eſt que malheureux & point du tout ingrat ;
Mais ne differons pas d'adoucir ſon état ;
Il nous faudroit avoir le cœur le plus barbare,
Pour retarder les biens que le ciel lui prépare.

SILVIE.

S'il eſt ainſi, tous deux partons dès ce moment.

TIMANTE.

Nous les joindrons plutôt allant ſéparément.
Fais que bientôt ce lieu te revoye avec elle,
Et moi....

SILVIE.

Parle, comment eſt-ce que l'on t'appelle ?

TIMANTE.

Timante.

SILVIE.

Ne vas pas t'arrêter trop longtems.

TIMANTE.

Éloigné de Silvie, on compte les inſtans.

SILVIE.

Je ne ſçais, mais tantôt en te perdant de vue ;

J'ai ſenti dans mon cœur une peine inconnue,
Que je ne reſſens plus depuis que je te voi.

TIMANTE.

Eh ! bien, je veux toujours demeurer avec toi.
Mais les momens ſont chers, vîte vole à Conſtance:
C'eſt un ſi grand plaiſir de porter l'eſpérance
Dans le cœur d'un mortel accablé de douleur,
Qu'on ne ſçauroit trop tôt jouir de ce bonheur.

SCENE XII.

SILVIE *ſeule.*

LEs hommes ne ſont pas ſi méchans, ce me ſemble;
Si toute leur eſpece à Timante reſſemble,
Ma ſœur a vraiment tort d'en dire tant de mal,
Je lui ſçais mauvais gré. Mais c'eſt original !
Je prends contre ma ſœur le parti de Timante;
C'eſt un homme, je dois le haïr, il m'enchante:
Il eſt loin, cependant ici je crois le voir.
Oh ! tout cela n'eſt pas facile à concevoir.

SCENE XIII.

SILVIE, UN MATELOT.

LE MATELOT *ſans voir Silvie.*

C'Est un mauvais métier que faire ſentinelle !
Ferdinand ne vient point. Au diable la femelle
Qui va mourir ainſi ſans nous en avertir ;
Un mot d'avis nous eût empêchés de partir.

SILVIE *à part.*

C'eſt encore un autre homme, & pourtant à ſa vue
Mon ame de plaiſir ne ſe ſent point émue,
Ah ! que ſur moi Timante agit differemment !

LE MATELOT *ſans voir Silvie.*

Notre maître a perdu l'eſprit aſſurément.
Quoi ! venir de ſi loin dans ce ſéjour barbare
Pour chercher une femme ; eſt-ce choſe ſi rare ?
Parbleu, ſi d'une femme il étoit entiché
Que ne le diſoit il ? J'euſſe fait bon marché
De celle qui jadis ácquit devant Notaire
Le droit de me nommer de ſes enfans le pere,
Et pour qu'il n'eût eu rien à deſirer de plus,
J'aurois encor donné les enfans par deſſus.

SILVIE *à part.*

Quel discours ! oh ! c'est-là de ces hommes, sans doute,
Dont m'a parlé ma sœur.

LE MATELOT.

Mais que vois-je ? On m'écoute.

SILVIE *à part.*

Sur Timante je veux un peu l'interroger ;
Avec lui surement il vient de voyager.
(*haut.*)
Bon jour, l'homme, bon jour.

LE MATELOT *à part.*

Elle est appétissante.
(*à Silvie.*)
Bon jour, la belle enfant.

SILVIE.

Connoissez-vous Timante ?

LE MATELOT.

Timante ! ce beau fils que nous avons à bord,
Qui ne connoît pas plus le Midi que le Nord,
Qui va toujours prêchant la vertu, la constance,
Qui nous suit tristement par belle complaisance
Depuis deux ans entiers ? ... Ah ! c'est encor, ma foi,
Un autre Ferdinand ; tous deux sont foux, je croi,

De traverſer les mers pour chercher en cette Iſle
Une femme. En Eſpagne on en eût trouvé mille.

SILVIE.

Et des hommes auſſi ?

LE MATELOT.

Sans doute.

SILVIE.

Ah ! s'ils ſont tous
Semblables à Timante, il doit être bien doux
De vivre en ce lieu-là.

LE MATELOT *à part.*

Peſte, quelle innocente !

SILVIE.

De grace, parlez-moi ſans ceſſe de Timante,
C'eſt l'unique moyen de ſoulager l'ennui
Que je reſſens d'abord que je ſuis loin de lui.

LE MATELOT.

Si vous vous ennuyez, je n'y ſçaurois que faire.
C'eſt un mal près de vous qui ne tourmente guere,
Et je défierois bien au plus ſombre chagrin
De ne pas revirer voyant cet air mutin.
Et cet œil.... ce minois.... le tour de ce viſage....
(*à part.*)
Je ſuis, ma foi, tenté de riſquer l'abordage.

SILVIE *à part.*

De tout ce qu'il dit là, rien ne flatte mon cœur.
Mais ici je m'oublie. Allons chercher ma ſœur.

SCENE XIV.

LE MATELOT *ſeul.*

JE me tromperois fort, ſi je n'ai vent contraire,
Pour Timante en revanche il ſouffle bien arriere.
Elle eſt parbleu gentille, il auroit très-grand tort
Sans ce petit bijou de retourner à bord;
C'eſt une pacotille aſſez friande à faire,
S'il la néglige, moi, j'en ferai mon affaire.
Appercevant Conſtance.
Mais on vient. Celle-là vaut encore ſon prix.
Ma foi de la beauté c'eſt ici le pays.

SCENE XV.

LE MATELOT, CONSTANCE.

CONSTANCE *ſans voir le Matelot.*

EN vain le temps s'enfuit & détruit toute choſe,
Mon malheur ſeul réſiſte aux loix qu'il nous impoſe.

Hélas ! puiſque ma ſœur eſt loin en ce moment ;
Reprenons mon pénible & triſte amuſement.

LE MATELOT *à part*.

Elle a l'air langoureux celle-ci, c'eſt dommage.

CONSTANCE.

Avec précipitation.

Que vois-je ? Un Matelot ! L'ami, ſur ce rivage,
Dites-moi, ſeroit-il venu quelque vaiſſeau ?

LE MATELOT.

Apparemment.

CONSTANCE.

Quand ? Où ? Comment ?

LE MATELOT.

Comment ? Par eau.

CONSTANCE.

De grace, répondez ; d'où venez-vous ?

LE MATELOT.

D'Eſpagne ;
Et depuis bien long-tems nous battons la campagne.

CONSTANCE.

D'Eſpagne ! Eh ! qui vous a conduits ici ?

LE MATELOT.

Le vent,
Joint à l'habileté de notre Commandant :
Ah ! certes, il eſt bien à plaindre le pauvre homme.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Quel eſt-il ?

LE MATELOT.

Ferdinand, c'eſt ainſi qu'on le nomme.

CONSTANCE.

Ferdinand, dites vous ?

LE MATELOT.

Oui, Ferdinand.

CONSTANCE.

Grands Dieux !

LE MATELOT.

Il venoit retirer ſa femme de ces lieux ;
Mais nous partons ſans elle, oui, le Diable m'emporte,
Et vous ne ſçavez pas pourquoi ? C'eſt qu'elle eſt morte.

Conſtance chancele.

Qu'avez-vous ?

CONSTANCE *s'évanouiſſant & tombant dans les bras du Matelot.*

Je me meurs !

LE MATELOT.

Quoi ! Sérieuſement ?

(Il la conduit ſur un lit de gazon.)

Quel eſt ce vertigo ? Là, plus commodément....
C'eſt parbleu tout de bon ! A qui diable en a-t-elle ?
Encore ſi c'étoit quelque laide femelle,
Elle pourroit partir, ce ſeroit fort bien fait ;
Mais un ſi bel enfant, j'en aurois du regret.
Que faire ?

SCENE XVI.

LE MATELOT, CONSTANCE, TIMANTE.

TIMANTE *ſans voir le Matelot.*

SE peut-il que Ferdinand ignore
Qu'il eſt près de revoir l'Epouſe qu'il adore !
Je le cherche partout.

LE MATELOT.

Il faut la ſecourir,
Eſſayons ſi ceci la fera revenir.
(*Il tire de ſa poche une bouteille d'oſier.*)

TIMANTE.

Dieux ! n'apprendra-t-il point cette heureuſe nouvelle ?

LE MATELOT.

Qu'entends-je ? C'eſt Timante. Hé ! Monſieur ?

TIMANTE.

Qui m'appelle ?

LE MATELOT.

Quelqu'un qui ſans mentir eſt bien embarraſſé,
Tenez, c'eſt un tendron à demi trépaſſé,
Sachez ce qu'il lui faut ; je n'y peux rien connoître,
Je retourne à mon poſte attendre notre Maître.

SCENE XVII.

TIMANTE, CONSTANCE.

TIMANTE *examinant Conſtance.*

LE voile de la mort obſcurcit ſes attraits,
De Silvie elle n'a ni l'âge ni les traits,
C'eſt ſûrement Conſtance.

CONSTANCE *revenant à elle.*

Hélas !

TIMANTE.

Belle Conſtance,
Vivez ; le ciel enfin comble votre eſperance ;
Ferdinand eſt ici, Ferdinand dans les pleurs,
Si vous ne paroiſſez, ſuccombe à ſes malheurs.

CONSTANCE.

Ferdinand ? Se peut-il ? ... Non, c'eſt une impoſture
Que l'on oppoſe en vain aux tourmens que j'endure.
Ceſſez....

TIMANTE.

N'en doutez point, le ciel rend à vos vœux
L'Epoux le plus fidele & le plus malheureux.
Autour de ce rocher j'étois venu l'attendre,
Et vous voyez en moi ſon ami le plus tendre.

CONSTANCE.

Je ne puis revenir de mon ſaiſiſſement,
Ce bonheur eſt trop grand pour le croire aiſément.
Hélas ! ſeroit-il vrai qu'il m'eût jamais aimée ?
Mais non, d'un vain eſpoir mon ame eſt trop charmée ;
Si pour moi de l'amour il eût ſenti les feux,
M'auroit-il pu laiſſer en ce ſéjour affreux ?

TIMANTE.

Eh ! vous y laiſſa-t-il ? Des brigands l'attaquerent,
Et tout percé de coups à ſes vœux l'arracherent ;
Accablé du regret, en quittant ce ſéjour
D'y laiſſer ſans eſpoir l'objet de ſon amour.
Depuis ce temps, hélas ! un horrible eſclavage
De ce fidele Epoux fut le cruel partage.

CONSTANCE.

Ah ! mon cher Ferdinand, quel injuſte ſoupçon !

TIMANTE.

A la fin échappé d'une affreuſe priſon,
Depuis plus de deux ans guidé par ſa tendreſſe,
Sans relâche il vous cherche ; & s'affligeant ſans ceſſe....

CONSTANCE.

Mais que ne paroît-il ? qui peut le retenir ?

SCENE XVIII.

CONSTANCE, TIMANTE, SILVIE.

SILVIE.

MA ſœur, ma chere ſœur, je vole t'avertir
Que j'ai vû Ferdinand. Au bord de la fontaine,
Conſterné, preſque mort, il arrivoit à peine ;
Quand tout à coup des gens qu'on n'appercevoit pas
Sans lui dire un ſeul mot, ont arrêté ſes pas.

CONSTANCE.

Arrêté ! Ciel ! pourquoi ?

TIMANTE.

Ce coup eſt mon ouvrage.

Pardonnez ; mais voyant qu'à quitter ce rivage
Il ne consentoit point, & craignant pour ses jours,
J'ai cru par ce moyen en conserver le cours.

CONSTANCE.

Ah! courons de leurs mains arracher ce que j'aime.

SILVIE.

Arrête, il va dans peu paroître ici lui-même,
Je leur ai tout appris avant de les quitter.

CONSTANCE.

Que je l'attende encore ! Eh ! puis-je résister ? ....
Non, c'en est trop, je cede à mon impatience.
(*Elle fait un mouvement pour sortir.*)
Dieux ! c'est lui que je vois.

SCENE XIX.

CONSTANCE, SILVIE, TIMANTE, FERDINAND.

FERDINAND.

O Ma chere Constance !

CONSTANCE.

Cher Epoux !

FERDINAND.

Doux momens !

CONSTANCE.

Ferdinand avec moi !

FERDINAND.

Conſtance dans mes bras ! à peine je le croi.

SILVIE.

Dans leurs embraſſemens je trouve tant de charmes
Que de plaiſir mes yeux ſe rempliſſent de larmes.

CONSTANCE.

O ſort, dont tant de fois j'éprouvai le courroux,
Que ne te dois-je point, je revois mon Epoux !

FERDINAND.

Tu l'as pû ſoupçonner d'avoir trahi ſa flâme !
Sans la conſtante ardeur qui ſoutenoit mon ame,
Aurois-je ſupporté l'excès de mes malheurs ?
L'Amour ſeul en pouvoit adoucir les horreurs.
C'eſt l'eſpoir de te voir toujours tendre & fidelle
Qui m'a fait réſiſter à ma douleur mortelle,
Et qui me fait encor en des momens ſi chers
Perdre le ſouvenir des maux que j'ai ſoufferts.

CONSTANCE.

Oui, d'infidélité je te croyois capable ;

Mais Dieux ! qu'il m'en coûtoit à te trouver coupable !
Juge quels ſont les maux qui déchirpient mon cœur,
Puiſque je m'en ſouviens au comble de bonheur.
Mais comment réparer toute mon injuſtice ?
J'ai pû par mes ſoupçons augmenter ton ſupplice.

FERDINAND.

Ne nous occupons plus de nos malheurs paſſés,
L'inſtant qui nous unit les a tous effacés.

TIMANTE *à part.*

Quel ſpectacle touchant pour une ame ſenſible !
Il fait naître en mon cœur un deſir invincible....

SILVIE.

Que penſes-tu, Timante ? Obſerve Ferdinand,
Et vois comme à Conſtance il parle tendrement.
A moi, tu ne dis rien.

TIMANTE.

Si tu m'aimois, Silvie,
Je ne dirois qu'un mot, & tu ſerois ravie.

SILVIE.

Quand on aime, a-t-on bien du plaiſir à ſe voir ?

TIMANTE.

Beaucoup.

SILVIE.

Je t'aime donc.

TIMANTE.

Tu combles mon eſpoir !
Mais de tes ſentimens j'oſe eſperer un gage.
Conſens qu'un doux hymen....

SILVIE.

Point, point de mariage.
Dans quelque Iſle déſerte inconnue aux humains,
Je reſterois peut-être à pleurer mes deſtins.

CONSTANCE.

Non, ma ſœur, Ferdinand ne m'a point délaiſſée ;
A tort je te diſois en ma triſte penſée
Tant de mal de ſon ſexe ; hélas ! il n'en eſt rien.

SILVIE.

Quand j'apperçus Timante, ah ! je m'en doutai bien.

CONSTANCE.

Quelle étoit mon erreur, quand j'accuſois les hommes
D'être moins délicats, moins vrais que nous ne ſommes !
Et qu'avec grand plaiſir ma bouche ſe dément !

TIMANTE *à Silvie.*

Tu l'entends ?

SILVIE *donnant la main à Timante.*

Ce qui plaît, on le croît aiſément.

FERDINAND.

Qui n'acheteroit pas pour dix ans de ſouffrance
Tous les biens que le ciel en ce jour me diſpenſe ?
Epouſe, ſœur, ami, tout comble ici mes vœux.

TIMANTE.

Qu'il eſt doux d'obliger en ſe rendant heureux !

FERDINAND *au Parterre.*

O vous, dont les malheurs laſſent la patience,
Mon bonheur vous apprend ce que peut la conſtance.

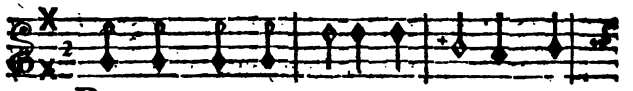
SCENE XX. & *derniere.*

LE MATELOT.

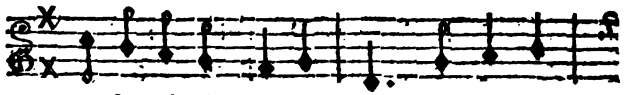
VOus êtes tous contens, nous le ſommes auſſi.
Pour vous le témoigner nous arrivons ici.
Camarades, allons, quittez cette chaloupe,
Il faut ſe divertir quand on a vent en poupe,
Et que chacun de nous exprime à ſa façon
Le plaiſir qu'il reſſent du bonheur du Patron.

COUPLETS.

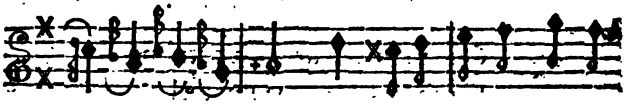
LE MATELOT.



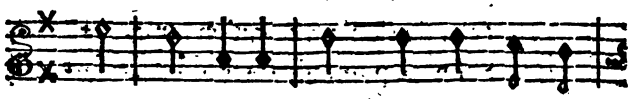
PEndant mon ab- ſence, ma femme, Tout



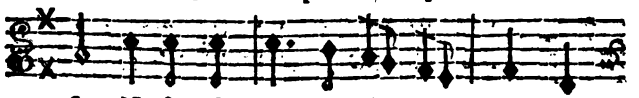
à ſon ai- ſe fait l'a- mour; Je m'en con-



ſole à ſon re- tour, Quand je la trouve grande



Da- me; Il n'eſt point d'E- poux dont le



ſort Ne ſoit ſu- jet à des o- ra- ges;

Si l'hymen cauſe des nau- frages, L'hymen auſſi

ſi con- duit au Port.

CONSTANCE.

Après avoir du ſort fantaſque
Été la victime long-tems,
Les plaiſirs en ſont bien plus grands ;
Mais on craint toujours la bouraſque.
Il n'eſt point d'amour dont le ſort
Ne ſoit ſujet à des orages,
Et le plus cruel des naufrages
Eſt celui que l'on fait au Port.

SILVIE *à Timante.*

Que mon erreur étoit extrême
De te refuſer pour Epoux !
Je ſens qu'il n'eſt rien de ſi doux
Que de s'unir à ce qu'on aime.
S'il n'eſt point d'hymen dont le ſort,
Ne ſoit ſujet à des orages,
Pour ne pas craindre les naufrages,
Ne t'éloigne jamais du Port.

TIMANTE *à Silvie.*

A ne te quitter de ma vie,
Je borne déſormais mes vœux ;
Où puis-je jamais être mieux
Qu'auprès de l'aimable Silvie ?
Il n'eſt point d'époux dont le ſort

Ne ſoit à l'abri des orages,
Quand il fait vœu, loin des naufrages,
De vivre & mourir dans le Port.

CONSTANCE *au Parterre.*

Le Parterre eſt notre bouſſole,
Son goût éclairé nous conduit;
Nous ne rions que lorſqu'il rit,
Son air mécontent nous déſole.
Il n'eſt point d'Auteurs dont le ſort
Ne ſoit ſujet à des orages:
Heureux! quand après maints naufrages
Un bon vent les conduit au Port.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Iſle déſerte*, Comédie, & je crois que l'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 19 Août 1758.

CRÉBILLON.

Le Privilege & l'Enregiſtrement ſe trouvent au nouveau Recueil de Pieces de Théâtre François & Italien.

Nouveau Catalogue d'Opera-Comiques & autres Pieces de Théâtres.

De M. VADE.

La Fileuſe, Parodie.
Le Poirier, Opéra Comique.
Le Bouquet du ROI.
Le Suffiſant.
Les Troqueurs & le Rien, Parodie.
Airs Choiſis des Troqueurs.
Le Trompeur trompé.
Il étoit tems, Parodie.
La nouvelle Baſtienne.
Le Divertiſſement de la Fontaine de Jouvence.
Les Troyennes de Champagne.
Jerôme & Fanchonnette, Paſtorale.
Les trois complimens.
Le Confident heureux.
Follette ou l'enfant gaté.
Nicaiſe, Opera Comique.
Les Racoleurs, Opera Comique.
L'Impromptu du cœur.
Le mauvais Plaiſant, Opéra Comique.
La Canadienne, Comédie.

Ouvrages du même.

La Pipe caſſée, Poëme.
Les quatre Bouquets Poiſſards.
Les Lettres de la Grenouillere.
Œuvres poſthumes dit même, 1 vol. *in*-8°.
Recueil de Chanſons avec la Muſique.

De M. FAVART.

Le Bal de Strasbourg.
Théſée, Parodie.
Acajou, Opera-Comique.
L'Amour au Village.
La Fête d'Amour, Comédie.
Les jeunes Mariés.
Les Nymphes de Diane, avec la Muſique.
L'Amour impromptu, Parodie.
Le Mariage par eſcalade.
La Répétition interrompue, Opera Comique.
La Fille mal gardée, Parodie, de Mr. Favart & de M. ***.

De M. ANSEAUME.

Le Monde renverſé.
Bertolde à la Ville, avec les Ariettes.
Le Chinois poli en France.
Les Amans trompés, Opéra-Comique.
La fauſſe Aventuriere.
Le Peintre amoureux de ſon Modele.
Le Docteur Sangrado, Opéra-Comique
Le Medecin de l'Amour.
Les Ariettes du Medecin d'Amour.

De M. L'AFFICHARD. Opéra Comiques.

Pigmalion, ou la Statue animée.
Le Fleuve Scamandre.
Les Effets du Hazard.
La Nymphe des Thuilleries.
L'amour imprévu.

Comédies du même.

La Famille, Comédie.
Les Acteurs déplacés, Comédie.
Les Amans jaloux.

DE DIFFERENS AUTEURS.

Le Troque, Parodie des Troqueurs avec la Muſique, 3 l. 12 ſ.
L'Amante retrouvée, Opéra-Comique.
Les quatre Mariannes, Opéra-Comique.
Les Pelerins de la Méque, Opéra-Comique.
La Magie inutile.
L'heureux Evenement.
Le Retour du Printems.
La Guirlande, Opéra Comique.

PIÉCES DÉTACHÉES.

Le Retour favorable.
La Roſe ou les Fêtes de l'hymen.
Le Miroir Magique.
Le Roſſignol, avec la Muſique.
Le Deſſert des Petits Soupers.
Le Calendrier des Vieillards.
La Coupe enchantée.

Les Filles, Opéra-Comique.
Le Plaiſir & l'innocence.
Les Boulevards.
L'Ecole des Tuteurs.
Zéphire & Flore.
La Péruvienne.
Les Fra-Maçonnes.
L'impromptu des Harangeres.
La Bohémienne, Parodie, avec la Muſique.
Le Diable à quatre, avec les Ariettes.
Les Amours Grenadiers.
La Guirlande.
Le Quartier Général, Opéra-Comique.
Le Faux Dervis, Opéra-Comique.
Le Nouvelliſte, Opéra-Comique.
Gilles, Garçon Peintre.
Le Magazin des Modernes.
L'heureux Déguiſement.
Les Ariettes de l'heureux Déguiſement.

L'Iſle déſerte, Comédie du Théâtre François.

Choix de Pieces plaiſantes repréſentées ſur différens Théâtres, in-8°.

Théâtre de Campagne.

Les deux Biſcuits, Tragédie.
L'Eunuque, Parade.
Agathe, ou la chaſte Princeſſe, Parade.
Syrop-au-cul, Tragédie.
Le Pot-de-Chambre caſſé, Tragédie pour rire, &c.
Madame Engueule, Parade.

Théâtre Bourgeois. in-12.

Le Marchand de Londres, Tragédie Bourgeoiſe.
Momus Philoſophe, Comédie.
L'Electre d'Euripide, Tragédie.
Abaillard & Héloïſe, Piece Dramatique.
L'Orphelin, Tragédie Chinoiſe.
La Mahonnoiſe, Comédie.
La petite Sémiramis.
La Méchanceté, Parodie d'Aſtarbé.

L'ISLE DES FOUX,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

MESLÉE D'ARIETTES;

Parodie de l'Arcifanfano de Goldoni;

Par Mrs. ANSEAUME & ***.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, au mois de Décembre 1760.

La Muſique eſt de M. DUNI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & corrigée.

ACTEURS.

FANFOLIN, *Gouverneur de l'Iſle des Foux*, — M. Rochard.

UN OFFICIER *de la Suite de Fanfolin*, — M. Leclerc.

SORDIDE, *Avare Tuteur de Nicette.* — M. Caillot.

NICETTE, *jeune innocente, aimée de Fanfolin*, — Mlle La Fond.

SPENDRIF, *Prodigue*; — M. Desbroſſes.

FOLLETTE, GLORIEUSE, *Sœurs*, — Mme. Favart. / Mlle. Desglands.

BRISEFER, *Faux Brave*, — M. Chanville.

TROUPE DE FOUX ET DE FOLLES.

L'ISLE DES FOUX,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FANFOLIN, UN OFFICIER *de ſa Suite.*

FANFOLIN.

ARIETTE.

AH ! quel tracas !
Quel embarras !
Ah ! quel martyre !
A chaque pas
Nouveau délire :

Ah ! quel tracas !
Quel embarras !
Une bruyante cohorte
De Foux de toute ſorte
Sans ceſſe aſſiége ma porte :
Que le diable les emporte.
L'un me pourſuit
Avec grand bruit ;
L'autre me ſuit
Et me maudit.
Ah ! quel martyre !
A chaque pas
Nouveau délire :
On n'y tient pas.

Quand j'ai accepté le Gouvernement de cette Iſle, où, par ordre de la République, on renferme les Foux, je ne les croyois pas en ſi grand nombre, ni ſi difficiles à mener. [*On entend un bruit confus derriere le Théâtre.*] Quoi ! je n'aurai pas un moment de relâche ! Je ſors de mon Palais pour éviter leurs importunités, & ils viennent me relancer juſqu'ici ! Que demandent-ils enfin ?

L'OFFICIER.

Ils demandent la liberté de retourner chez eux : c'eſt une grace que les nouveaux Gouverneurs ſont dans l'uſage d'accorder à ceux qui, par leur ſéjour dans cette Iſle, ont recouvré leur bon ſens.

FANFOLIN.

Comment s'en aſſurer ?

L'OFFICIER.

Lorſque, par une conduite ſage & tranquille, ils font voir un cœur dégagé des paſſions qui cauſoient leur folie.

FANFOLIN.

Je vous entends.

SCENE II.

FANFOLIN, & *ſa Suite*, TROUPE DE FOUX.

CHŒUR DE FOUX.

AH ! Monſeigneur
Le Gouverneur,
Que votre cœur
A nos deſirs ſoit favorable !
Seigneur aimable,
Seigneur aimable,
Accordez-nous par charité
La liberté.

FANFOLIN.

Si vous parlez tous à la fois, je ne vous entendrai pas. Sortez d'ici tous, & venez l'un après l'autre me conter vos raiſons.

[*Ils ſortent.*]

FANFOLIN, *à l'Officier.*

Et vous, ayez ſoin de les contenir, & d'empêcher la cohue. [*L'Officier ſort.*]

FANFOLIN, *à part.*

Si la liberté que ces gens-là me demandent, doit être le prix de leur ſageſſe, j'ai bien peur qu'ils ne reſtent ici toute leur vie.

SCENE III.

FANFOLIN, BRISEFER.

FANFOLIN.

ECoutons d'abord celui ci. Qui êtes-vous ?

BRISEFER.

Quoi ! Seigneur, vous ne me connoiſſez pas !

FANFOLIN.

Non, je vous jure.

BRISEFER.

Vous ne me connoiſſez pas !

ARLETTE.

Je ſuis la terreur du Monde,
Rien ne réſiſte à mon bras,
Et ma valeur furibonde
Porte en tous lieux à ſa ronde
Le ravage & le fracas.

Jamais rien ne m'arrête,
Je brave la tempête,
J'affronte le trépas :
Si le Ciel en éclats
S'écrouloit ſur ma tête,
Je ne tremblerois pas.

FANFOLIN.

La République ne connoît donc pas votre mérite, puiſqu'elle vous a exilé ici ?

BRISEFER.

La paix dont on y jouit depuis long-tems, rendoit mon courage inutile.

FANFOLIN.

Eh bien ?

BRISEFER.

Ma valeur inquiette ne pouvant demeurer en repos, je m'étois aſſocié avec de jeunes braves comme moi ; & pour paſſer le tems, nous nous amuſions la nuit à dépaver les rues, à caſſer les lanternes, à faire du tapage dans les Caffés .... Oh ! ces petits exercices-là forment bien un Militaire.

FANFOLIN.

Je le crois.

BRISEFER.

Je ſerois aujourd'hui un Héros, ſi l'on n'avoit interrompu le cours de mes exploits en me reléguant ici.

FANFOLIN.

Comment vous appellez-vous ?

BRISEFER.

Briſefer.

FANFOLIN.

Briſefer ! j'ai quelque idée de ce nom-là.

BRISEFER.

Oh ! j'étois bien étonné qu'on ne vous eût pas parlé de moi. L'ancien Gouverneur me connoiſſoit très-bien.

FANFOLIN, *tirant un livre.*

C'eſt lui juſtement qui m'a donné des anecdotes ſur votre compte.

BRISEFER.

Elles ſont donc honorables pour moi.

FANFOLIN.

ARIETTE *en Dialogue.*

Cependant ſur mon Regître
Je ne trouve pas cela.

BRISEFER.

Vous vous trompez de Chapitre.

FANFOLIN.

Non, non ; c'eſt votre Chapitre.

FANFOLIN.

Écoutez-bien ; le voilà.

(*Il lit.*)

» Briſefer eſt un bélitre
» Que par-tout on bernera :
» Dans un bal il rembourſa
» Plus de deux cents croquignoles.

BRISEFER.

Laiſſez-là ces fariboles.

FANFOLIN.

Attendez. » A coup de gaules
» On lui frotta les épaules,
» Et pourtant il ne dit mot :
» Malgré ſon ſabre terrible,
» Il ſouffrit d'un air paiſible
» Qu'on le chaſſât comme un ſot.

BRISEFER.

Bon ! ce brutal étoit ivre ;
Sans cela ... j'aurois, ma foi...

FANFOLIN.

Conſultons encor le livre.
(*Il lit.*)
» Non ; il étoit de ſang-froid.

BRISEFER.

Oh ! bien, c'étoit un grand Seigneur
Que par reſpect... ſi j'ai mémoire...

FANFOLIN.

Écoutez la fin de l'hiſtoire :
» C'étoit un garçon Tailleur.

BRISEFER.

Ne croyez pas ces Mémoires-là. Comptez que ma valeur, ...

FANFOLIN.

Je ſçais maintenant à quoi m'en tenir. Je vois qu'on vous a fait une injuſtice.

BRISEFER.

Sûrement.

FANFOLIN.

La République s'eſt bien trompée ſur votre compte.

BRISEFER.

Qui, je vous en réponds.

FANFOLIN.

Elle vous a cru un homme brave, dont la valeur avoit beſoin d'être guidée par la raiſon ; c'eſt-pourquoi elle vous a banni pour un tems.

BRISEFER.

C'eſt cela même.

FANFOLIN.

Et vous n'êtes qu'un fanfaron ; adieu : quand vous ſçaurez vous rendre juſtice, je verrai ce qu'on peut faire pour vous.

BRISEFER.

ARIETTE.

Le reſpect retient ma colere,
Sans cela nous verrions beau jeu;
Ah ! corbleu, ventrebleu,
Si l'on tarde à me ſatisfaire,
Je fais main baſſe,
Je caſſe,
Fracaſſe,
Je mets ici tout en morceaux ;
Je fais ſauter la maudite Iſle
Où l'on m'exile,
Et je l'abîme dans les flots.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

FANFOLIN, SORDIDE.

FANFOLIN.

QUELLE eſt cette autre figure pâle qui s'avance? Que voulez-vous, bon-homme?

SORDIDE, *une caſſette ſous ſon bras.*

Monſeigneur, je viens vous demander une grace;

ARIETTE.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.
Je n'ai ni mangé, ni dormi;
J'ai travaillé comme un diable
Pour amaſſer l'or que voici.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.

Soyez le Gardien ſécourable
Du tréſor que je vous remets.
Hélas! quels ſeroient mes regrets,
Si par quelque main déteſtable
Un bien ſi cher m'étoit ravi!
J'en ſuis de frayeur tout tranſi.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.

Sans ceſſe une foule importune,
Pour m'enlever ma fortune,
Me guette en *catimini*;
Jeune, vieille, blonde, brune,
M'appellent leur petit ami;
Oh! l'adreſſe eſt admirable!
(*Il montre ſa caſſette.*)
Le voilà leur petit ami.

Je ſuis un pauvre miſérable,
Rongé de peine & de ſouci.

FANFOLIN.

Eh! que deviendra cette Caſſette, ſi je vous permets de vous en retourner chez vous?

SORDIDE.

Oh! je ne m'en ſoucie pas, Seigneur. On ne ſauroit voyager ſans qu'il en coûte beaucoup, & ſans être expoſé à mille rencontres fâcheuſes. Que ſçais-je moi? ſi des Pirates venoient attaquer notre vaiſſeau & s'emparer de ma Caſſette, ma chere Caſſette! (*Il la baiſe.*)

FANFOLIN.

Elle eſt donc bien garnie?

SORDIDE, *regardant de tous côtes.*

N'en dites rien à perſonne, il y a deux cent mille francs en or, & une petite boëte remplie de diamans.

FANFOLIN.

Pour qui gardez-vous ce tréſor? Avez-vous des enfans?

SORDIDE.

Le Ciel m'en préſerve : je n'ai qu'une pupille dont le pere, en mourant, m'a confié la perſonne & les biens ; mais je ne veux pas qu'elle ſe marie.

FANFOLIN.

Et elle en auroit bonne envie ?

SORDIDE.

Elle n'y penſe ſeulement pas. Je l'ai élevée dans une ignorance... Croiriez-vous qu'elle a peur des hommes ?

FANFOLIN.

Elle n'a peut-être jamais vû que vous ?

SORDIDE.

Non, vraiment ; perſonne n'entre chez moi : & quand je ſors, je la tiens enfermée ſous la clef.

FANFOLIN.

Bonne précaution ! on ne ſauroit ſe conduire avec plus de prudence... Adieu, veillez toujours ſur votre Caſſette.

SORDIDE.

Vous en aurez bien ſoin, je vous prie.

FANFOLIN.

Elle eſt en ſûreté.

SORDIDE, *s'en va & revient.*

Mais....

FANFOLIN.

Quoi ?

SORDIDE.

Si quelqu'un alloit vous l'enlever !

FANFOLIN.

Ne craignez rien, vous dis-je; je la cacherai dans l'endroit le plus sûr de mon appartement.

SORDIDE, *s'en va en se retournant de tems en tems, & en disant :*

Je suis un pauvre misérable.

FANFOLIN.

Voilà de tous les foux le plus maussade & le plus à plaindre.

SCENE V.

FANFOLIN, SPENDRIF.

SPENDRIF, *se jettant aux genoux de Fanfolin.*

SEIGNEUR, ayez pitié de la misère où je suis réduit.

FANFOLIN.

Que vous est-il arrivé ? Parlez.

SPENDRIF.

ARIETTE.

Pour avoir eu trop de bien,
A présent je n'ai plus rien :
Quand j'étois dans l'opulence,
Dans le sein de l'abondance,

Je nageois dans les plaiſirs.
Nombre d'amis & d'amies
Prévenoient mes fantaiſies,
Et flattoient tous mes deſirs.
Attirés par mes richeſſes,
Dans leurs trompeuſes careſſes,
Ils m'étrangloient d'amitié :
Quand ils m'ont vû dépouillé,
Ils m'ont quitté ſans pitié.

FANFOLIN.

Ainſi va le monde. On ſe proſterne devant l'idole tant qu'elle eſt debout ; on la foule aux pieds quand elle eſt par terre. Mais enfin que puis-je faire pour vous ?

SPENDRIF.

Prêt à retourner dans ma Patrie, où j'ai fait une certaine figure, je voudrois bien avoir de quoi y reparoître avec éclat.

FANFOLIN.

Votre retour n'eſt pas encore certain ; mais votre malheur me touche : tenez, voilà de l'argent. (*Il lui donne la Caſſette de Sordide, & il dit à part :*) Je verrai par l'uſage qu'il en fera, s'il mérite que je lui faſſe grace entiere.

SPENDRIF.

Ah ! Seigneur, vos bontés paſſent mon eſpérance. (*Il s'en va.*)

FANFOLIN, *le rappellant.*

Écoutez, écoutez. (*Spendrif revient.*) Qu'allez-vous faire de cet argent-là ?

SPENDRIF.

Me venger des ingrats qui m'ont abandonné dans ma misere, me montrer à leurs yeux plus brillant que jamais.

FANFOLIN.

Vous n'en ferez part à personne?

SPENDRIF.

Je n'aurai garde, je ne veux plus dépenser follement pour les autres.

FANFOLIN.

Non; ce sera pour vous.

SPENDRIF.

Je vas de ce pas louer un hôtel magnifique, commander des habits, des équipages, nombre de valets à ma suite.

FANFOLIN.

C'est bien fait, dépensez, dépensez; quand vous n'aurez plus d'argent, vous viendrez me retrouver; entendez-vous?

SPENDRIF.

Que serviroit d'avoir du bien, si l'on ne sçavoit en faire usage?

ARIETTE.

Sçavez-vous pourquoi l'argent
Est de forme ronde, ronde?
C'est afin que par le monde
Il roule plus aisément.

Par une loi toujours ſûre,
Chaque choſe va ſon train;
Et c'eſt forcer la nature
Que d'en changer le deſtin.

L'onde eſt faite pour couler,
L'hirondelle pour voler;
L'argent eſt fait pour rouler.

(Il ſort.)

FANFOLIN.

Voilà deux foux bien oppoſés, un avare & un prodigue. Ce que j'y trouve de ſingulier, c'eſt qu'ils ſont arrivés au même but par des chemins tout différens.

(Il entend chanter.)

SCENE VI.

FANFOLIN, GLORIEUSE, FOLLETTE.

FANFOLIN.

EN voici d'autres qui me ſemblent d'un caractere plus joyeux. Ce ſont des femmes: oh! oh! je m'étonnois auſſi de n'en point voir dans l'Iſle des Foux.

FOLLETTE, *entre en chantant & en ſautant.*

ARIETTE.

Malheur à qui ſoupire !
Je ne veux que chanter & rire.
Vive, vive la belle humeur.

Quand l'allégreſſe
Ne vient pas du cœur,
Bientôt la triſteſſe
En détruit la douceur.
Vive, vive la belle humeur.

Si je ſuis folle,
Oh ! par ma foi,
Combien j'en voi
Qui le ſont plus que moi !
Voyez cette momie
Qui jamais n'a ri de ſa vie !
Des violons :
Allons, allons ;
Qu'on faſſe place, qu'on ſe range,
Je ſens le pied qui me demange :
Eh ! allons, gai, mon mignon,
Danſons un rigaudon.

Eh ! bien, Monſieur le Gouverneur, vous voilà bien ſérieux !

FANFOLIN.

Et vous bien gaie ! il ne paroît pas que vous

vous ennuyez ici. Venez-vous me demander votre départ ?

FOLLETTE.

Non, c'eſt un mari que je veux.

FANFOLIN.

S'il ne faut pour cela que mon conſentement, je vous le donne. Avez-vous fait un choix ?

FOLLETTE.

Oui.

FANFOLIN.

Et peut-on ſçavoir ſur qui vous avez jetté les yeux ?

FOLLETTE.

Sur vous.

FANFOLIN.

Vous me faites en vérité trop d'honneur.

FOLLETTE.

Point du tout ; c'eſt une juſtice que je vous dois : j'ai ſçu que vous vouliez vous marier, j'ai parcouru en idée toutes les Beautés que cette Iſle renferme pour ſçavoir à qui vos vœux pourroient s'adreſſer décemment ; je n'ai trouvé que moi qui fuſſe digne de vous.

FANFOLIN.

L'offre eſt gracieuſe, ſans doute....mais....

FOLLETTE.

Quoi ? mais ?...

FANFOLIN.

Mais je ne puis en profiter.

FOLLETTE.

Comment !

GLORIEUSE.

Eh ! ma ſœur, ne voyez-vous pas que le Seigneur Fanfolin tourne les yeux vers moi ? après cela peut-il ſonger à vous ?

FOLLETTE, *bas à Fanfolin.*

Ne l'écoutez pas, Seigneur : c'eſt une folle qui croit qu'on ne peut la voir ſans l'aimer.

GLORIEUSE.

Mais, cela ne me ſurprend pas.

ARIETTE, notée à la fin N°. 1.

Tout s'empreſſe autour de moi.
Sçavez-vous pourquoi ?
C'eſt que je ſuis charmante :
Ma beauté raviſſante
Enchaîne à la fois
Mille Amans ſous mes loix.
L'Amour ſur mes traces
Conduit les Graces :
C'eſt à qui me verra :
C'eſt à qui m'aimera.
On admire
On ſoupire

Et l'on dit tout bas ;
Ah ! qu'elle eſt charmante !
Ah ! qu'elle a d'appas !
Qu'elle eſt raviſſante !
Elle enchaîne à la fois
Mille Amans ſous ſes loix.

FOLLETTE.

Eh ! oui, ma ſœur, vous faites des conquêtes ; mais votre bétiſe vous les fait perdre tout auſſi-tôt : il faut de l'eſprit pour les conſerver.

GLORIEUSE.

De l'eſprit, de l'eſprit ! On en a toujours aſſez, quand on eſt belle.

FOLLETTE.

Vous êtes dans l'erreur.

ARIETTE, notée à la fin N°. 2.

La Beauté ſans l'Eſprit n'eſt rien ;
L'Eſprit rend la laideur aimable :
L'Eſprit ſeul d'un tendre lien
Peut rendre la chaîne durable :
La Beauté ſans l'Eſprit n'eſt rien.

Près d'une belle idiote,
Toujours ſotte,
L'Amour s'endort ;
Mais avec une fille
Dont l'Eſprit brille,
Sautille,

Pétille ;
Babille,
C'eſt toujours nouveau tranſport,
Lorſqu'à la mine jolie
L'Eſprit aimable s'allie ;
C'eſt le ſouverain bien ;
La Beauté ſans l'Eſprit n'eſt rien.

Qu'en dites-vous, Monſieur le Gouverneur ?

FANFOLIN.

Je dis ... je dis que votre ſœur n'a pas aſſez d'eſprit, & que vous en avez trop.

FOLLETTE.

Vous me refuſez donc ?

FANFOLIN.

Pardonnez-moi ; mais je ne ſuis point encore preſſé de me marier.

FOLLETTE.

Une autre que moi vous arracheroit les yeux pour un refus auſſi outrageant ; mais vous y perdrez plus que moi. Adieu, Seigneur Fanfolin ; je ne manquerai ni d'amis, ni d'amans quand je voudrai.

[*Elle ſort.*]

GLORIEUSE.

Moi, je ne vous en tiens pas quitte. Tôt ou tard vous me rendrez les armes : avant qu'il ſoit peu, je veux vous voir à mes genoux. [*Elle ſort.*]

FANFOLIN.

Si toutes les femmes de cette Iſle reſſemblent à ces deux folles, je paſſerai plutôt ma vie dans le célibat que d'en prendre une. Mais que vois-je ? Quelle eſt cette jeune Beauté ? Elle a l'air inquiet.

SCENE VII.

FANFOLIN, NICETTE *entre d'un air timide.*

FANFOLIN.

QU'AVEZ-VOUS ? que cherchez-vous ? ma Belle enfant ?

NICETTE.

Je ne ſçais pas.

FANFOLIN.

Vous ne ſçavez pas ce que vous cherchez ?

NICETTE.

Excuſez-moi ; c'eſt que je ſuis ſi troublée...

FANFOLIN.

Puis-je en ſçavoir la cauſe ?

NICETTE.

Je voudrois parler au Gouverneur.

FANFOLIN.

C'eſt moi-même : que me voulez-vous ?

NICETTE.

Ah ! Monſeigneur, ayez pitié de la pauvre Nicette. Je viens vous demander votre protection contre un maudit Tuteur.... [*Elle regarde de côté & d'autre.*] J'ai toujours peur de le rencontrer.

FANFOLIN.

N'appréhendez rien ; vous êtes en ſûreté avec moi.

NICETTE.

Mon pere, en mourant, lui a confié toute ma fortune, & il en a abusé pour me persécuter. Il y a trois ans qu'il me tient enfermée : ce matin, en sortant, il a oublié de fermer la porte, j'en ai profité pour me sauver.

FANFOLIN.

N'est-ce pas Sordide qu'il se nomme ?

NICETTE.

Vous le connoissez, Monseigneur ? Ah ! je vous en prie, ne me remettez pas en son pouvoir.

FANFOLIN.

Moi, vous remettre entre ses mains : me priver du plaisir de voir vos appas ! Non, ma Belle Enfant, non : vous m'avez enflammé dès la premiere vûe, venez avec moi ; mon Palais sera votre asyle.

NICETTE.

Oh ! Monseigneur !

FANFOLIN.

Vous balancez ! doutez-vous de mon pouvoir ? Craignez-vous Sordide, quand je prends votre défense ?

NICETTE.

Oh ! non ; c'est vous que je crains.

FANFOLIN.

Vous me craignez, moi qui ne puis m'empêcher de vous aimer ; moi qui n'aspire qu'au bonheur d'être aimé de vous !

NICETTE.

C'eſt juſtement à cauſe de cela. Sordide m'a dit qu'il falloit ſe défier de tous les hommes, & ne pas les aimer. Oh ! dame ! je lui ai bien obéi ; car je ne pouvois pas le ſouffrir.

FANFOLIN.

Déteſtez Sordide, à la bonne heure : mais moi qui veux vous rendre heureuſe, me haïſſez-vous autant que lui ?

NICETTE.

Hélas ! non, je vous aſſure ; & cependant je ſuis bien plus embarraſſée avec vous qu'avec lui.

FANFOLIN.

Mais du moins levez les yeux, regardez-moi : ai-je l'air d'un trompeur ? Regardez-moi par grace.

NICETTE.

ARIETTE.

Monſeigneur, quand je vous regarde,
Les traits que votre œil me darde,
Me mettent toute hors de moi ;
J'éprouve un je ne ſçais quoi....
Monſeigneur, quand je vous regarde,
Je me ſens treſſaillir,
Rougir,
Pâlir :
Monſeigneur, laiſſez-moi partir.

(*Elle ſort.*)

FANFOLIN.

Elle fuit : profitons de ſon trouble, & tâchons de l'attendrir.

ARIETTE.

Dans son cœur,
La Pudeur
A l'Amour dispute la victoire ;
Mais l'Amour,
En ce jour,
De triompher aura la gloire,
Et ce Dieu, par un trait vainqueur,
Fera taire la Pudeur.

SCENE VIII.

GLORIEUSE, SPENDRIF.

GLORIEUSE.

ARIETTE.

QUEL est donc cet excès d'audace !
Vous m'osez regarder en face !
Baissez les yeux,
Vous ferez mieux.
Vous m'adorez, je puis le croire :
En vérité cette victoire
Fait grand honneur à mes appas !
Adorez-moi, mais en silence :
Éloignez-vous de ma présence ;
Et soupirez si bas, si bas,
Que je ne vous entende pas.

SPENDRIF.

Faites, faites céder votre fierté à l'excès de ma tendreſſe. Pour vous prouver à quel point je vous aime, je viens mettre à vos pieds tout ce que j'ai de richeſſe. [*Il met une caſſette à ſes pieds.*]

GLORIEUSE.

Hem! qu'eſt-ce que vous m'offrez-là? Allez, mon pauvre garçon, tout l'or du Perou ne vaut pas un ſeul de mes charmes; je veux vous mettre charitablement à l'abri de leurs coups, & je vous fuis par pitié. [*Elle s'enfuit.*]

SPENDRIF, *courant après elle.*

Ah! ſi mon or ne vous ſuffit pas, je vous offre mon ſang & ma vie: je ne vous quitterai pas.

[*Il ſort en laiſſant ſa caſſette ſur le Théâtre.*]

SCENE IX.

SORDIDE, *ſeul.*

TOUTES réflexions faites, je crains que Fanfolin n'ait pas aſſez de ſoin du dépôt que je lui ai confié. Les grands Seigneurs ont tant d'affaires, qu'il leur eſt impoſſible de ſonger à tout; & il en ſeroit quitte pour me dire: Ah! mon ami, je ne ſçais pas ce que cela eſt devenu, j'en ſuis bien fâché... & moi

je porterai la peine de ſa négligence. Il faut.... [*Il ſe heurte contre la caſſette.*] Que ſens-je-là ? C'eſt une boëte, c'eſt.... c'eſt.... en croirai-je mes yeux ?... & oui, c'eſt ma caſſette. Je vous retrouve donc, cher tréſor, cher bijou, idole de mon ame : en quelles mains vous avois-je laiſſée ! Ah pardon ! mais cela ne m'arrivera plus ; nous vivrons, nous mourrons enſemble... Mais où le mettre ? où le cacher ?... J'apperçois un endroit... au pied de cet arbre... qui me ſemble fait exprès... Plus ce jardin eſt fréquenté, moins on devinera que j'y aie enterré mon argent.

ARIETTE.

O terre ! voici mon or :
O terre ! ſois-moi fidelle ;
Juſqu'à la moindre parcelle,
Conſerve bien mon tréſor.

En ce jour je te confie
Ma fortune & mon deſtin :
Mon cœur, mon ame, ma vie,
Sont renfermés dans ton ſein.

J'entends quelqu'un, faiſons ſemblant de nous promener.

SCENE X.

SORDIDE, FOLLETTE, & *ſa Suite.*

FOLLETTE, *à ſa Suite.*

PAix donc ! il y a une heure que je vois Sordide roder autour de cet arbre, & ſûrement ce n'eſt pas ſans raiſon ; je parierois que c'eſt ſon tréſor qu'il vient d'enterrer là.

[*Sordide ſe promene en chantant.*]

FOLLETTE.

Oui, oui, chante, chante ; nous allons bien-tôt te faire danſer. [*A ſa Suite.*] Laiſſez-moi faire, & ſongez à me ſeconder. [*Elle aborde Sordide.*] Que faites-vous donc là ?

SORDIDE.

Oh ! rien ; je m'amuſe à prendre l'air.

FOLLETTE.

C'eſt fort bien fait, nous ſommes venues auſſi dans le même deſſein : puiſque nous voilà tous enſemble, jouons à quelque jeu.

SORDIDE.

Un homme de mon âge jouer avec vous !

FOLLETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait ? Un homme de votre âge eſt encore très-bien. Il y a quantité de jeunes gens qui ne vous valent pas.

SORDIDE.

Jouez, jouez entre vous ; j'aurai plus de plaiſir à vous voir.

FOLLETTE.

Nous ne voulons pas vous gêner. [*A ſa Suite.*] Allons, jouons à Colin-Maillard : tenez, je ferai préſent de cette bague à celle qui m'attrappera.

SORDIDE, *à part.*

Peſte ! ce ſeroit-là une bonne affaire pour moi, ſi je pouvois gagner cette bague. [*A Follette.*] Eh ! bien, voulez-vous que j'en ſois ?

FOLLETTE.

Volontiers. [*A part.*] Je ſçavois bien qu'il donneroit dans le panneau. [*Haut.*] Tirons au ſort pour ſçavoir qui ſera Colin-Maillard.

SORDIDE.

Sans tirer, je le ſerai ſi vous voulez : donnez-moi le mouchoir.

[*Pendant qu'on lui bande les yeux, on chante ce Duo.*]

DUO.

SORDIDE.	FOLLETTE.
C'eſt l'or ſeul qui plaît à mes yeux ;	Avec ce bandeau ſur les yeux,
Je me ris du Dieu de Cythère.	On diroit du Dieu de Cythère.
Quand vous auriez la beauté de ſa mere,	Que n'ai-je, hélas ! la beauté de ſa mere !
Je ne vous aimerois pas mieux.	Peut-être je vous plairois mieux.

FOLLETTE.

Hum, le vieux vilain!

SORDIDE.

Hein?

FOLLETTE.

Je dis que vous penſez très-bien : allons, cherchez.

ARIETTE, *en Dialogue.*

SORDIDE, *étonnant.*

Eh! bien, eh! bien, où donc êtes-vous?

FOLLETTE *& les autres.*

Attrappez-nous, attrappez-nous.

SORDIDE.

Je n'y vois goute.

FOLLETTE.

Il ne faut pas y voir.

SORDIDE.

Je n'y vois goute,
Je crains de cheoir.

FOLLETTE, *montrant l'endroit où eſt la Caſſette.*

C'eſt ici, ſans doute.
(*A Sordide.*)
Gare le pot au noir.

TOUS, *à Sordide.*

Pot au noir.

SORDIDE.

Je tremble à chaque pas...

FOLLETTE.

Ne nous rebutons pas.
Fouillez encor :
C'eſt ſon tréſor
Qu'il a mis là.

SORDIDE, *ſaiſiſſant quelqu'un.*

Ah ! vous voilà.
Ah ! je vous tien.

FOLLETTE, *montrant la Caſſette.*

Bon ; je la tien :
Ne diſons rien.

LA SUITE DE FOLLETTE, *entourant Sordide.*

Qui ? devinez
Qui vous tenez.

SORDIDE.

C'eſt Follette.

LA SUITE DE FOLLETTE.

Non ; c'eſt Finette.
Allons, allons,
Recommençons.

SORDIDE.

Ahi ! je ſuis las,

LA SUITE DE FOLLETTE.

Allons, allons,
Recommençons.

SORDIDE.

SORDIDE.

Non, je ſuis las :
Je tremble à chaque pas,
En marchant à tâtons.

FOLLETTE.

Avez-vous fait ? Oui : bon, partons.

SORDIDE.

A chaque pas je friſſonne ;
Je n'entends plus perſonne.
Follette, Follette :
Perſonne ne répond.
Où ſont-ils donc ?

FOLLETTE.

Tout doucement eſquivons-nous :
Tout doux, tout doux.

SORDIDE, *ôte ſon bandeau.*

Ah ! ma Caſſette !

TOUS, *riant.*

(*Ils s'enfuient.*)

Nous la tenons.

SORDIDE.

Ah ! les fripons !
Courons après : ah ! les fripons !

(*Il les pourſuit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NIGETTE, *ſeule.*

ARIETTE.

QUELLE affreuſe contrainte
Me tourmente en ce jour !
L'eſpérance & la crainte
M'agitent tour à tour.
Du jeune Amant qui m'engage,
Je crains de perdre l'hommage,
En lui cachant ſon bonheur.
Peut-être il ſera volage,
S'il ſçait qu'il eſt mon vainqueur.
Quelle affreuſe contrainte
Me tourmente en ce jour !
L'eſpérance & la crainte
M'agitent tour à tour.

Fanfolin vient, feignons de dormir : ſi ſes ſentimens ſont auſſi ſincères qu'il le dit, je pourrai ſans rougir lui faire l'aveu des miens.

SCENE II.

FANFOLIN, NICETTE *dans un fauteuil feignant de dormir.*

FANFOLIN, *à part.*

ENFIN me voilà débarraſſé : les importuns qui me perſécutent ſans ceſſe, m'ont fait perdre les traces de Nicette. J'ai eu beau la chercher... Ah! la voici qui repoſe... reſpectons ſon ſommeil; elle fuiroit peut-être encore, ſi je l'éveillois...

NICETTE, *à demi-voix.*

ARIETTE.

Hélas!

FANFOLIN.

Son ſein s'agite,
Son cœur palpite.

NICETTE.

Hélas!

FANFOLIN.

Je ne me trompe pas;
Un ſonge excite
Son embarras...
Mais ſon trouble
Redouble;
Elle parle bas.

NICETTE.

M'aimes-tu comme je t'aime ?

FANFOLIN.

Quelqu'un a touché ſon cœur ;
Apprenons d'elle-même
Le nom de ſon vainqueur.

NICETTE.

Fanfolin !

FANFOLIN.

Quel bien ſuprême !

Enſemble.

NICETTE.

M'aimes-tu comme je t'aime ?

FANFOLIN.

Ah ! Nicette, ſi je taime !..

FANFOLIN, *à part.*

Charmante erreur du ſommeil !
Oui, Nicette, je vous adore :
Dormez, rêvez encore.
Amour, ſuſpends ſon réveil.

NICETTE.

Me ſeras-tu fidèle ?

FANFOLIN.

Oui, je ſerai fidèle.

NICETTE. Me ſeras-tu fidèle ? | FANFOLIN. Oui, je ſerai fidèle.

FANFOLIN, *ſe jettant aux genoux de Nicette.*

Oui, Nicette ; je vous adore... Belle Nicette !

NICETTE.

Qui m'appelle ? Ah ! c'eſt vous, Seigneur ! pourquoi vous mettre à mes genoux ?

FANFOLIN.

Je répondois à ce que vous me diſiez tout à l'heure.

NICETTE.

Je dormois, Seigneur ; & quand on dort on ne ſçait ce que l'on dit, ni ce que l'on fait. Si j'ai dit quelque choſe qui puiſſe vous déplaire, oubliez...

FANFOLIN.

Moi, l'oublier ! Ah répétez-le plûtôt mille fois.

NICETTE.

Qu'ai-je donc dit ?

FANFOLIN.

En rêvant, vous croyiez me parler : vous m'aimiez..., vous me le diſiez.

NICETTE, *embarraſſée.*

Je vous aimois ?

FANFOLIN.

Oui, Nicette : mais vous ne me l'avez dit qu'en ſonge.

NICETTE.

Eh ! n'eſt-ce pas aſſez ?

FANFOLIN.

Non ; mon amour exige un aveu que vous ne puiſſiez pas démentir.

NICETTE.

Vous m'en demandez trop, laiſſez-moi.

FANFOLIN, *lui baiſe la main.*

Finiſſez donc, j'entends quelqu'un ; je ne veux pas qu'on nous voye enſemble.

[*Elle ſort.*]

SCENE III.

FANFOLIN, FOLLETTE, SORDIDE, *qui la ſuit.*

FANFOLIN.

ENFIN, je ſuis ſûr d'être aimé; l'Amour & la Pudeur m'en ont fait l'aveu. Allons la retrouver; mais ne voilà-t-il pas encore ce maudit avare ?

SORDIDE, *retenant Fanfolin.*

ARIETTE.

Ah ! Monſeigneur, un moment
J'implore votre juſtice,
Souffrez-vous qu'on me raviſſe
Mon bonheur & mon argent ?

(*A Follette qui rit.*)

Scélérate, coquine,
Redoute ma fureur.
Que ma main ſur ta mine
Frapperoit de bon cœur.

(*A Fanfolin.*)

Monſeigneur, où fuyez-vous ?
J'implore votre juſtice.
Voulez-vous que je périſſe ?
Je me jette à vos genoux :
Si l'on ne me rend mon or,
C'eſt fait de moi, je ſuis mort.

Je vous l'avois confié de la meilleure foi du monde ; & vous n'avez pas daigné en prendre ſoin.

FANFOLIN.

Qu'en ſçavez-vous ?

SORDIDE.

Puiſqu'un inſtant après je l'ai trouvé par terre.

FANFOLIN, *à part.*

C'eſt quelque nouvelle folie de Monſieur Spendrif. (*Haut.*) Eh ! bien.

SORDIDE.

Eh ! bien, elle a trouvé le ſecret de l'enlever dans l'endroit où je l'avois caché.

FOLLETTE, *riant.*

Oui, en jouant à Colin-Maillard. Ah, ah, ah.

FANFOLIN.

Si Follette vous l'a pris, qu'elle vous le rende ; je n'y ſçais pas autre choſe.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

FOLLETTE, SORDIDE.

SORDIDE.

AH ! charmante Follette, ayez pitié de moi.

FOLLETTE.

Charmante Folette ! je ne ſuis donc plus une voleuſe, une ſcélérate?

SORDIDE.

J'ai eu tort, je l'avoue; mais je vous en demande mille pardons.

FOLLETTE.

A genoux, tout à l'heure.

SORDIDE.

M'y voilà, Follette, chere Follette, adorable Follette.

FOLLETTE.

De quoi s'agit-il ?

SORDIDE.

Ma Caſſette.

FOLLETTE.

Cherchez-la : eſt-ce que vous me l'avez donnée en garde ?

SORDIDE.

ARIETTE.

Tu ris de mon martyre ;
Rien ne peut t'émouvoir,
Il faut donc que j'expire:
O rage, ô déſeſpoir !

Oui, prends mon ſang, cruelle :
Si tu m'ôtes mon bien ;
A ma douleur mortelle
Tu n'ajouteras rien.
Ou ſi ta main barbare
N'oſe trancher mes jours,
Pour deſcendre au tartare
J'aurai d'autres ſecours.

(*Il délie la corde qui lui ſert de ceinture.*)

C'eſt ma faute auſſi ; il eſt juſte que je m'en puniſſe.

FOLLETTE.

Qu'allez-vous faire ?

SORDIDE.

Laiſſez-moi.

FOLLETTE.

Mais encore ?

SORDIDE.

Eh ! laiſſez-moi, vous dis-je.

FOLLETTE.

Quel funeſte deſſein ?

SORDIDE.

Rendez-moi mon argent, ou... laiſſez-moi me pendre.

FOLLETTE.

Je vous le rendrai.

SORDIDE.

Tout de bon ? puis-je eſpérer ?...

FOLLETTE.

Oui, je vous rendrai votre Caſſette ; mais ce n'eſt qu'à condition.

SORDIDE.

Vous pouvez ordonner : tout me ſera poſſible.

FOLLETTE.

ARIETTE.

Pour avoir votre Caſſette,
Il s'agit de m'épouſer.
Je ſuis vive, un peu coquette;
Mais enfin je ſuis follette,
Je ſçaurai vous amuſer.
On en rira : que m'importe ?
A l'Amour qui me tranſporte,
Je me livre ſans façon :
A travers votre air mauſſade,
Vous avez certaine œillade
Qui fait perdre la raiſon.
Du beau monde j'ai l'uſage ;
Après notre mariage
Je vous donnerai le ton :
Laiſſez-moi, laiſſez-moi faire ;
Je veux, de cette maniere,
Faire d'un loup garou
Un vrai bijou.

SCENE V.

SORDIDE, *seul.*

OUI, va, je t'épouſerai ! tu n'as qu'à t'y attendre. Pour ravoir mon argent, j'aurois promis d'épouſer le Diable. Moi, prendre Femme ! moi ! Ah ! parbleu, il faudroit que je fuſſe bien fou.

ARIETTE, notée à la fin, N°. 3.

La femme eſt comme la Mer ;
Elle s'appaiſe, elle gronde :
C'eſt l'inconſtance de l'onde ;
C'eſt du doux, c'eſt de l'amer.
Le matin, charmante,
Élégante,
Obligeante,
Careſſante,
Engageante,
Elle fait votre amuſement.
Le ſoir, turbulente,
Pétulante,
Chagrinante,
Déſolante,
Fatigante,
Elle fait votre tourment.
Dans ſes goûts elle eſt extrême ;
Mais l'or eſt cent fois plus beau ;
Son éclat eſt toujours nouveau,
Et ſa beauté toujours la même.

SCENE VIII.

SORDIDE, NICETTE, FOLLETTE, L'OFFICIER, FANFOLIN.

QUATUOR.

FANFOLIN.

Qu'Entends-je ? quel tintamarre

NICETTE.

C'eſt ce maudit avare
Qui de mon bien s'empare,
Et veut me renfermer.

FANFOLIN.

Vous n'avez rien à redouter :
Dans mon Palais
Déſormais
Vous ſerez en paix.

FOLLETTE, *à Sordide.*

Ah ! ah ! je vous y prend.
Ah ! petit inconſtant !

NICETTE, *à Sordide.*

Rendez-moi promptement,
Rendez-moi mon argent.

FANFOLIN, *à Sordide.*

Rendez-lui promptement,
Rendez-lui ſon argent.

SORDIDE.

Ah ! quel cruel tourment !
Laiſſez-moi mon argent.

ENSEMBLE.

FOLLETTE. { Ah ! ah ! je vous y prend,
Ah ! petit inconſtant !

NICETTE. { Rendez-moi promptement,
Rendez-moi mon argent.

FANFOLIN. { Rendez-lui promptement,
Rendez-lui ſon argent.

SORDIDE. { Ah ! quel cruel tourment !
Laiſſez-moi mon argent.

FANFOLIN.

Faites ce que je vous dis, & ne répliquez pas.

SORDIDE.

Je ne l'ai plus ce maudit argent.

FANFOLIN.

Qu'eſt-il donc devenu ?

FOLLETTE.

Le voici, je le rapportois à Sordide qui m'a promis de m'épouſer.

FANFOLIN.

Je vous défends de le remettre en d'autres mains que les miennes. (*Un Officier de Fanfolin lui fait ſigne qu'il veut lui parler.*) Que me voulez-vous ?

L'OFFICIER.

Seigneur, je viens vous avertir du danger qui vous menace. Briſefer & Spendrif ſont aux mains pour ſe diſputer la poſſeſſion de Glorieuſe. Elle, pour les mettre d'accord, a promis d'épouſer celui des deux qui la vengeroit de vos mépris.

FANFOLIN.

Je vais punir ces insolens comme ils le méritent. Demeurez ici jusqu'à mon retour. (*Il lui remet la Cassette.*) Gardez cette Cassette, & veillez sur Nicette; empêchez sur-tout ce vieux reitre de lui faire aucune violence.

SCENE IX.

FOLLETTE, SORDIDE, NICETTE, L'OFFICIER.

SORDIDE.

SUIVEZ-MOI, petite impertinente: vous me rendrez raison de tout ceci.

L'OFFICIER.

Doucement, Monsieur, doucement: vous avez entendu les ordres du Gouverneur.

SORDIDE.

Monsieur, j'ai sur elle l'autorité que son pere m'a remise en mourant.

NICETTE.

Vous l'avoit-il donnée pour me tourmenter? Ne vous avoit-il pas prié de m'élever jusqu'à ce que je fusse en âge d'être mariée, & de me remettre alors l'héritage qu'il m'avoit laissé?

SORDIDE.

Voilà donc ce qui vous tient? vous voulez être mariée?

NICETTE,

NICETTE.

Ai-je tort, à votre avis ?

SORDIDE.

Eſt-ce ainſi que tu profites des leçons que je t'ai données ? Eh ! bien, va, je t'abandonne à ton malheureux ſort. (*Il s'en va.*)

FOLLETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah. Vous avez raiſon, ma petite. Je vous approuve très-fort.

NICETTE.

En quoi donc, Madame ?

FOLLETTE.

Il vous faut un mari, & un Gouverneur encore !

NICETTE.

Moi, Madame ?

FOLLETTE *là contrefait.*

Moi, Madame ? & oui, vous ; mais vous n'en êtes pas encore où vous penſez. Ce mariage-là ſouffrira quelque difficulté. Adieu, ma mie ; vous entendrez parler de moi. (*Elle ſort.*)

SCENE X.

NICETTE, FANFOLIN, L'OFFICIER.

NICETTE.

AH ! Seigneur, vous venez à propos pour m'accorder une grace ; c'eſt de me laiſſer retourner dans ma Patrie.

FANFOLIN.

Quelle raiſon avez-vous de me quitter ? Doutez-vous de ma protection ?

NICETTE.

C'eſt juſtement cette protection qui rend mon départ néceſſaire. Vos bontés pour moi ſont tout mon malheur. Sordide eſt furieux, Glorieuſe eſt jalouſe, Follette vient de me railler, & va ſe joindre à vos ennemis pour vous traverſer. Briſefer & tous les autres foux me montrent au doigt. Épargnez-moi, je vous prie, ces outrages.

FANFOLIN.

J'ai déja diſſipé les cabales; & mes ordres vont être donnés pour en prévenir les ſuites.

(*Il parle à l'oreille de ſon Officier.*)

L'OFFICIER, *s'en allant.*

Vous allez être obéi.

SCENE XI.

FANFOLIN, NICETTE.

NICETTE.

Leurs plaintes ne ſont pas tout-à-fait injuſtes. Quels ſont mes droits pour obtenir la préférence ſur tant de Belles, qui méritoient mieux que moi le rang où vous voulez m'élever?

FANFOLIN.

Vous avez tous les droits attachés à la beauté, à la jeuneſſe. Ceſſez donc de vous oppoſer à mes vœux, s'il eſt vrai que vous m'aimez

NICETTE, *tendrement.*

Si je ne vous aimois pas, je ſerois bien ingrate.

FANFOLIN.

Vous m'enchantez ; ne perdons point de tems : venez avec moi, belle Nicette. Pour punir encore mieux les rebelles, je veux qu'ils ſoient témoins de votre triomphe. (*Ils ſortent.*)

SCENE XII.

(*Le Théâtre change & repréſente des loges de foux, qui crient à travers les barreaux.*)

CHŒUR DE FOUX.

BRISEFER.

Enchaîner ma valeur
Dans une cage,
Ah ! quel outrage !

SORDIDE.

Au voleur, au voleur...
Je ſerai ſage ;
De cette cage
Délivrez-moi, Monſieur.

GLORIEUSE.

Une fille d'honneur
Se voir en cage,
Ah ! quel outrage !
J'étouffe de douleur.

SPENDRIF.

La honte & la douleur,
Dans cette cage,
Sont mon partage :
J'expire de fureur.

FOLLETTE.

Monſieur le Gouverneur
N'eſt point en cage !
Ah ! quel dommage !
(*A Fanfolin qui entre.*)
Faites-nous cet honneur.

SCENE XIII.

FANFOLIN, NICETTE, CHŒUR DE FOUX.

Suite du Chœur précédent.

BRISEFER, SORDIDE, GLORIEUSE, SPENDRIF.

HÉLAS ! faites-nous grace.

FOLLETTE.

Il faut à ſa Grandeur
Parmi nous faire place.

Enſemble.
Place, place, place, place
A notre Gouverneur.
LES AUTRES.
Grace, grace,
Monſieur le Gouverneur.

FOLLETTE.

Ce moderne Caton,
Des Sages le modèle,
Devient un Céladon:
Le petit Cupidon
Lui tourne la cervelle.

LES AUTRES.

Hélas ! faites-nous grace.

FOLLETTE.

Il faut à ſa Grandeur
Parmi nous faire place.

Enſemble.

Place, place, place, place
A notre Gouverneur.

LES AUTRES.

Grace, grace, grace, grace,
Monſieur le Gouverneur.

FANFOLIN, *irrité.*

RÉCITATIF.

Non, vous n'aurez point de grace ;
Je punirai votre audace.

FOLLETTE.

Un amoureux caprice
Lui trouble la raiſon

LES AUTRES, *à Follette.*

Paix donc, paix donc.

FOLLETTE.

Non, je lui rends juſtice ;
Un amoureux caprice
Lui trouble la raiſon.

LES AUTRES.

Grace, grace.

FOLLETTE.

Il faut à ſa Grandeur
Parmi nous faire place.

Enſemble.

Place, place, place, place
A notre Gouverneur.

LES AUTRES.

Grace, grace, grace, grace,
Monſieur le Gouverneur.

NICETTE, *à Fanfolin,*

Entendez-vous ce que dit Follette ?

FANFOLIN.

Je fais plus, je trouve qu'elle a raiſon. J'apprends par ma propre foibleſſe à compatir à celle des autres. J'ai ma folie comme eux : la cauſe en eſt trop belle pour en rougir ; mais enfin c'en eſt une : & s'il y faut renoncer, pour mériter le nom de Sage, je ſens qu'il m'eſt impoſſible d'y parvenir.

NICETTE, *vivement.*

Je ſuis donc folle auſſi, moi ?

FANFOLIN.

Je n'ai déja plus aſſez de raiſon pour vous répondre là-deſſus,

TOUS LES FOUX ENSEMBLE.

Monſeigneur, grace, grace. Nicette, faites-nous rendre la liberté.

NICETTE.

Cher Fanfolin, ces malheureux me font pitié : accordez-leur ce qu'ils demandent.

FANFOLIN.

Vous allez être obéie. (*A ſes Gardes,*) Qu'on les délivre. Rendez à Sordide la Caſſette qui lui tient tant au cœur. (*Aux Foux.*) Venez rendre grace à Nicette, & déſormais ſçachez reſpecter mes folies, ſi vous voulez que je vous paſſe les vôtres. Livrez-vous au plaiſir, & que tout célèbre ici mon bonheur.

CHŒUR.

FANFOLIN.

Nous recevons ſans ceſſe
Des Foux de toute eſpèce,
Dans ce riant ſéjour ;
Mais la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'amour.

NICETTE.

Si dans ſes chaînes
Il eſt des peines,
Les plaiſirs ont leur tour.
Oui, la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'amour.

SORDIDE.

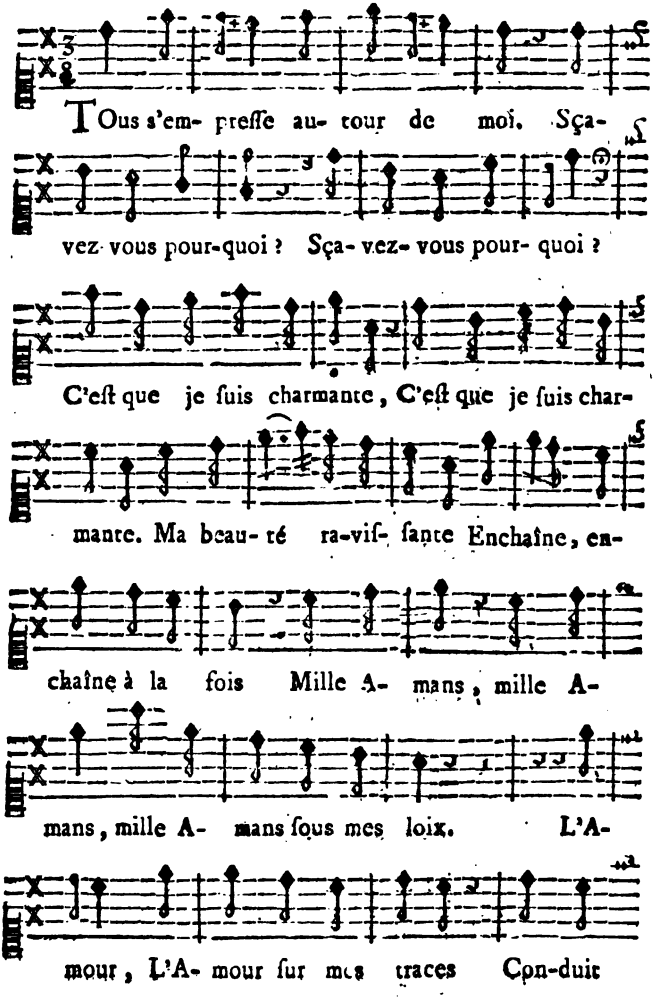
Non, la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'argent.
Oh! douce yvreſſe
De l'allégreſſe!
Que mon cœur eſt content!
Oui, la folie
La plus jolie
Eſt celle de l'argent.

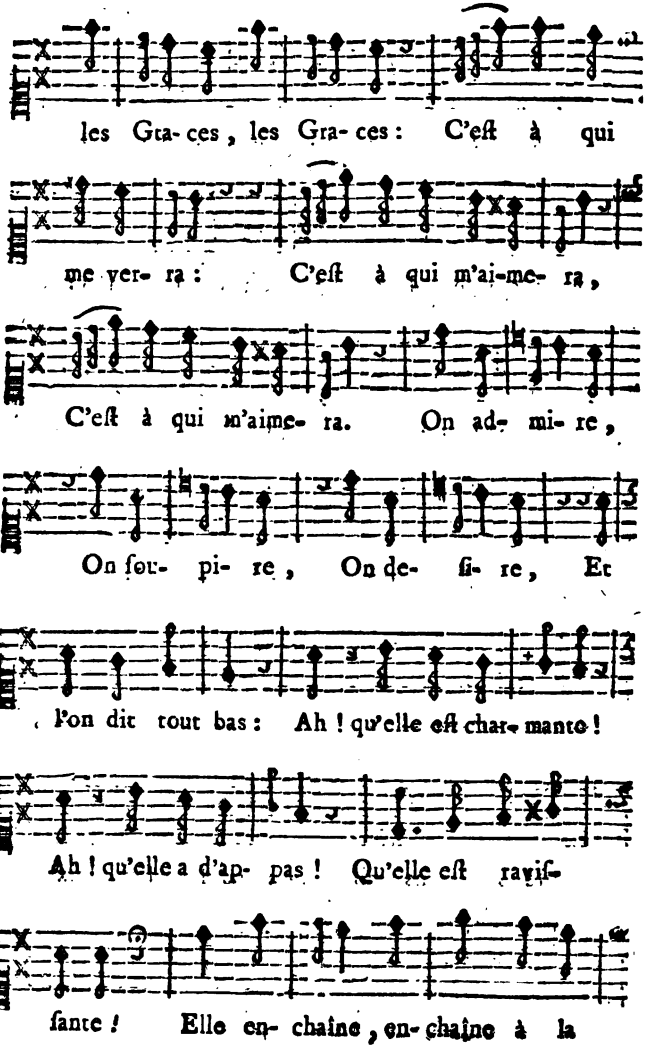
FOLLETTE.

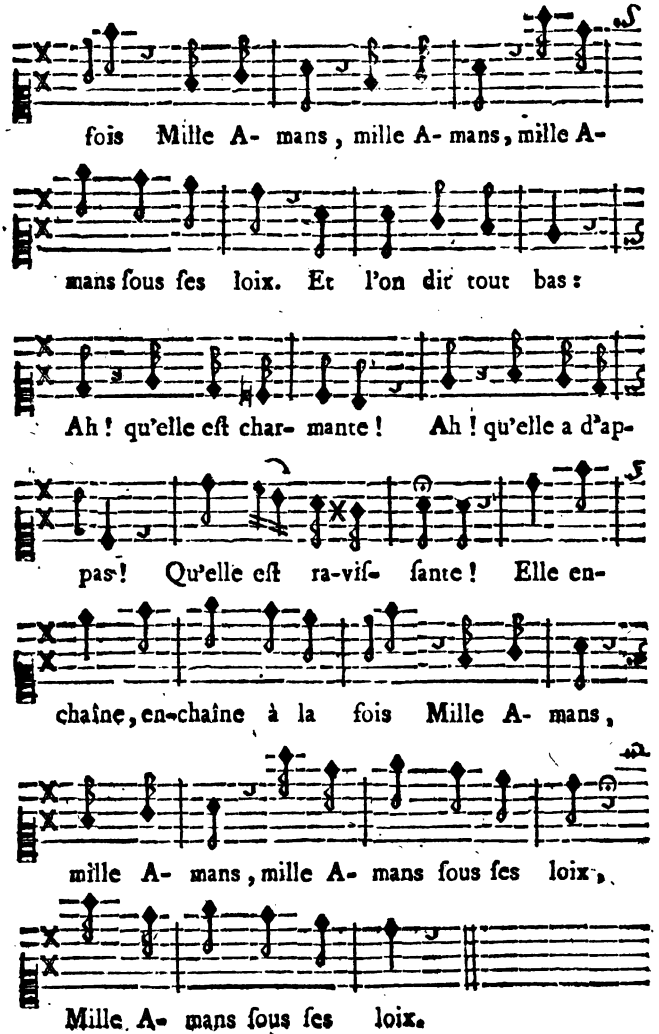
Non, la folie
La plus jolie
Eſt de ſauter toujours.
La douce yvreſſe
De l'allégreſſe
Vaut mieux que les Amours.
Oui, la folie
La plus jolie
Eſt de ſauter toujours.

FIN.

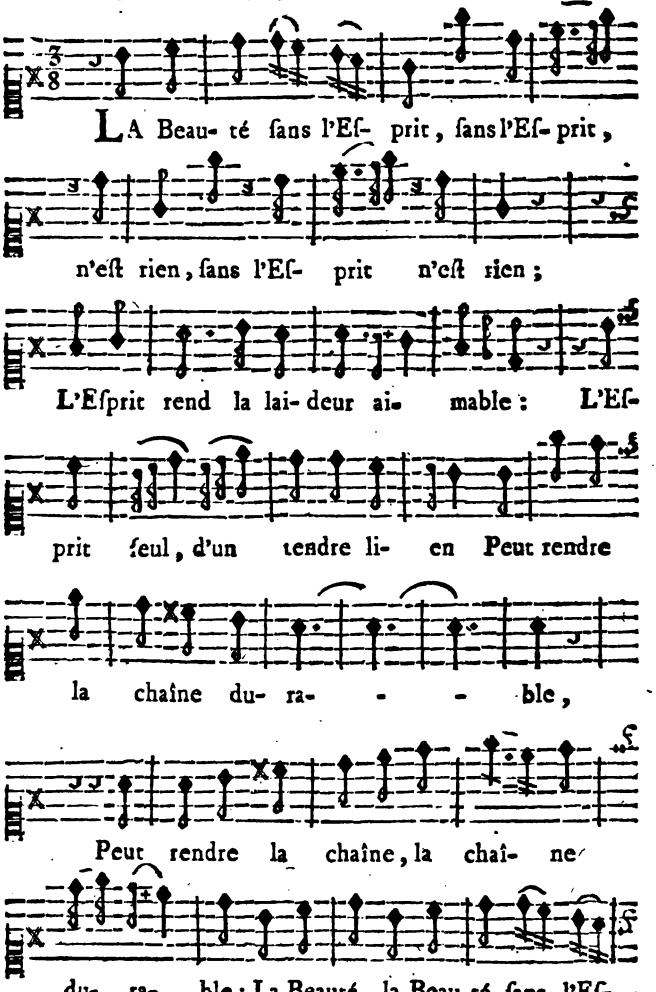
Gai. N° 1. *ARIETTE.*

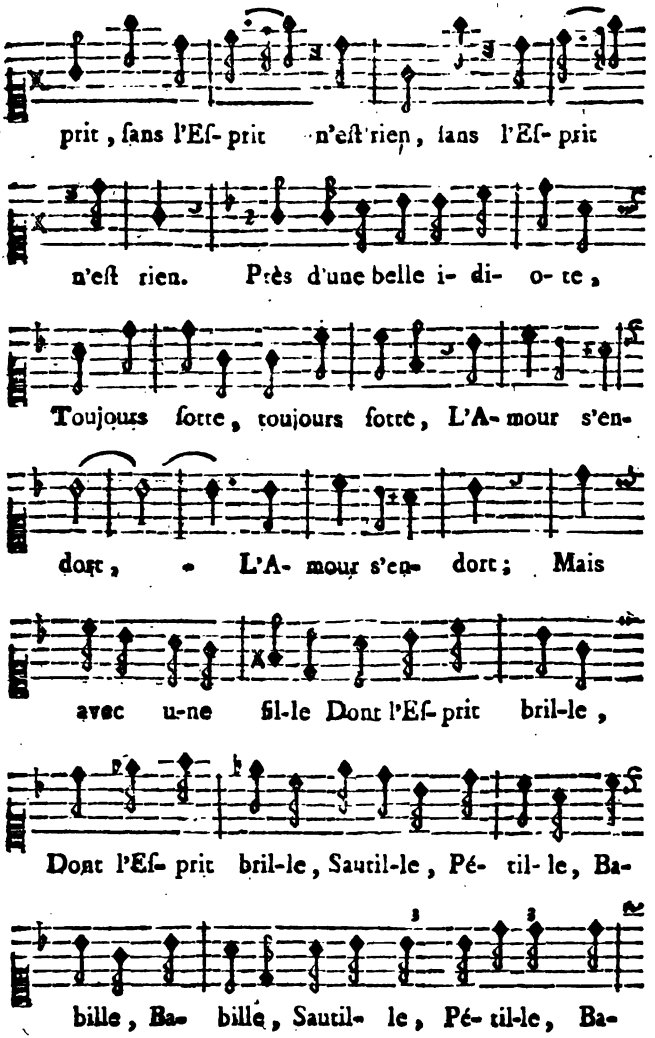


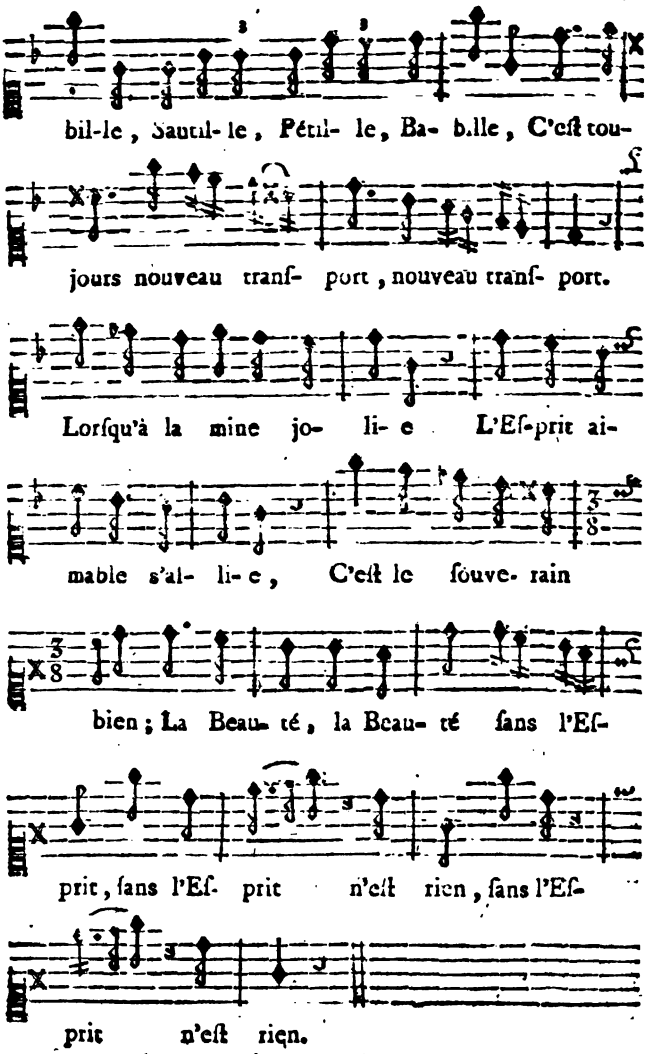

les Gra- ces, les Gra- ces: C'eſt à qui
me ver- ra: C'eſt à qui m'ai-me- ra,
C'eſt à qui m'aime- ra. On ad- mi- re,
On ſou- pi- re, On de- ſi- re, Et
l'on dit tout bas: Ah! qu'elle eſt char- mante!
Ah! qu'elle a d'ap- pas! Qu'elle eſt raviſ-
ſante! Elle en- chaîne, en- chaîne à la


fois Mille A- mans, mille A- mans, mille A-
mans ſous ſes loix. Et l'on dit tout bas :
Ah ! qu'elle eſt char- mante ! Ah ! qu'elle a d'ap-
pas ! Qu'elle eſt ra-viſ- ſante ! Elle en-
chaîne, en-chaîne à la fois Mille A- mans,
mille A- mans, mille A- mans ſous ſes loix,
Mille A- mans ſous ſes loix.

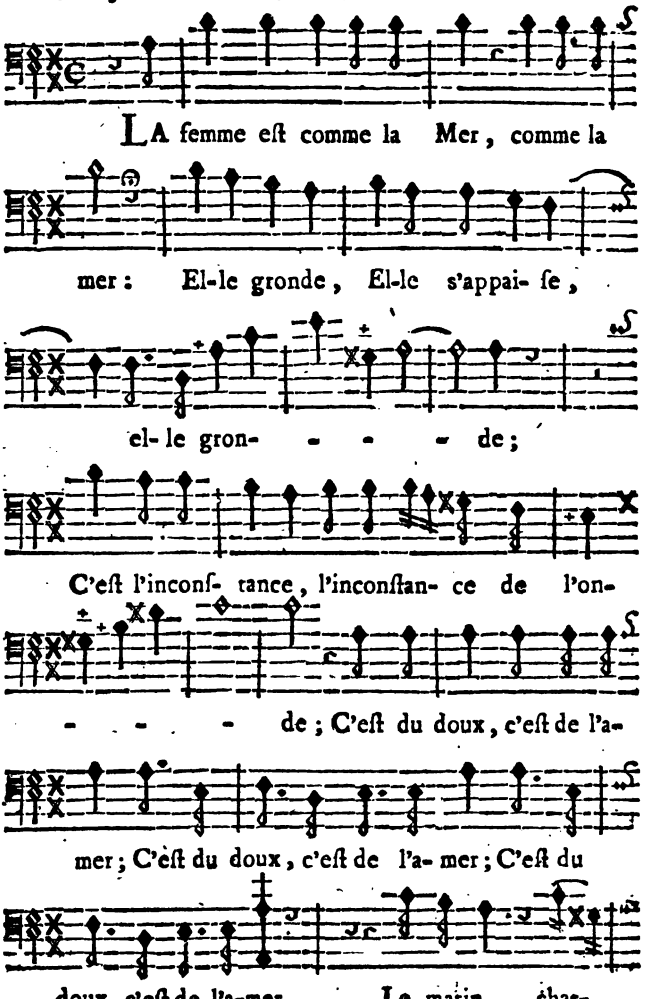
N° 2. AIR.

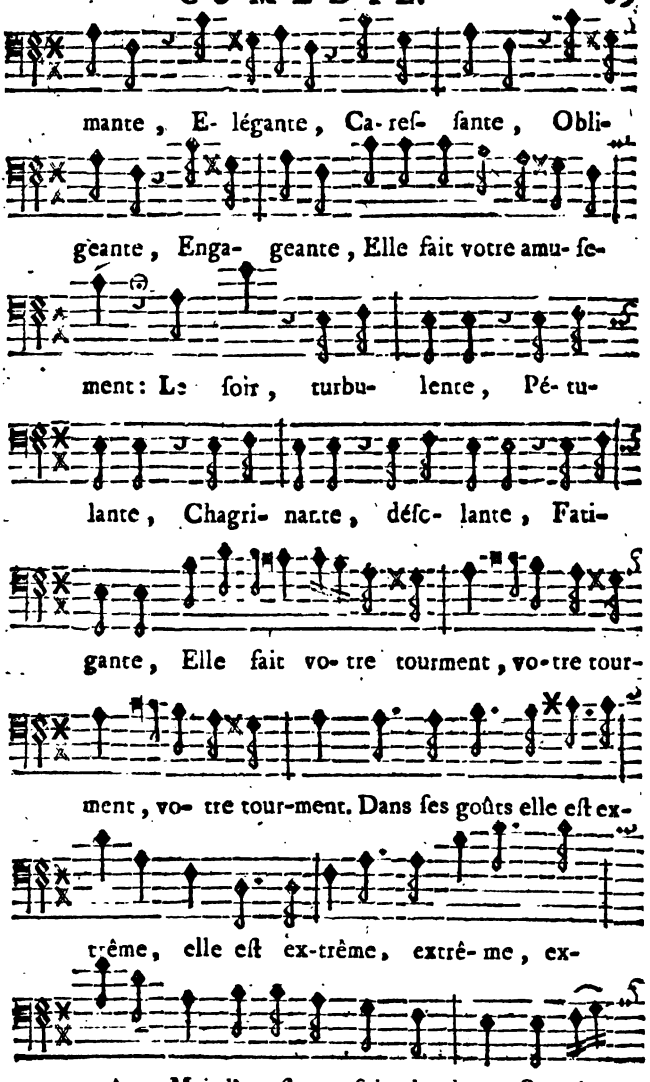

LA Beau- té ſans l'Eſ- prit, ſans l'Eſ- prit,
n'eſt rien, ſans l'Eſ- prit n'eſt rien;
L'Eſprit rend la lai- deur ai- mable: L'Eſ-
prit ſeul, d'un tendre li- en Peut rendre
la chaîne du- ra- - - - ble,
Peut rendre la chaîne, la chaî- ne
du- ra- ble: La Beauté, la Beau-té ſans l'Eſ-

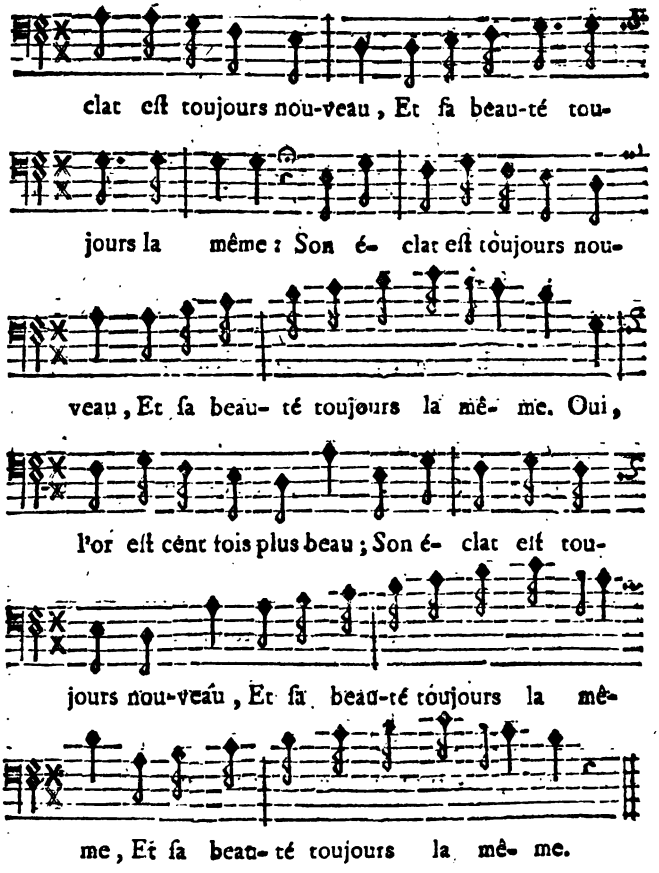

prit, ſans l'Eſprit n'eſt rien, ſans l'Eſprit
n'eſt rien. Près d'une belle i- di- o- te,
Toujours ſotte, toujours ſotte, L'Amour s'en-
dort, L'Amour s'endort; Mais
avec une fille Dont l'Eſprit brille,
Dont l'Eſprit brille, Sautille, Pétille, Ba-
bille, Babille, Sautille, Pétille, Ba-


bil-le, Sautil-le, Pétil- le, Ba- bille, C'eſt tou-
jours nouveau tranſ- port, nouveau tranſ- port.
Lorſqu'à la mine jo- li- e L'Eſ-prit ai-
mable s'al- li- e, C'eſt le ſouve- rain
bien; La Beau- té, la Beau- té ſans l'Eſ-
prit, ſans l'Eſ- prit n'eſt rien, ſans l'Eſ-
prit n'eſt rien.

N°. 3. AIR.


LA femme eſt comme la Mer, comme la
mer: El-le gronde, El-le s'appai- ſe,
el- le gron- - - - de;
C'eſt l'inconſ- tance, l'inconſtan- ce de l'on-
- - - - de; C'eſt du doux, c'eſt de l'a-
mer; C'eſt du doux, c'eſt de l'a- mer; C'eſt du
doux, c'eſt de l'a-mer. Le matin, char-


mante, E- légante, Ca- reſ- ſante, Obli-
geante, Enga- geante, Elle fait votre amu- ſe-
ment: Le ſoir, turbu- lente, Pé- tu-
lante, Chagri- nante, déſc- lante, Fati-
gante, Elle fait vo- tre tourment, vo- tre tour-
ment, vo- tre tour-ment. Dans ſes goûts elle eſt ex-
trême, elle eſt ex-trême, extrê- me, ex-
trême: Mais l'or eſt cent fois plus beau; Son é-



FIN.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Oeuvres de l'Auteur.

Sedaine, Michel Jean

L'ISLE SONNANTE,

OPERA-COMIQUE

EN TROIS ACTES.

Représenté par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 4. Janvier 1768.

*La MUSIQUE de M****

Le prix eſt de 24 ſols.

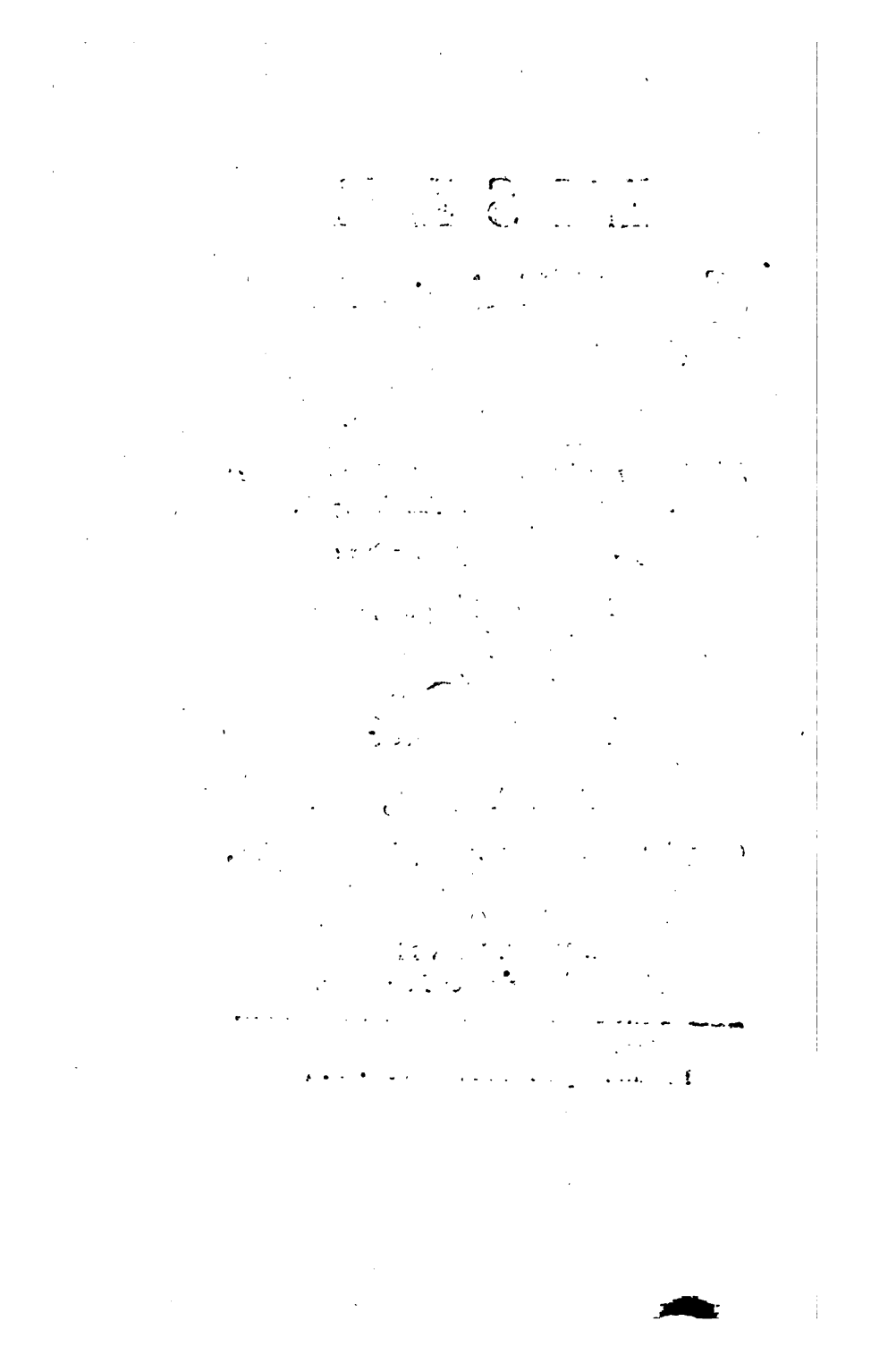
A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Imprimeur-Libraire, rue Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Permiſſion.

Les Airs détachés ſe vendent 3 livres.
La Partition paroîtra au mois de Février.



PERSONNAGES.	Noms des Acteurs.
VIVATCHÉ, Sultan.	*M. Caillot.*
Le Chevalier DURBIN.	*M. Clairval.*
PIANO, Eunuque.	*M. Trial.*
PRESTO, Magicien.	*M. Nainville.*
ZERBIN, Ecuyer de Durbin.	*M. La Ruette.*
UN ESCLAVE.	*M. Chanville.*
GARDES du Sultan.	
CÉLENIE.	*Madame La Ruette.*
MELOPHANIE.	*Mlle Mandeville.*
HENRIETTE.	*Madame Berard.*
ESPRIT INFERNAL.	*Mlle Desglands.*

La Scène est dans l'Isle sonnante.

L'ISLE SONNANTE,

OPERA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente les Jardins & l'extérieur du Palais de l'Iſle ſonnante.

SCENE PREMIERE.

DURBIN.

TOI qui crois en tous lieux mériter des éloges
Par le goût & le choix des mots dont tu te ſers;
Tyran, ceſſe, Tyran, de fatiguer les airs
Par ces paroles allobroges
Dont tu compoſes tes concerts.

Dieux ! quel pays, & quels concerts
Pour la muſique, & pour les airs !
Je crois ouïr des fous échapés de leurs loges.
Toujours chanter, rimer ſans ceſſe, quels travers !
Tous ces gens-ci me ſemblent des horloges
Dont on tire des ſons par des reſſorts divers ;
Encor faut-il combler d'éloges,
Et leur proſe rimée, & leurs voix, & leurs airs.

Dieux ! quel pays, & quels concerts
Pour la muſique & pour les airs !

SCENE II.

DURBIN, ZERBIN.

ZERBIN.

AH, Seigneur Chevalier ! j'en ai appris plus que je ne puis dire : on peut me raconter à préſent tous les prodiges qu'on voudra, & de l'iſle des Maragons & des Leſtrigons, & des Patagons, je croirai tout, je croirai tout. Ce n'eſt pas ſeulement le Roi & toute ſa cour qui chante ici, c'eſt le corps du peuple en entier ; tout chante, tout fredonne, roulades, cadences, ports de voix, martelemens : toute une ville, imaginez, toute une ville ; cela fait un ſi grand bruit, que bien des gens trouveroient cela admirable.

DURBIN.

Et notre vaiſſeau ?

ZERBIN.

Votre vaiſſeau ? Ah ! parbleu votre vaiſſeau, il eſt à l'ancre ; on en a fait deſcendre tout l'équipage, Capitaine, Officiers, Matelots : mais comme ils n'ont pu s'exprimer qu'en proſe, ils ont été mis ſur le champ dans une priſon bien loin hors de la ville, comme des gens dangereux, corrupteurs, novateurs, & mal ſonnans.

DURBIN.

Ce que tu me dis, eſt-il bien vrai ?

ZERBIN.

Comment, Seigneur, oſerois-je mentir ? & moi n'ai-je pas voulu hazarder quelques mots de proſe ? On m'a menacé de me donner vingt coups de bâton ſous la plante des pieds : on dit que cela apprend à aller de meſure ; alors je me ſuis exprimé en Vaudevilles, que je contourne de mon mieux, pour leur donner un air du pays.

DURBIN.

Comment, il n'eſt pas permis de parler en proſe ?

ZERBIN.

Ah, Seigneur, en proſe ! Quelquefois ils ſe permettent des vers ſans chant, mais de même qu'on ſe ſert du mot, de mon cher ami, par affection ou par mépris pour ceux à qui on parle.

DURBIN.

Et Célenie, qu'eſt-elle devenue ?

ZERBIN.

Célenie qui vouloit ſe jetter aux pieds de la

Sultane favorite, a été conduite aux pieds du Sultan. Heureuſement on l'avoit inſtruit, & ſon Ariette a été goûtée, à deux meſures près; & je crois qu'on nous rendra notre vaiſſeau.

DURBIN.

Quel fatal voyage!

ZERBIN.

Quelle fantaiſie auſſi d'aller conſulter cette vieille Fée ſur le ſuccès de vos amours!

DURBIN.

Tu ſçais ce qu'elle a répondu.

ZERBIN.

Parbleu oui, plaiſante réponſe avec ſon nazillonnement! Mon fils, mon fils, ta Célenie t'aimera; mais elle ne te le dira que quand elle ne parlera plus. Vous inſiſtez, vous la preſſez, vous la tourmentez: oui, oui, tu ne ſçauras ce qu'elle penſe que quand elle ne penſera pas. Peut-on un radotage plus complet?

DURBIN.

Il eſt vrai que je n'y conçois rien.

ZERBIN.

Hé! concevez-vous mieux ce qu'elle m'a répondu, quand je l'ai conſultée; car les valets ont la rage de faire comme leurs maîtres, & ce n'eſt pas ce qu'ils font de mieux. Mon garçon, mon garçon, tu veux ſçavoir ſi tu réuſſiras dans tes amours, tu n'en ſeras jamais ſi loin que lorſque tu en ſeras près. Concevez-vous?

DURBIN.

Ah, il eſt aiſé de voir qu'elle s'eſt moquée de toi.

ZERBIN.

J'ai bien peur que cela ne ſoit pas, Seigneur. Tout entier à l'idée de Célenie, tout rempli de votre amour, vous n'entendez que cela, vous ne penſez qu'à cela : mais un peu de réflexion, je vous ſupplie ; ſçavez-vous ce que la Fée a dit, lorſque vous l'avez quittée en chantonnant avec cet air détaché, ſi naturel aux grands Seigneurs, lorſqu'on leur dit ce qui ne leur plaît pas ?

DURBIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce verbiage-là ? Eſt-ce que je ſçais tout ce que cette femme a dit ?

ZERBIN.

Cette femme, cette femme, cette femme a dit, en vous entendant chantonner : Chante, chante, mon fils ; mais prends garde de chanter plus que tu ne voudras.

DURBIN.

Hé bien.

ZERBIN.

Hé bien, hé bien, notre vaiſſeau en dépit du gouvernail, en dépit du vent & de la marée, vient ici par le chemin le plus droit. Nous y voici : on y chante, on y chante ; encore trois jours, & vous voilà bon gré malgré le plus déterminé chanteur. (*Il paroît ici un Habitant.*) Mais tenez, voici un habitant qui nous eſpionne ; ſi vous êtes curieux d'entendre chanter, vous pouvez l'interroger.

DURBIN.

Il écoute apparemment ſi nous chantons.

ZERBIN.

Non, ces eſpions-là ont une attention de la part du Gouvernement. Il y a eu quelques rumeurs pour la baſſe fondamentale, & on craint quelque ſoulevement.

DURBIN.

Ce peuple-là eſt donc bien ſujet à remuer ?

ZERBIN.

Je le crois; il ſe feroit égorger pour des miſéres : ils ont eu une guerre civile qui a duré quarante ans pour le *fa* dièze & le *mi* bémol. Mais j'apperçois... oui, c'eſt le confident, c'eſt le favori de la Sultane favorite. Bonne nouvelle, bonne nouvelle, notre vaiſſeau ſera rendu.

SCENE III.

PIANO, DURBIN, ZERBIN.

PIANO *récitant.*

POur l'étrangére Célenie,
Preux Chevalier, l'amour de Vivatché
Fait du bruit, & ſon feu n'eſt plus un feu caché.

DURBIN.

Pour Célenie !

PIANO.

Son premier Médecin Preſto, ce grand génie,
Des attraits d'Henriette eſt lui-même touché.

ZERBIN.

Pour Henriette ? ah, ciel !

PIANO.

Quant à l'amour du Roi, connois Melophanie,
Son cœur jaloux prendra les plus cruels moyens
Pour perdre sa rivale & brifer leurs liens.

DURBIN.

Qu'apprends-je ? Ah, ciel ! & quelle tyrannie !

PIANO.

ARIETTE.

La jalousie
En ce lieu
S'alarme de peu.
Dans notre Asie
La jalousie
S'alarme de peu,
Un rien ici la met en feu.
Dans notre Asie
La jalousie
Pousse l'emportement jusqu'à la frénésie :
Elle ne garde aucun milieu,
Un rien la met en feu,
En feu, en feu. Adieu, adieu.

SCENE IV.

ZERBIN, DURBIN.

ZERBIN.

AU diable.

DURBIN.

Quoi ! Célenie pourroit.... Non, je connois ſon cœur.

ZERBIN.

Et moi, je connois mon rival : il eſt magicien ; c'eſt le magicien du Roi : je ſuis perdu. Ah, maudit voyage !

DURBIN.

Si j'en croyois ma valeur : mais ma valeur contre tout un peuple eſt bien inutile.

ZERBIN.

Et la mienne encore plus.

DURBIN.

Ah ! ſi je ne peux la défendre, je peux périr à ſes yeux.

ZERBIN.

Ce n'eſt pas mon avis.

DURBIN.

Forçons le Palais.

ZERBIN.

Ne forçons rien.

DURBIN.

Mais ciel ! je la vois.

SCENE V.

SCENE V.

DURBIN, CELENIE, ZERBIN, HENRIETTE.

DURBIN.

AH, Célenie !

CELENIE.

Durbin !

ZERBIN.

Mon Henriette !

HENRIETTE.

Zerbin !

DURBIN.

Quoi ! le Sultan vous aime?

CELENIE.

Cela n'eſt que trop vrai.

ZERBIN.

Et toi, Henriette ?

HENRIETTE.

Le Viſir m'adore. Il ne tient qu'à moi de gouverner & le maître & l'Empire.

DURBIN.

Quoi ! charmante Célenie, lorſque mon ſincère amour....

CELENIE.

Chevalier, ſont-ce là vos ſermens? La Fée ne vous a permis de m'accompagner que ſur la promeſſe que vous lui avez faite de ne me parler jamais de votre amour.

DURBIN.

Je me tais.... Et ce cruel Sultan?

CELENIE.

Il m'a fait ſa déclaration.

DURBIN.

Zerbin, allez veiller autour de ces boſquets.

CELENIE.

Henriette, vous nous avertirez s'il paroît quelqu'un.

SCENE VI.

CELENIE, DURBIN.

DURBIN.

IL vous a fait ſa déclaration?

CELENIE.

La voici. Liſez, liſez; jugez vous-même de ſes ſentimens.

DURBIN.

Quoi! Elle eſt en muſique.

CELENIE.

Oui, oui, ſa déclaration eſt en muſique, en Ariette encore, avec un grand accompagnement de *fanfares*. Elle m'a été apportée, préſentée, & exécutée par une armée de Muſiciens. Chantez, chantez.

DURBIN.

Quoi ! vous voulez, Madame ?...

CELENIE.

Oui, je veux que vous chantiez, pour me pénétrer de toute l'horreur qu'il m'inſpire.

DURBIN.

Quelque Muſicien que je ſois, cela demande...

(*Il rêve, & Célenie ſe promène avec fureur pendant la ritournelle, & dit en elle-même :* L'inſolent, oſer... me déclarer que... Ah, ciel !)

ARIETTE.

Vivatché, Roi des Rois,
Souverain de l'harmonie,
Adorateur des belles voix,
A la mélodieuſe Célenie
Salamalek cent & cent fois.

O vous, dont la voix ſonore
Se développe ſans travail,
Venez régner dans mon ſerrail ;
Venez, je vous adore.

Venez : & que j'entende encore
Cette voix faite pour charmer.
Je vous adore ; il faut m'aimer.
Venez, je vous adore.

DURBIN.

Parce qu'il adore, il faut l'aimer. Voilà bien le tyran le plus fat....

CELENIE.

Auſſi, écoutez la réponſe que j'ai faite à cet horrible galant. En voici le brouillon : je crois que vous en ferez content, je crois que vous en ſerez content.

ARIETTE.

Grand tyran, & petit Roi,
Compoſiteur ſans harmonie,
Rimailleur ſans génie,
Plagiaire de ſymphonie,
D'une oreille juſte l'effroi,
Ecoute-moi,
Petit Roi,
Ecoute-moi.
A quel injuſte excès veux-tu t'abandonner,
Barbare, & de quel droit oſes-tu m'ordonner
D'être en ton ſerrail ton eſclave ?
Je ne crains point la mort : je la vois, je la brave,
Je ſçaurai bien me la donner ;
Ou plutôt l'honneur veut que dans ton ſang je lave
Un affront dont l'horreur ne peut ſe pardonner :
Un cœur ferme qui voit la mort, & qui la brave,
A ſon tyran eſt sûr de la donner.
Hé bien !

DURBIN.

Ah, Madame ! qu'avez-vous fait ? Votre Ariette pleine de traits inſultans & de menaces l'aura mis en fureur, & ſon amour changé en rage.

CELENIE.

Cela eſt vrai, je me ſuis peut-être un peu

trop livrée à mon indignation. Mais dans cette extrêmité quel parti prendre?

DURBIN.

Attendez, il me vient une idée; il faut uſer d'adreſſe. Voici ſon Ariette de déclaration, ſcellée de ſon ſceau; donnez-moi la réponſe harmonieuſe & ſanglante que vous lui avez faite: je veux faire paſſer l'une & l'autre, par mon Ecuyer, dans les mains de la Sultane favorite.

CELENIE.

Et vous croyez que ſa jalouſie?...

DURBIN.

Oui, oui.

SCÈNE VII.

CELENIE, DURBIN, ZERBIN, HENRIETTE.

ZERBIN.

Sur l'air: *Ah, que la forêt de Cythère.*

MOnſeigneur, que l'on ſe prépare
à chanter.
Prenez bien vos tons,
Tontaine.
Avec ſa muſique barbare
Le Sultan vient à nous.
Chantons.

HENRIETTE & ZERBIN.

Tontaine, tontaine, tontaine.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHÉ, HENRIETTE.

VIVATCHÉ.

ARIETTE.

PAix-là, paix-là, taiſez-vous ;
Paix-là, taiſez-vous devant nous,
Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles,
Partiſans imbécilles
Des lanla, des flons, flons,
Des gai, gai, des flous, floux,
De tant vous l'avez doux,
Doux, Guillemette doux.
Partiſans imbécilles
Des tirileronſa, des ſans deſſus deſſous,
Des peres Barnabas & des Madame Anroux.
Plats Chanteurs de vieux Vaudevilles,
Paix-là, taiſez-vous devant nous :
Henriette, Zerbin, ſortez, retirez-vous.

HENRIETTE & ZERBIN.

Sortons, retirons-nous.

SCENE IX.

VIVATCHÉ, CELENIE, PRESTO, DURBIN.

VIVATCHÉ.

Pour vous, piquante Célenie,
Dont le ſatyrique génie
Contre moi fait de ſi bons vers
Sur de ſi beaux airs,
Et de ſi bonne ſymphonie,
Je vous le dis, en termes clairs:

ARIETTE.

Je ne réponds aux épigrammes,
Je ne repouſſe les traits
Des belles Dames
Qu'en adorant leurs attraits,
Qu'en les embraſant de mes flammes.
Quand leur haine s'éteint, c'eſt alors qu'en leurs ames
L'amour pour moi s'allume après:
Et voilà comme il faut qu'on ſe venge des femmes
En adorant leurs attraits,
En les embraſant de mes flammes.
Venez régner à jamais,
Venez régner dans mon Palais.

VIVATCHÉ & PRESTO.

Venez régner à jamais
Vivatché. Dans mon Palais.
Preſto. Dans ſon Palais.

QUATUOR.

Célenie. En ton Palais!
Vivatché. Dans mon Palais.
Preſto. Dans le Palais.
Durbin. Dans ton Palais!

VIVATCHÉ.

Holas, Gardes, conduiſez-le dans mon Palais.

(Ils ſortent conduits par les Gardes, mais par le même endroit; & cela pendant la ritournelle. Il faut qu'ils meſurent leurs pas de façon qu'on voye encore des gens de la ſuite à la fin de la ritournelle. Vivatché parle bas au Capitaine de ſes Gardes.)

SCÈNE X.

PRESTO, VIVATCHÉ.

PRESTO.

PRince très-clément, à quel ſupplice?
Deſtinez-vous votre rival?
Car il l'eſt.

VIVATCHÉ.

Oui, je viens à mon grand Sénéchal,
Je viens d'ordonner qu'il ſubiſſe
Un ſupplice
De caprice,
Un ſupplice original.

Pour

Pour me divertir, je commande
A des bourreaux de chant, que le coupable entende,
Pendant ſes repas ſeulement,
Tous les jours le concert charmant
Que formeront des voix fauſſes & diſcordantes,
Détonnantes & glapiſſantes,
Et des ſifflets aigus pour accompagnement.
Si je punis mon rival doucement,
C'eſt que mon goût pour Célenie
Eſt foible : mais par là je veux adroitement,
Dans celle que j'aime ardemment,
Dans le cœur de Melophanie
Ranimer plus vivement
La chaleur du ſentiment.

PRESTO.

C'eſt penſer, c'eſt parler d'une grande juſteſſe.
De mon côté mon art doit vous aider ;
Et tandis qu'en paſſant vous pouvez excéder
Pour vos menus plaiſirs Durbin & ſa maîtreſſe,
Je puis gaiment vous ſeconder
En tirant de leur létargie
Cette triſte Henriette & ſon morne Ecuyer,
A leurs dépens auſſi je prétends m'égayer
Par quelque tour de ma folle magie.
J'y rêve.

VIVATCHÉ.

Rêvez-y, c'eſt comme je l'entends.

DUO.

C'eſt un paſſe-temps agréable,
C'eſt un paſſe-temps
De faire donner au diable,
De déſeſpérer des amans.
C'eſt un paſſe-temps.

VIVATCHÉ.

J'aime à voir ces gens
Avec leur humeur intraitable,
Puis douce, puis épouvantable.
J'aime les amans
Et leur douleur reſpectable,

PRESTO.

A voir leur humeur intraitable
Affecter un dehors aimable,
L'air tranquille, un air affable,
Et les voir tout bas enrageants:
Oui, c'eſt un plaiſir véritable.
J'aime à voir leur air lamentable;
J'aime à voir leurs petits tourmens.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre repreſente le veſtibule du Serrail.

SCENE PREMIERE.

ZERBIN, PIANO.

PIANO *arrêtant Zerbin.*

ARRETE, mortel téméraire,
Tremble, arrête ; ne paſſe pas
Ce veſtibule ſolitaire.
Dans le Serrail ſi tu portois tes pas,
Il n'eſt rien qui pût te ſouſtraire
Au plus rigoureux trépas.
Chante, chante. Qu'y viens-tu faire ?

ZERBIN.

Sur l'air : *Laire-là, laire, lanlere.*

Je viens vous faire un long récit
En Vaudeville, & ſans eſprit :
Mais pardon, il eſt néceſſaire ;
Il éclaircit notre affaire :
Faites grace à mon débit.

PIANO.

Chante, & ſois court. Epargne mon oreille,
Bon homme, autant que tu pourras
De ton chant, de tes airs ingrats,
La langueur ſans pareille.

ZERBIN *à part.*

Quel diable, j'ai bien trouvé un air plus vif: mais dans ce moment-ci les rimes ne me viennent point du tout. Comment faire?

PIANO.

Tu parles ſans chanter, je crois? Ne t'eſt-il pas
Dans l'inſtant échapé tout bas
Quelques malheureux mots de proſe?

ZERBIN.

Mon cher Piano, non, je n'oſe.

PIANO.

En ce cas chantez donc: chantez, mon virtuoſe,
Chantez, enchantez-moi, Muſicien parfait.

ZERBIN.

Raillez. Mais écoutez, Seigneur, voici le fait.
Ma foi (*à part.*) la rime m'a abandonné tout à fait.
Bon, bon, il ne s'en appercevra peut-être pas.

PIANO.

Hé bien donc.

ZERBIN.

Seigneur Piano, voici le fait,
Voici, voici le fait.

AIR : *De l'Allemande Suiſſe.*

A Célenie
En papier bien réglé
Notre Prince a déclaré ſon
Feu.
Par la chaleur de cette Ariette-ci,
L'on voit qu'il en eſt amoureux,
Fou.
Mais par le froid
De celle que voilà,
L'on juge que la dame le
Hait.
Je vous remets
Ces deux airs
Bien notés.
Peut-on voir un procédé plus
Net ?
Voyez quelle eſt
L'Ariette, & l'amour
De l'objet
Dont le Roi veut vaincre le
cœur.
Soupçons jaloux
N'ont plus lieu
Par nos faits :
Convenez
Que nous les coulons tous à
Fond.
Célenie attend de vous,
Qu'on la faſſe entrer dehors
Du Serrail,
Que le Prince & ſon amour
Près d'elle ici faſſent chou
Blanc.

PIANO.

C'en eſt aſſez, Zerbin, j'eſtime
Vos procédés plus que vos vers :
Attachez-vous un peu plus à la rime,
J'en ai cru voir qui ſont tout de travers.
Mais paſſons, à Melophanie
Je cours chanter ces deux beaux airs,
Comptez, pour ſervir Célenie,
Qu'elle va mettre en jeu mille reſſorts divers.

SCENE II.

ZERBIN.

IL eſt parti à préſent. Je crois qu'il convient de faire ici à l'Amour une petite invocation.

Air : *Des pendus.*

Dieu d'amour, ſans un grand travail,
Tu peux l'enlever du Serrail,
Sans briſer porte ni muraille :
Tu peux faire que ton ouaille
Ne ſoit plus avec..... l'attirail
Que l'on enferme en ce bercail.

Pardienne il faut avouer que la rime eſt bien quinteuſe : je rime actuellement comme un écho ; & tout à l'heure que j'en avois beſoin... Mais j'entends du bruit dans le Serrail. Retournons rendre compte de notre commiſſion.

SCENE III.

MELOPHANIE *tenant les deux Ariettes.*
PIANO.

MELOPHANIE.

MAlheureuſe Melophanie,
Quel déſeſpoir !
Le Sultan jette le mouchoir
A Célenie.
Quel déſeſpoir !
Ma rivale va s'aſſeoir
Sur le trône de l'harmonie.
Malheureuſe Mélophanie,
Quel déſeſpoir !

SCENE IV.

VIVATCHÉ, MELOPHANIE.

VIVATCHÉ *à part.*

JE l'entends qui gémit : portons les derniers coups,
Renfermons dans mon ſein l'amour que j'ai pour elle ;
Confirmons ſes ſoupçons jaloux,
En jouant l'amant infidelle :
Reſſuſcitons un cœur qui ſembloit mort pour nous.

Duo dialogué.

MELOPHANIE.

C'en eſt donc fait, amant volage,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

Je n'entends rien à ce langage:
A quoi tendent ces vains diſcours?

MELOPHANIE.

Tu dois entendre ce langage,
Ce ne ſont point de vains diſcours:
Tu portes ailleurs ton hommage,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

A quoi tendent ces vains diſcours?

MELOPHANIE.

Ce ne ſont point de vains diſcours:
Toi qui diſois que nos amours
De nos jours
Egaleroient le cours,
Tu m'abandonnes pour toujours.

VIVATCHÉ.

Hé, qui vous fait penſer que mon cœur ſe dégage?

MELOPHANIE.

Oui, cruel, ton cœur ſe dégage,
Démens, démens ce témoignage.
Tiens, fis. Laiſſe-là les détours.
Que mes beaux jours
Ont été courts!

VIVATCHÉ *d'un air d'embarras.*

Je ne puis feindre davantage:
Il eſt vrai... je vous plains... Armez-vous de courage.

MELOPHANIE.

MELOPHANIE.

Que mes beaux jours
Ont été courts!

VIVATCHÉ.

Aux pleurs ceſſez d'avoir recours.

MELOPHANIE.

Non, les pleurs ſont mon partage.
Que n'ai-je prévenu l'outrage
En rompant la premiére, & rompant pour toujours!

VIVATCHÉ.

Ah! je vous ai ravi le charmant avantage
De quitter avant moi, d'être avant moi volage.

MELOPHANIE.

Qui moi! pouvois-je être volage?

VIVATCHÉ.

Oui, vous voulez être volage.

MELOPHANIE.

Je ſors. Je vais mourir de douleur & de rage.

VIVATCHÉ.

Ceſſez, ceſſez ces vains diſcours.

MELOPHANIE.

Et mourir en t'aimant toujours.

VIVATCHÉ.

Non, non, vous m'oublierez toujours.

SCENE V.

VIVATCHÉ.

SA fureur me ravit : qu'à préſent Célenie
Me ſoit cruelle, & regrette mes vœux,
Je goûte ici du moins la douceur infinie
De l'avoir fait ſervir à ranimer les feux
De la tendre Melophanie.

SCENE VI.

VIAVATCHÉ, PIANO.

PIANO.

AH ! grands Dieux ; apprenez, Seigneur;

VIVATCHÉ.

Qu'as-tu donc qui te déſole ?

PIANO.

Célenie !.... Ah ! quel malheur.
Ciel ! l'excès de ſa douleur,
Pour le Sertail ſon horreur ;
Son déſeſpoir, ſa fureur,
L'ont fait devenir folle.

VIVATCHÉ.

Non, ce n'eſt point cela, c'eſt notre chant nouveau,
C'eſt notre nouvelle Muſique,
Trop forte, trop ſcientifique
Qui trouble ſon foible cerveau.
Je l'ai vu, c'eſt notre Muſique.

PIANO & VIVATCHÉ.

C'eſt notre Muſique.

SCENE VII.

PRESTO, PIANO, VIVATCHÉ, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Célenie, ah! Seigneur. J'ai fait dans une fête
Exécuter une tempête
Qui vient de lui tourner la tête.
J'ai vu dès lors ſon mal ſe déclarer,
Et ſa raiſon & ſes yeux s'égarer.
Mais c'eſt elle. Rien ne l'arrête.

SCENE VIII.

CELENIE, VIVATCHÉ, PIANO PRESTO, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

QUe ſon égarement dans ſes yeux ſe peint bien !
Mais, Seigneur, n'en craignez rien,
N'en craignez rien ; ſa folie
Eſt douce, gaillarde, & jolie.

CELENIE.

ARIETTE.

C'eſt lui-même, c'eſt lui, c'eſt le grand Timburbek.
De ſes pieds baiſons la pouſſiére
A ſon aſpect.
Je vois la terre entiére
Dans un ſtupide reſpect.

La voyez-vous ! c'eſt une mouche bleue
Sur votre auguſte front ;
Elle voloit en rond :
Elle avoit fait une lieue
En volant en rond...
Sur votre auguſte front.

VIVATCHÉ *à Preſto.*

Va, cours, cherche Durbin. L'amitié qui les lie,
Sçaura peut-être en un inſtant
Rappeller ſes eſprits, rendre ſon cœur content,
Et la guérir de ſa folie.

SCENE IX.

VIVATCHÉ, CELENIE.

VIVATCHÉ.

Reconnoiſſez, Madame, & mes traits & ma voix.

CELENIE.

Je ne t'ai jamais vu; mais je te reconnois.
Mais au reſte, eſt-il néceſſaire de ſe connoître?

(Pendant la Ritournelle Célenie fera approcher deux ſiéges; les fera mettre plus près, & ſera aſſeoir le Sultan.)

ARIETTE.

Sans ſe connoître on peut s'entendre,
Vous entendez bien.
Vous n'ignorez pas que mon gendre,
Le gendre mon Viſir, ou le Viſir ſon gendre,
Fut un grand Négromancien,
Vous entendez bien.
Les cieux ne ſont pas bleus pour rien,
Vous entendez bien.
Cette Fée a cru les ſurprendre;
Son avis n'étoit pas le mien;
C'étoit le ſien,
Vous entendez bien.
De là je conclus qu'un cœur tendre
Se fait entendre par un rien,
Vous entendez bien.

(Elle ſe léve. Là le Sultan fait ſigne qu'on éloigne les ſiéges, Piano le fait.)

VIVATCHÉ.

Je vois à chaque instant augmenter sa démence....
Mais voici Durbin qui s'avance.

SCENE X.

VIVATCHÉ, CELENIE, DURBIN; PIANO.

VIVATCHÉ.

Malheureux Chevalier! c'est ton funeste amour
Qui seul est cause, & qui fait naître
L'égarement d'esprit où tu la vois paroître.
Rends-lui sa raison dans ce jour;
Tâche à t'en faire reconnoître.

CELENIE.

Ah! c'est Durbin: dès qu'il paroît,
Le calme en moi semble renaître.
Mon cœur, mon cœur le reconnoît.

DURBIN.

Tu me trompes, cruel. Non, elle n'est point folle:
T'en croirai-je sur ta parole,
Lorsque sa bouche te dément?
Parle, parle à ton amant.

CELENIE.

Que je vous parle?... Que je lui parle?
Il est à faire mourir de rire... Mais
Y a-t-il sûreté à vous ouvrir mon cœur
Devant la Dame que voilà?
(*Elle frappe sur l'épaule de Vivatché, & chante.*)

VIVATCHÉ.

Elle me prend pour une femme.

DURBIN *à part.*

Elle retourne en ſon délire :
Je ſens que mon cœur ſe déchire.

CELENIE.

DUO DIALOGUE.

Durbin, je t'aime, le ſçais-tu ?
J'ai toujours combattu
Mon cœur & mon amour extrême.
J'ai trop ſçu me vaincre moi-même.
Durbin, je t'aime,
Le ſçais-tu, le ſçais-tu ?

DURBIN *à part.*

De ſa raiſon, tant qu'elle fut maîtreſſe ;
La loi d'une auſtére pudeur
Lui faiſoit taire ſon ardeur
Avec une cruelle adreſſe.

CELENIE.

M'entends-tu ?
Ma pudeur, ma vertu,
Te cachoient mon amour extrême ;
Je me le cachois à moi-même.

DURBIN.

Ah ! quel mêlange, hélas ! de joie & de tendreſſe
Voilà donc, voilà donc l'aveu de ſa tendreſſe,
Et mon malheur.

TRIO.

VIVATCHÉ.

Dieux ! elle m'aime,
L'ai-je bien entendu ?
A-t-il dû
Dans ſon tendre aveu même
Trouver ſa peine extrême.
Dieux ! elle m'aime,
L'ai-je bien entendu ?

CELENIE.

Durbin je t'aime,
Le ſçais-tu ?

DURBIN.

Dieux ! elle m'aime ;
M'y ſerois-je attendu ?
Ai-je dû
Trouver dans ſon tendre
aveu même
Mon tourment & ma peine
extrême ?
M'y ſerois-je attendu ?
Dieux ! elle m'aime.
Mon bonheur ; qu'êtes-vous
devenu ?

SCENE XI.

VIVATCHÉ, DURBIN.

VIVATCHÉ.

ESclaves, qu'on la ſuive.
(*à Durbin.*)
Et vous, qu'on ſe retire.

DURBIN.

DURBIN.

Exécrable tyran.

VIVATCHÉ.

Attends, que vas-tu dire?
Je t'interromps pour ton bien.
Ne me prends pas ici pour un Roi de Théâtre,
Qu'on brave, & qui ne répond rien.
Sors ſans parler, ſinon ta rage opiniâtre...

DURBIN *l'interrompant.*

Ceſſe de menacer: hâte mon triſte ſort.
Si je perds la beauté que mon cœur idolâtre;
Sans crainte, ſans regret, je recevrai la mort.

SCENE XII.

VIVATCHÉ.

JE dois pardonner la fureur
De cet amant déſeſpéré:
Il perd une amante chérie;
Il voit ſon eſprit égaré.

SCENE XIII.

VIVATCHÉ, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

SEigneur, vous n'avez plus de Sallon de Muſique :
Ces inſtrumens harmonieux,
Qu'à grands frais l'on avoit raſſemblés dans ces lieux,
Sont tous briſés. Célenie à nos yeux,
Dans les accès d'une folie unique,
A défoncé vos timbales d'airain,
Et vos tambours de baſques & votre tambourin.
Sa frénéſie a fait main baſſe
Sur le violoncel, & baſſe & contre-baſſe,
Juſqu'aux cordes du clavecin.
Nous n'oſons par reſpect l'arrêter : & ſa main
Saiſiſſant un baſſon, en frape, rompt, écharpe,
Met en canelle votre harpe,
Vos airs, vos ſeptuors, tous vos plus grands morceaux
Sont déchirés, ſont par lambeaux,
Et ſon mal...

VIVATCHÉ.

C'eſt aſſez. A ce qui la poſſéde
J'imagine un très-prompt reméde.
Ecoute.

ARIETTE.

Par ſon aſtrologie,
Par ſa magie,
Mon Médecin, Magicien Preſto,
Guérira *ſubitò*
L'égarement de Célenie:
Il la guérira *ſubitò*
En lui parlant en proſe toute unie,
Et l'éloignant de toute ſymphonie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente une façade du Palais, & un Port de mer dans le fond.

SCENE PREMIERE.

VIVATCHÉ, PRESTO.

VIVATCHÉ.

LA Sultane croit me ſurprendre :
Tu m'as dit ſes complots ſecrets ;
Tu ſçais par quels moyens je prétends m'en défendre ?
De ce balcon je puis tout voir & tout entendre :
Feins d'entrer dans ſes intérêts ;
Ici même elle doit ſe rendre,
Moins pour y voir nos jeux, que pour voir les ſuccès
Du piége adroit que dans ſes doux accès
Sa jalouſie oſe me tendre.

PRESTO.

Tout eſt prévu, Seigneur: chargé de les attendre
Votre Amiral muni de votre ordre nouveau,
Leur rendra leur vaiſſeau. Leur magique vaiſſeau
Qui chez leur Fée ira de droit fil les deſcendre,
Avec Melophanie on a feint de s'entendre.
A votre tour, Seigneur, vous pouvez la ſurprendre.

VIVATCHÉ.

Il ſuffit à préſent. Reçois
Les complimens que je te dois
Pour la cure de la folie
De la Dame honnête & jolie,
Dont je dois admirer la vertu malgré moi.
Dans la magie on doit te reconnoître
Pour un grand maître:
Car...

ARIETTE.

Guérir un homme fou, c'eſt une babiole;
C'eſt l'a, b, c, d, de l'art,
De l'art des Médecins, de cet art ſi frivole
Qu'inventa le Dieu du hazard.

Ces Sçavans empeſés, & leur bavarde école,
Pourroient le guérir tôt ou tard:
Si l'on les croit ſur leur parole,
C'eſt l'a, b, c, d, de leur art.

Des Magiciens la plûpart
Sçavent guérir un fou, ſoit rêveur, ſoit gaillard;
C'eſt l'a, b, c, d. de leur art:
Mais guérir une femme folle,
C'eſt le chef-d'œuvre de leur art.

PRESTO.

Hé bien, Sire, ſur ma parole,
Des femmes, moi je ſuis sûr que jamais,
Soit que dans leur eſprit ou que dans leur cœur ...

VIVATCHÉ.

Mais
Tu ne manques donc pas le cœur froid d'Henriette:
A quoi, dis-moi donc, en es-tu
Avec cette fiére ſoubrette?

PRESTO.

Ah! d'ennui j'y renonce, & je me tiens battu,
La begueule héroïque affiche une vertu,
Qu'avec peine on croira chez les races futures.
Elle & ſon amant mal-vêtu,
M'ont tous deux accablé d'injures:
Mais par moi leur caquet s'eſt trouvé rabattu;
Je l'ai réduit à l'Elégie.

VIVATCHÉ.

C'eſt fort bien fait. Hé comment t'y prends-tu?

PRESTO.

En m'aidant d'un peu de magie,
A les punir gaiment j'ai borné mon deſſein.
Je donne à ces amans une plaiſante aſſiette:
A Zerbin j'enchaîne Henriette,
Sans qu'ils puiſſent ſe voir ni ſe donner la main:
Et de plus, comme Médecin,
Je les ai tous les deux forcés à la diette;
Et j'augmente leur ſoif, leur amour & leur faim.

VIVATCHÉ.

Bravo. Cette recette eſt bonne, & je l'eſtime:
Mais cependant abrége le régime
De ces deux pauvres amoureux.
Je demande grace pour eux.

PRESTO.

Je ne ſçais qu'obéir. Mais pour remplir vos vues,
Je dois au diable un compliment:
Il faut l'évoquer poliment
Pour opérer le déſenchantement
De mes deux vivantes ſtatues,
D'Henriette & de ſon amant.

SCENE II.

PIANO *ſeul.*

DEmon de cette Iſle harmonique,
Eſprit de muſique,
Sublime eſprit méchanique,
Seul inventeur des accompagnemens
Eſprit de muſique,
Réponds aux agrémens
De ma voix magique,
Réponds à mes ſons charmans.
Eſprit de muſique,
Démon cromatique,
Génie unique
Dans la façon des inſtrumens,
Toi qui dans ce pays lyrique
Fais, défais, & refais tous les enchantemens.

Eſprit de muſique,
Démon harmonique,
Réponds à ma voix magique,
Viens, obéir à mes commandemens.

SCENE III.

PRESTO, UN ESPRIT INFERNAL.

L'ESPRIT INFERNAL.

UT, ré, mi, fa, ſol, la, ſi ut,
Que veux-tu ? je viens à ta voix.

PRESTO.

Ut, ſi, la, ſol, fa, mi, ré, ut.
Tiens, prends, lis, fais ce que tu vois.

SCENE IV.

L'ESPRIT INFERNAL.

UT, ré, mi; ut, ré, mi, fa; ut, fa:
Ut, ré, mi, fa, ſol, ut, ré, mi, fa, ſol,
La, ut; la, ſi, ut, ut, ut.

SCENE V.

L'ESPRIT INFERNAL, HENRIETTE, ZERBIN.

L'ESPRIT INFERNAL.

SUr le reſte de cette hiſtoire,
Conſultons, liſons mon grimoire.
(*Il lit des caractère magiques au lutin, & chante.*)
Oui, c'eſt moi-même; & je ſuis ce lutin.

ARIETTE.

L'ordre Calotin
Du deſtin;
Tin, tin, trelintintin.

HENRIETTE & ZERBIN.

Cruel deſtin! cruel deſtin!

L'ESPRIT INFERNAL.

Le deſtin
Veut que ce couple d'amans pleure,
Et chante, & gémiſſe, & demeure
Encor une heure
Dans leur état incertain.

HENRIETTE & ZERBIN.

Cruel deſtin! cruel deſtin!

L'ESPRIT INFERNAL.

C'eſt l'ordre Calotin
Du deſtin,
Tin, tin, tin, trelintintin.

SCENE VI.

HENRIETTE, ZERBIN *tournant plus lentement : ils ſont alternativement arrêtés vis-à-vis des Spectateurs aux vers qu'ils chantent.*

HENRIETTE.

FAudra-t-il que toujours je tourne,
Tourne
Au tour de l'objet de mes veux ?

ZERBIN.

Permettez que je me retourne,
Tourne,
Ou retournez-là, juſtes Dieux.

HENRIETTE.

A l'Enchanteur qui nous tourne
Et retourne
Notre amour déplut.

ZERBIN.

Plus le cruel nous tourne & nous retourne,
Tourne, tourne,
Moins nous arrivons au but.

HENRIETTE.

O Déeſſe, qui toujours tourne, tourne!
O Fortune, adouciſſez-vous.

ZERBIN.

A la fin la tête nous tourne, tourne :
Fortune, hélas ! retournez-nous.

HENRIETTE.

Rien ne ſuſpend, n'arrête, & ne détourne
Nos cruels tourmens.

ZERBIN.

Que nous perdons depuis que l'on nous tourne,
Tourne, tourne,
De momens, d'heureux momens !

SCENE VII.

L'ESPRIT, INFERNAL, HENRIETTE, ZERBIN.

L'ESPRIT INFERNAL *tenant à la main ſa baguette magique.*

ARIETTE.

VOs malheurs ſont à leur terme.
Chantez mes enfans, chantez ;
Je ſeme au tour de vous le feu de tous côtés ;
Ce feu magique renferme : (*Il fait paroître du feu autour du plateau tournant.*)

La vertu des ſecrets aux Enfers inventés :
Point de peur : tenez-vous fermes,
Vous voila déſenchantés.
Chantez, mes enfans, chantez.
(L'Eſprit infernal s'abyſme dans ſa trape.)

SCENE VIII.

HENRIETTE, ZERBIN.

DUO dialogué

HENRIETTE.
Enfin notre enchantement ceſſe.

ZERBIN.
Enfin notre tourment prend fin.

HENRIETTE.
Je meurs de ſoif & de tendreſſe.

ZERBIN.
Je meurs d'amour, je meurs de faim.

HENRIETTE.
Je meurs de ſoif.

ZERBIN.
Je meurs de faim.

HENRIETTE.
Je meurs de ſoif & de tendreſſe.

ZERBIN.
Je meurs d'amour, je meurs de faim.

Enſemble.
Je meurs de ſoif & de tendreſſe.
Je meurs d'amour, je meurs de faim.

SCENE IX.

ZERBIN, DURBIN, HENRIETTE, CELENIE.

ZERBIN.

MAis que vois-je? Célenie, Durbin : mon cher Maître, je ſuis, je ſuis, je ſuis tranſporté.

HENRIETTE.

Ah! que je baiſe la main.

CELENIE & DURBIN.

Non, non, embraſſez-nous.

ZERBIN.

Ah! Monſieur; & pouvons-nous eſpérer?..

DURBIN.

Oui, Zerbin, nos malheurs ſont finis, le Magicien.

ZERBIN.

Ah! maudit Magicien.

DURBIN.

Le Magicien a ſauvé, comme tu vois, Célenie de l'état cruel...

CELENIE.

Non, mon cher Chevalier, c'eſt votre vuë, c'eſt mon amour : & ſi ma raiſon égarée...

DURBIN.

Ah ! divine Célenie, que ce ſentiment m'eſt cher. Mais la juſte crainte où je ſuis...

CELENIE.

Non. La jalouſie de la Sultane eſt rop intéreſſée à nous éloigner.

ZERBIN.

Hé, Seigneur, qu'avons-nous à craindre ? Tout ce que la Fée a prédit eſt arrivé : Elle ne parlera pas, elle ne penſera pas. Et moi : Si loin, ſi près. Vous ne doutez pas que vous ayez chanté, ſans ce que vous chanterez : nous partons, nous partons.

HENRIETTE.

Et par quel moyen, ah, ciel ! la tête me tourne en o e.

DURBIN.

Cela eſt tout ſimple. La Sultane nous a fait échaper ſecrettement : elle nous fait conduire à notre vaiſſeau ; il eſt prêt : & nous retournons à l'iſle de la Fée.

CELENIE.

Et c'eſt dans ſon Palais que je couronnerai votre amour. Mais quel bruit !...

DURBIN.

La Sultane va paroître ; & c'eſt le bruit des inſtrumens qui la précedent.

SCENE X.

CELENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN, PIANO *à la tête des Eunuques.*

PIANO.

ARIETTE.

ELoignez-vous tous,
Eloignez vous ;
La Sultane s'avance
A quelque diſtance
De nous.
Eloignez-vous tous,
Eloignez-vous ;
La Sultane va paroître ;
Qu'on s'éloigne de toutes parts.
Gardez-vous de jetter de profanes regards
Sur l'objet des deſirs de votre auguſte Maître.
La Sultane va paroître,
Eloignez-vous tous,
Eloignez-vous.

CELENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIN.

Eloignons-nous tous.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, MELOPHANIE.

MELOPHANIE.

QU'ils attendent qu'on les rappelle.
Et toi dont je connois le courage & le zéle,
Cours, vole, conduis cette belle,
Et ces étrangers avec elle.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, VIVATCHÉ, PRESTO.

VIVATCHÉ *deſcend du balcon.*

ARrêtez, traitres, arrêtez.
Gardes, ſaiſiſſez ces coupables.

MELOPHANIE.

Seigneur, c'eſt moi qui les rendois coupables.

VIVATCHÉ.

Et que mes ordres redoutables
A l'inſtant ſoient exécutés.
(*Preſto les emmene priſonniers.*)

SCENE XIII.

SCENE XIII.

MELOPHANIE, VIVATCHÉ, LES EUNUQUES.

MELOPHANIE.

Tu la retiens, & tu veux la reprendre ;
Elle à qui ton amour n'inſpire que l'horreur.
Et moi qui t'aime avec fureur,
Tu me quittes, cruel. Ah ! quelle eſt ton erreur !

ARIETTE.

Des cris du déſeſpoir je ſçaurai me défendre,
Non, je ne veux te faire entendre
Qu'une douleur tendre,
Des ſoupirs pleins de douceur.
Ah ! ſans en être ému, peux-tu me voir répandre
Des larmes qui partent du cœur ?
Une douleur tendre,
Des larmes qui partent du cœur,
Ne pourront-ils me rendre
Ton amour & mon bonheur,
Et diſſiper ton erreur ?

SCENE XIV.

VIVATCHÉ, MELOPHANIE, PRESTO, PIANO, CELENIE, DURBIN, HENRIETTE, ZERBIE.

Pendant la Ritournelle de l'air que chante Mélophanie, les quatre étrangers viennent ſur le devant de la Scène.

PRESTO.

SEigneur, tous vos captifs vont quitter le rivage:
Ils ſont comblés de vos préſens.
Vous les voyez.

MELOPHANIE.

Grands Dieux!

CELENIE, HENRIETTE, DURBIN, ZERBIN.

QUATUOR.

Rendons, rendons hommage
Aux ſoins bienfaiſans
De l'auteur de notre voyage:
Notre bonheur eſt ſon ouvrage,
Que nos accens
Reconnoiſſans
Faſſent retentir cette plage.

TRIO.

VIVATCHÉ, PRESTO. MELOPHANIE.

Leurs cœurs contens,
Dans peu de temps
Vont fuir loin de ce rivage.
Bon voyage, bon voyage.
Les ſentimens
De ces amans
Me ſont chers, & je les partage.

Ce que j'entends
Dans ces inſtans,
Me rend la force & le courage.
Bon voyage.
O doux momens!
Tranſports charmans!
Quoi, mon amant n'eſt point volage!

Le QUATUOR *reprend:*

Ah! d'âge en âge
Dans tous les temps,
Que la gloire ſoit ſon partage:
Formons pour lui des vœux conſtans;
Notre bonheur eſt ſon ouvrage.

SCENE XV. & derniére.

VIVATCHÉ, MELOPHANIE, PRESTO, PIANO.

MELOPHANIE.

ILs s'éloignent. Comment ils quittent ce ſéjour!
Et votre cœur...

VIVATCHÉ.

Ah! Princeſſe adorable,

J'ai feint de traverſer le projet favorable
Que vous formiez pour leur retour ;
Et j'ai voulu dans ce grand jour
Que leur éloignement, pour vous ſi déſirable,
Fût l'ouvrage de mon amour.

ARIETTE.

Je n'aimai jamais Célénie.
Non, je n'aimai jamais que vous,
Que vous, belle Melophanie ;
J'éveillois votre amour par des ſoupçons jaloux.
Je n'aimai jamais Célenie ;
Je n'aimerai jamais que vous.

DUO.

Je n'aimerai jamais que vous.

VIVATCHÉ.

Ah ! déployons toute notre harmonie
Pour chanter des feux ſi doux.
Uniſſons-nous, uniſſons-nous
Pour chanter des feux ſi doux.
Dans nos accords, dans notre ſymphonie,
Faiſons briller les éclairs du génie.
Uniſſons-nous, uniſſons-nous.

J'Ai lû, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, l'*Iſle ſonnante*, Comédie ; & je croîs qu'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, le 2. Janvier 1768. MARIN.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer, le 3. Janvier 1768.

LA JALOUSIE IMPRÉVUË, *COMEDIE.*

LA JALOUSIE
LUTHERVAU,
COMEDIE.

Fagan, Christophe Barthelemy

LA JALOUSIE IMPRÉVUË,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le prix eſt de 24. ſols.

A PARIS,
Chez PRAULT, fils, Quay de Conty, vis-à-vis la Deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XL.
AVEC PERMISSION.

A

MONSEIGNEUR

LE CHEVALIER

D'ORLEANS,

GRAND D'ESPAGNE,

GRAND PRIEUR DE FRANCE,

GENERAL DES GALERES.

MONSEIGNEUR,

Je m'étois promis de ne vous rendre un hommage public, que quand je pourrois

vous offrir quelqu'Ouvrage remarquable par ſon étenduë & par ſa diction ; mais, j'ai beau former tous les jours des deſirs, ce chef-d'œuvre, que j'attens de moi-même, n'arrive point. Pardonnez-moi, MONSEIGNEUR, *ſi, dans ſes démarches, mon Cœur eſt plus prompt que mon Génie, & ſi le zéle qui m'anime, ne peut ſe contraindre plus long-tems.*

Cependant ; ce zéle, qui voudroit parler, céde à un auſtere devoir. Si, de la part d'un Protecteur, l'excès de modeſtie, & dans un Auteur, l'incapacité de faire un digne Eloge, ſont des motifs qui doivent empêcher de l'entreprendre ; jamais perſonne n'a été plus obligé à garder le ſilence que je le ſuis ici.

Je me borne donc à l'honneur de vous dire que je ſuis avec un très-profond

EPITRE.

respect, & l'attachement le plus fidele & le plus inviolable,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,

FAGAN.

ACTEURS.

M. LISIMON. } Bons Bourgeois.
Mde LISIMON. }

JULIE, fille de M. & Mde Liſimon.

LELIO, Amant de Julie.

ROZETTE, Servante de M. & Mde Liſimon.

LA FLEUR, Laquais de Lelio.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de M. Liſimon.

LA JALOUSIE IMPRÉVUË,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

M. LISIMON, Mde LISIMON, ROZETTE.

M. LISIMON.

OUI, ma femme. Je viens de dire fort civilement à Lélio que je le remerciois de ſes viſites, & que ſur les belles nouvelles que j'ai appriſes, il n'avoit que faire de ſonger un moment à ma fille. Comment, Diable! Un homme qui court après quatre ou cinq femmes à la fois, qui méne une vie tout-à-fait déreglée & libertine! Non, non, vous dis-je, il n'a que faire de ſonger un moment à ma fille.

Mde LISIMON.

Peut-être les raports que l'on vous a faits, ſont-ils faux; mais dans le doute, j'approuve très-fort, mon mari, la réſolution où vous êtes.

M. LISIMON.

Corbleu! une pareille conduite feroit un bel effet dans un ménage! Je prétends que ma fille ſoit auſſi heureuſe que vous l'êtes, Madame. Depuis vingt-deux ans que nous vivons enſemble, jamais je ne vous ai donné ſujet de vous plaindre un moment de mes galanteries. Auſſi, de votre côté, jamais la moindre allarme, pas le moindre ſoupçon. On ne m'a point vû courir après les Belles, on ne vous a point vû attirer les Galans; & ſi quelqu'un à Paris peut ſe vanter d'avoir une femme fidéle, c'eſt ſans doute moi, Madame.

Mde LISIMON.

Vous avez bien raiſon, & je ne crois pas devoir en tirer vanité.

M. LISIMON.

A la moindre infidélité, je penſe que je fuſſe mort de chagrin. Ah ça. Je ſors un inſtant. Dites deux mots à votre fille à ce ſujet, & donnez de ſi bons ordres ici, que Lelio n'y paroiſſe pas davantage.

ROZETTE.

Par ma foi. Voilà d'étranges choſes! Quels ſont donc ces beaux raports que l'on vous a faits? Il méne une vie libre & agréable; faut-il donc qu'à ſon âge il ſe conduiſe comme un Caton? Il court après quatre ou cinq femmes à la fois, hé bien! il ne les attrape pas toutes apparemment.

M. LISIMON.

Mais voyez un peu quel ton prend cette fille ; & de quoi, Diable, elle ſe mêle !

Mde LISIMON *à Rozette.*

Taiſez-vous. Allez, Monſieur, je prendrai de ſi bonnes meſures, qu'il ne ſera plus queſtion de lui ici. Je ne veux pas même que de ſa part, on reçoive le même meſſage, & ſi j'apprends..... C'eſt à vous plus qu'à perſonne à qui je veux parler, Mademoiſelle Rozette.

M. Liſimon ſort, & Mde Liſimon rentre chez elle.

SCENE II.

ROZETTE *ſeule.*

JE vous entends ; mais je ne vous promets pas de vous obéir. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe, que ſur des raports en l'air, on donne ainſi le congé à l'Amant le plus tendre ! Il faut que Lelio ait quelques ennemis ſecrets. Il ne paroît pourtant pas les mériter ; & je veux.....

SCENE III.

JULIE, ROZETTE.

JULIE.

AH, Rozette, je m'échape un moment pour te demander ce qui ſe paſſe ici. Aſſurément : il y a quelque choſe.

ROZETTE.

Vous avez ſouvent oüi dire que dans le monde, tout étoit ſujet à des révolutions ; que de tems en tems on voyoit ſur la terre..... on voyoit mille choſes étonnantes.

JULIE.

Hé bien, oüi. Tu me fais frémir.

ROZETTE.

Imaginez-vous..... ce qui pouvoit arriver de plus terrible.

JULIE.

Ciel ! Je t'entends.

ROZETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

JULIE.

Mon mariage eſt rompu.

ROZETTE.

Vous l'avez deviné. On ne veut pas voir ici Lelio davantage.

JULIE.

Ah ! Que me dis-tu, Rozette !

ROZETTE.

Telle eſt la volonté de M. Liſimon. Cependant il ne faut pas perdre courage. Il eſt à propos que votre mere ne s'apperçoive point du chagrin que cette rupture vous cauſe. Je ferai de mon côté de mon mieux, pour adoucir vos malheurs.

JULIE.

Et pour quelle raiſon, mon pere.....

ROZETTE.

Sur un raport qu'on lui a fait, il juge que Lelio eſt un libertin.

JULIE.

Lelio libertin! Ah, Rozette, quelle injuſtice! Il m'a toujours inſtruite de toutes ſes démarches, de tous ſes ſentimens, de toutes ſes penſées.

ROZETTE.

Vous devez l'en croire. Sur le chapitre des bonnes fortunes, nos Amans n'ont pas le défaut d'être diſſimulés.

JULIE.

J'entends quelqu'un. Ne m'abandonne pas, Rozette. Toute mon eſpérance eſt en toi..... Eſt-il un cœur plus à plaindre que le mien!

Elle rentre.

SCENE IV.

ROZETTE, LA FLEUR.

ROZETTE.

NE vois-je pas la Fleur ?

LA FLEUR.

C'eſt vous tout juſte que je cherche, Mademoiſelie Rozette.

ROZETTE.

Qu'a-t-il donc ? Et a quoi penſes-tu, de venir ici dans l'état où tu es ?

LA FLEUR.

Dans quel état, s'il vous plaît ?

ROZETTE.

Yvre : à ne pouvoir pas te ſoutenir.

LA FLEUR.

Cela n'eſt pas vrai. *Il fait un hoquet.*

ROZETTE.

Quoi ! Tu oſes dire que tu n'as pas bû ?

LA FLEUR.

Oüi, j'ai bû, mais j'ai eu mes raiſons pour cela.

ROZETTE.

Oh. Ces raiſons là ſont très-bonnes..... Lelio t'envoye ſans doute. Pour quel ſujet ?

LA FLEUR.

Allons doucement, je vous en prie.

ROZETTE.

Il faut avoüer qu'en toutes choſes, Lelio eſt

traité bien injuſtement ! Dans les circonſtances où il ſe trouve, il charge d'une commiſſion un miſérable qui s'enyvre en chemin !

LA FLEUR.

Miſerable ? Mademoiſelle. Je ne bois pas ordinairement ; mais j'aime mon Maître. Et quand j'ai ſçû toutes les vilainies ..... le traitement indigne & in.... ſuportable qu'on lui faiſoit, le cœur me manquoit, entendez-vous bien ?

ROZETTE.

Allons, dis-moi de quoi il s'agit.

LA FLEUR.

Il s'agit d'un billet que mon Maître envoye à Julie.

ROZETTE.

Eh, donne-le moi donc.

LA FLEUR.

Point du tout. Je l'avois mis dans ma poche. Je l'ai enſuite poſé ſur une table, & je me doute.... & je me ſouviens fort bien que je ne l'ai pas remis dans ma poche.

ROZETTE.

Quelle patience il faut avoir !

LA FLEUR *parlant très-haut.*

Tien.....

ROZETTE.

Mais veux-tu bien te taire. Si Madame ſçait que tu es venu ici, elle ne me le pardonnera pas & elle aura raiſon de ſe plaindre.

LA FLEUR *riant en yvrogne.*

Les fautes des yvrognes ſont toujours heureuſes. Il y avoit apparemment dans ce billet-là quelque choſe qui auroit fait tort à mon Maître. Cela devoit être dès le commencement des ſiécles.

ROZETTE.

Va-t'en, c'eſt tout ce que je te demande.

LA FLEUR.

Oh, je veux pourtant raporter le billet.

ROZETTE.

Il vaut encore mieux ne le point raporter. Ne parois point.

LA FLEUR.

Non, non, il faut toujours faire ſon devoir.

ROZETTE.

Mon cher la Fleur, ſi tu es capable de quelque attention dans l'yvreſſe où tu es, retire-toi ſans bruit, je t'en conjure.

LA FLEUR.

Adieu donc, Rozette.

ROZETTE *le pouſſant.*

Oui. Adieu, mon ami..... Je tremble qu'on ne l'apperçoive.

Madame Liſimon paroît.

LA FLEUR *qui eſt prêt à ſortir.*

Oh, oh, oh. Voilà qui eſt plaiſant! Je le retrouve heureuſement dans ma poche, ce billet. Oh, oh, oh.

ROZETTE.

Fort bien. Crie encore plus fort, (*lui arrachant le billet.*) Donne donc vîte, malheureux. (*appercevant Madame Liſimon.*) (*La Fleur ſort.*) Hé bien! Ne voilà-t-il pas ce que j'avois craint? Elle nous ſurprend. Je ſuis perduë. Que lui dirai-je?.... En verité, je ne ſçais.

SCENE V.

Mde LISIMON, ROZETTE.

Mde LISIMON.

QU'eſt-ce donc? Ce garçon eſt à Lelio, & vous recevez ſecretement une lettre?

ROZETTE.

(*à part.*) Voyons. Payons d'effronterie. Plaît-il, Madame?

Mde LISIMON.

Quoi? Voulez-vous ſoutenir le contraire?

ROZETTE.

Moi! ſoutenir le contraire! Et pourquoi, Madame? On m'a dit que c'étoit à vous à qui elle s'adreſſoit.

Mde LISIMON.

A moi?

ROZETTE.

Aſſurément.

Mde LISIMON.

Mais ſi c'eſt à moi, pourquoi ne m'avoir pas fait parler? Au ſurplus: dès que mon mari s'eſt expliqué, je me fais gloire d'obéïr aveuglément, & je n'ai plus de juſtification à recevoir de la part de Lelio.

ROZETTE.

Je ne ſçais que vous dire, Madame. Vous vous faites gloire d'obéïr: cela eſt très-ver-

tueux.... Mais auſſi : tant ſe glorifier de ſa vertu..... Je m'en vais, car je ſens que je dirois quelque choſe de mal à propos. *Elle rentre.*

SCENE VI.

Mde LISIMON *ſeule.*

ELle eſt toute déconcertée. Quoi ! Après la défenſe que j'ai faite, il ſeroit poſſible ?..... (*Elle ouvre le billet.*) Cela n'eſt pas douteux, c'eſt un billet à ma fille.

SCENE VII.

M. & Mde LISIMON.

M. LISIMON *ſans voir ſa femme.*

CE qu'on m'avoit dit vient de m'être confirmé, & l'on a ajouté bien d'autres choſes. Juſqu'où l'imagination d'un libertin porte t'elle le déréglement ! Cela eſt inconcevable. Mais ma parole eſt engagée à un autre. Songeons à preſent à aſſurer dans mon domeſtique, les ordres que j'ai déja donnés. Ah ! ma chere femme.

Mde LISIMON.

Si vous voulez mettre quelque nouvel ordre dans votre domeſtique ; commencez, Monſieur

Liſimon, par renvoyer une coquine de Servante qui reçoit un billet de Lelio pour ma fille, & qui croit en être quitte, en me diſant groſſierement qu'on lui a donné pour moi.

M. LISIMON.

Elle reçoit un billet pour ma fille, & elle dit qu'on lui a donné pour vous! Ah, l'impertinente! Voyons donc. Un billet amoureux, ſans doute?

Mde LISIMON.

Vous pouvez bien le croire.

M. LISIMON.

Mais voilà une grande audace! La coquine!

Mde LISIMON.

Liſez. On n'a jamais vû déſobéir & mentir avec plus de hardieſſe.

M. LISIMON.

Voyons. Voyons un peu le ſtile de ce Monſieur.

Mde LISIMON.

Liſez.

M. LISIMOND *liſant.*

Seriez-vous complice du coup mortel que l'on me porte aujourd'hui, & croiriez-vous ce que l'on débite ſur mon compte? Non, à votre âge, & de l'heureux naturel dont vous êtes, on a un ſentiment pur qui ne ſçait point juger fauſſement. Songez quelle doit être ma douleur! Quel moyen employerai-je à preſent pour vous voir? Celui de qui vous dépendez, a eu long tems de moi une opinion qui m'étoit bien favorable. Faut-il que de malheureux diſcours m'ayent noirci! Moi, aimer toutes les femmes! Toutes me ſont indifférentes. Une ſeule m'eſt chére; mais ſi chére .... que je mourai plûtôt que de l'oublier, & que je meriterai ſa tendreſſe en dépit des jaloux.

Mde LISIMON.

Il ne l'oubliera pas ! Je doute fort que cette grande réſolution qu'il fait paroître, lui réüſſiſſe.

M. LISIMON.

Mais.....

Mde LISIMON.

Quoi ?

M. LISIMON.

Elle vous a dit que c'étoit à vous ?

Mde LISIMON.

Oüi, vous dis-je. Elle a eu cette effronterie.

M. LISIMON *après avoir lû.*

De quel coup ſuis-je frapé !

Mde LISIMON.

Comment ?

M. LISIMON.

Plus je relis.....

Mde LISIMON.

Que voulez-vous dire ?

M. LISIMON.

Comment, Diable ! Il faut s'attendre à tout de la part d'un libertin.

Mde LISIMON.

Mais, qu'eſt-ce donc ?

M. LISIMON.

Jaloux : une ſeule m'eſt chére. Une femme. Une ſeule femme. Jaloux. En dépit des jaloux.

Mde LISIMON.

Mais je crois que vous extravaguez.

M. LISIMON.

Seriez-vous complice ? Jaloux. Celui de qui vous dépendez. Une femme. Je mériterai ſa tendreſſe..... Je n'y vois plus de doute. Le ſens eſt clair par tout, & c'eſt à vous, Madame.

Mde LISIMON.

O Ciel ! Mais vous extravaguez, vous dis-je.

M. LISIMON.

Eh ! doucement, Madame, je vous en prie.

Mde LISIMON.

Mais l'on riroit, ſi l'on ſçavoit..... Quoi, moi ?....

M. LISIMON.

Il n'y a point à rire. On vous dit que c'eſt un déterminé à l'égard des femmes.

Mde LISIMON.

Mais en bonne foi : ſe trouve-t-il là un ſeul mot qui puiſſe me convenir.

M. LISIMON.

Tout, Madame. Tout. Tout..... Ouf ! Tâchons de calmer nos ſens.

Mde LISIMON.

Quoi ! Vous tomberiez dans une erreur pareille. *Jaloux*, c'eſt-à-dire, ceux qui m'ont noirci. *Une femme*, c'eſt un mot général.

M. LISIMON.

Eh ! Je ſuis votre ſerviteur. Le voulez-vous défendre ? Cela ſeroit fort, Madame. Encore une fois, je vois bien ce que je vois.... Allons, c'eſt une choſe décidée. Il n'y a point d'équivoque.

Mde LISIMON.

Mais, en verité....

M. LISIMON.

D'équivoque ? Et où ſeroit-elle ? Et non aſſurément il n'y en a point. D'un bout à l'autre cela ſe raporte. Cela va de ſuite.

Mde LISIMON.

Cela va de ſuite ?

M. LISIMON.

Eh assurément. *Seriez-vous complice ?* Penseriez-vous comme votre mari. *Du coup mortel.* Oui, de ce que votre mari m'a défendu de paroître. *Celui de qui vous dépendez.* Votre mari. *A eu long-tems de moi une opinion qui m'étoit bien favorable.* Sans doute. Je croiois bonnement que c'étoit à ma fille à qui il en vouloit. *Quel moyen employerai-je à présent pour vous voir ?* Le voilà embarrassé. Cela lui étoit commode. C'étoit un prétexte. Avec une femme mariée, on ne va pas comme cela sans précaution. *De malheureux discours.* Il les trouve malheureux. *Une seule m'est chère.* Une seule femme; vous, Madame Lisimon. *Une seule m'est chère. En dépit des jaloux.* En dépit de Monsieur Lisimon votre mari. Je ne sçais pas si je rêve, mais cela me paroît sans obscurité. Je ne suis pas assurément jaloux de ma fille.

Mde LISIMON.

Mais quel égarement ! Pourquoi cherchez-vous à vous aveugler vous-même ? Quand ces mots seroient douteux, je le suppose : n'y en a t'il pas d'autres qui absolument ne peuvent pas me regarder. *A votre âge*, par exemple.

M. LISIMON.

Cessez. Ce seroit trop, vous dis-je, de vouloir le défendre.

Mde LISIMON.

A votre âge, on a un sentiment pur.

M. LISIMON.

Ah ! Laissez-moi respirer.

Mde LISIMON.

M'écriroit-il de la sorte !

M. LISIMON.

Le fait eſt avéré.

Mde LISIMON *s'emportant un peu.*

A votre âge, encore une fois. *A votre âge.*

M. LISIMON.

Eh ! C'eſt une faute. C'eſt une faute qui s'eſt gliſſée.

Mde LISIMON.

Quelle prévention !

M. LISIMON.

Mais que dis-je, une faute. *A votre âge.* Eh vraiment non. Ce n'eſt point une faute. Que voulez-vous dire ? *A votre âge, & de l'heureux naturel dont vous êtes, on a un ſentiment pur qui ne ſçait point juger fauſſement.* Hé bien oüi, ſans doute. A votre âge & du caractére dont vous êtes, on a aſſez d'expérience pour ne point juger fauſſement. Sans doute. Penſez-vous que l'on doive faire plus de cas du jugement de votre fille, que du vôtre ?

Mde LISIMON.

En vérité.....

M. LISIMON.

Eh comment donc Madame ? Avec quelle confiance ?..... Comment ! De la diſſimulation ? De l'obſtination à le défendre ?

Mde LISIMON.

Mais, ceſſez donc.....

M. LISIMON.

Par conſequent : il y a eu de l'intelligence, & pluſieurs mots me le découvrent.

Mde LISIMON.

Il n'eſt pas croyable que vous tombiez dans cette erreur. Ceſſez donc, je vous prie.

M. LISIMON.

Après vingt-deux ans de fidélité ! Qui l'auroit pû penſer ! O ciel ! Dans l'état où je ſuis...

Mde LISIMON.

Eh ! Arrêtez donc, Monſieur Liſimon. Vous allez vous faire mal,

M. LISIMON.

Eh ! morbleu, Madame, vous me faites bien plus de mal que je ne puis jamais m'en faire.

Mde LISIMON.

Quelle imagination ! Quelle fatalité. Je n'en puis plus.

M. LISIMON.

Je ne ſçais que dire, ni que réſoudre. Tâchons de rapeller nos ſens. Retirons-nous, & voyons quel parti nous aurons à prendre.

SCENE VIII.

Mde LISIMON *ſeule.*

SOn eſprit eſt frapé. Que vais-je devenir ! Que je ſuis malheureuſe ! Comment le guérirai-je de cette frénéſie ?

SCENE IX.

LELIO, Mde LISIMON.

Mde LISIMON.

MAis que vois-je !

LELIO.

Pardonnez ſi je me ſuis introduit....

Mde LISIMON.

Hola quelqu'un. Sortez. Sortez donc, Monſieur.

LELIO.

J'attendois que vous fuſſiez ſeule.....

Mde LISIMON.

Ciel ! Sortez donc, vous dis-je. Ne viendra-t'on point ?

LELIO.

Madame.....

Mde LISIMON.

Il y a, vous dis-je, une conſéquence infinie. Sortez donc.....

LELIO *ſe mettant à genoux.*

Eh Madame.....

Mde LISIMON.

A mes genoux ! Miſéricorde !

Elle s'enfuit.

SCENE X.

LELIO *ſeul.*

QUelle eſt cette réception ! J'avois pris la réſolution de venir me juſtifier. J'eſperois que cette femme, en qui j'ai toujours reconnu de la raiſon, pourroit revenir des préjugez deſavantageux qu'on lui a inſpirés contre moi : Elle fuit. Elle craint de m'enviſager. Elle me reçoit avec un trouble dont il ne m'eſt pas poſſible de démêler la cauſe.

SCENE XI.

ROZETTE, LELIO.

ROZETTE *ſans voir Lelio.*

VOilà Monſieur Liſimon terriblement intrigué ! Puiſqu'il faut que je ſorte, je ne ſuis pas fâchée d'une pareille avanture, & du moins, cela me ſatisfait.

LELIO.

Rozette : ne peux-tu me dire ?....

ROZETTE.

Eh Monſieur, c'eſt vous ? Quels ſont donc les beaux bruits que l'on ſe plaît à répandre ſur votre compte ?

LELIO.

Tu peux bien t'en douter. C'eſt une calomnie groſſiere ; & il faut être d'une credulité bien étrange, pour ajouter foi à de pareils diſcours.

ROZETTE.

Eh qui vous rend donc ces ſervices dans le monde ?

LELIO.

Une femme qui croit que l'on ne doit ſoupirer que pour elle. Quand ma paſſion pour Julie s'eſt déclarée, il n'eſt rien qu'elle n'ait inventé pour me décrier & pour me perdre. Mais, dis-moi, je t'en conjure, n'as-tu pas reçû un billet ? ....

ROZETTE.

Oui, Monſieur, je l'ai reçû. Je penſe bien que votre Valet n'aura pas été en état de vous aller rendre compte de ſon Ambaſſade. L'yvreſſe l'a ſurpris. Il a paru ici en deſordre. Le billet eſt tombé dans les mains de Madame Liſimon....

LELIO.

Quoi ? c'eſt de la ſorte ? ....

ROZETTE.

Enfin, vos affaires qui alloient déja fort mal, par-là ſont entierement perduës.

LELIO.

Le malheureux ! Ah ! toute ma colere va s'épuiſer ſur lui !

ROZETTE.

Tenez, Monſieur : Il ne faut point ſe flater, je vois que vous eſperez encore, mais en vérité cette eſperance eſt bien inutile.

LELIO.

A quelle extrêmité ſuis-je réduit !

ROZETTE.

Ecoutez. Je n'avois que faire à tout cela, moi. Cependant je ſuis renvoyée par raport à ce billet. Dans ma petite ſphere, je me trouve tout auſſi à plaindre que vous, puiſque je vais perdre une condition qui eſt très-bonne : L'indignation me fait naître un idée qui vous vengeroit, ſi vous vouliez ; & que, par équité pour moi, vous devriez adopter, puiſque cela me juſtifieroit.

LELIO.

Comment ?

ROZETTE.

D'abord, il faut vous défaire d'une ſincerité trop ſcrupuleuſe.

LELIO.

Moi ?

ROZETTE.

Sans doute. Tel que vous êtes ; rien ne vous réuſſit : devenez un peu fourbe, un peu traître, vous vous en trouverez mieux.

LELIO.

La reſſource eſt fort bonne.

ROZETTE.

J'en eſſayerois.

LELIO.

Va. Laiſſe-moi. Je ſuis né plus malheureux que bien d'autres ; & je deviendrois le plus grand coquin du monde, que je n'en ſerois pas plus conſideré.

ROZETTE.

Enfin : réduit comme vous l'êtes à ne plus voir

Julie ; ce que j'imagine pourroit.... que ſçait-on ? ... Vous pourriez embaraſſer ceux qui vous font injuſtice d'une façon qui vous ſeroit utile. Il faut chercher à les intimider, quand ce ſeroit même par des raiſons plus ſpécieuſes que ſolides.

LELIO.

Tu penſes.... Quelle eſt donc cette idée ?

ROZETTE.

Sçachez que M. Liſimon s'eſt aviſé de croire... Je l'entens. Sauvez-vous. Mettez-vous à l'écart. Dans un moment je m'en vais vous rejoindre.

SCENE XII.

M. LISIMON, ROZETTE.

M. LISIMON.

IL faut examiner ceci avec attention. Sûrement il y a de l'intelligence. Quel dérangement affreux ! Une femme que je croyois raiſonnable, & qui devroit l'être. Approche, & parle.

ROZETTE.

J'ai reçû mon congé. Je ne parle plus.

M. LISIMON.

Il eſt bien certain que c'eſt pour ma femme, que tu as reçû ce billet ?

ROZETTE.

Je ne ſçais point faire de ſermens. Ce que j'ai dit, on peut le croire, ſi l'on veut.

M. LISIMON.

Mais je prétens....

ROZETTE.

Je n'ai rien à dire. Dès que l'on me renvoye, ce n'eſt plus mon plaiſir de rendre aucun compte.

Elle ſort.

SCENE XIII.

M. LISIMON *ſeul.*

JE l'entens aſſez ſans qu'elle parle. Elle ne veut pas ſe rendre accuſatrice de ſa Maîtreſſe. Je vais faire un terrible éclat de cette affaire ; & la réputation dont Madame Liſimon jouiſſoit tranquillement, va être ſuivie de tourmens, de troubles & de mépris bien ſanglans ! Je lui ai dit de ſe rendre ici. La voilà. Je me ſens tout ſaiſi, en la voyant.

SCENE XIV.

M. & Mde LISIMON *qui approche en tremblant.*

M. LISIMON.

AH ! ça ; Madame. Point de déguiſement. Ceci eſt ſérieux. Il faut voir quelles meſures nous aurons à prendre.

Mde LISIMON.

Je ne m'affligerois point, Monſieur, & aſſurément je n'en aurois nul ſujet ; ſi je ne ſçavois pas qu'une fantaiſie, pareille à la vôtre, peut frapper l'eſprit de l'homme le plus ſage ; & ſi cette fantaiſie n'étoit pas capable de troubler votre repos & le mien. Vous m'êtes cher, je croyois vous être chere auſſi....

M. LISIMON.

Diſcours ſéducteurs que tout cela. Il ne s'agit point, dans ce moment, Madame, de chercher à nous attendrir.

Mde LISIMON.

Quoi ! Vous voulez me réduire à me juſtifier ſur de pareilles choſes ? Eſt-il bien-ſéant à vous de me ſoupçonner de la ſorte ? Songez donc combien il y a de tems que je vous ſuis fidele ; ſongez à ma tendreſſe, aux ſoins continuels que je vous ai rendus.

M. LISIMON.

Eh ! le paſſé ne fait rien au préſent, Madame.

Toutes ces belles apparences ne m'en impoſent pas. Je ne fais point d'attention à ce que vous me dites. Tous les jours les pauvres maris ſe trouvent attrapés de la ſorte. Les uns plutôt, les autres plus tard. Enfin, mon heure étoit venuë!..... Oh! que cela eſt dur à ſupporter! Madame. Plus j'ai compté ſur votre fidelité, plus l'évenement en queſtion m'eſt ſenſible. Je vous déclare. Oui. Je vous déclare que je vais me ſéparer d'avec vous. En un mot, Madame, il eſt certain que l'on vous aime, & l'on n'a pas pû vous aimer ſans que vous en ſoyez inſtruite. Parlez. Quand tout cela a-t'il commencé? Quel effet cela fit-il ſur vous, quand cela commença? Comment s'y eſt-on pris pour vous le déclarer? Où étois-je ce jour-là? A quoi penſois-je? Quelle phiſionomie avois-je? Voilà, voilà, ſur quoi il s'agit de répondre.

Mde LISIMON.

Si l'on m'aimoit, ſi l'on me préferoit à ma fille; cela me paroîtroit un caprice bien ſingulier; mais, en tout cas, Monſieur, ce que j'ai à répondre, c'eſt que je n'en ai jamais rien ſçû, & que par conſéquent je ne ſuis pas coupable.

M. LISIMON.

Eh! c'eſt vous faire croire tout ce que l'on peut être coupable, que de perſiſter dans cette diſſimulation. Car il n'eſt pas poſſible.... Le billet ne prouve-t'il pas de l'intelligence?... Eſt-il vraiſemblable?.... Oh! qu'un pareil examen eſt mortifiant! Ma femme; ma chere femme. Je veux croire que j'en ai eu tout le chagrin que j'en dois avoir, & que le traître n'oſera jamais ſe préſenter devant vous; mais, ma mie, avouez-moi... là,.. avouez-moi ce qui en eſt.

Mde LISIMON.

Quoi ! Vous continuërez à me faire des queſtions auſſi cruelles ?

M. LISIMON.

Faut-il qu'un ſemblable libertin ſe ſoit introduit chez moi ! Voyons, tâchons de l'aider à m'éclaircir la choſe. Ah ! ça, ma femme. Quand il venoit, par exemple, il vous faiſoit des politeſſes, & vous les receviez ?

Mde LISIMON.

Je les recevois, parce que je n'imaginois pas que je dûſſe faire autrement avec un homme deſtiné à ma fille. Depuis votre ſoupçon, j'ai agi différemment.

M. LISIMON.

Depuis ?.....

Mde LISIMON.

Oui. Il eſt venu, & j'ai eu l'attention de ne pas demeurer un inſtant avec lui.

M. LISIMON.

Il eſt venu ?

Mde LISIMON.

Eh ! oui, vous dis-je.

M. LISIMON.

Aujourd'hui ?

Mde LISIMON.

Il n'y a qu'un moment.

M. LISIMON.

Mais, il faut que cet homme-là ſoit bien enragé, bien endiablé contre moi !

Mde LISIMON.

Et quel inconvenient ?.... Ce tourment que j'ignorois m'accable.

M. LISIMON *ſe jettant dans un fauteuil.*

Il eſt venu !... Le traître a juré ma perte. L'impoſteur ! le ſcélerat ! que je le hais ! que je hais ſon cœur corrompu ! .... Je ſacrifierois plutôt ma vie que de lui accorder ma fille ; faudra-t'il que je le voye m'enlever ma femme !

Mde LISIMON.

Je ne ſuis pas plus diſpoſée en ſa faveur que vous, mais c'eſt de quoi il n'eſt pas aiſé de vous convaincre.

M. LISIMON *vivement.*

Il eſt venu ! Il falloit m'avertir ſur le champ. Il falloit lui dire, que ſi jamais il étoit aſſez hardi.... Mais, non : à quoi penſé-je ? Je me trompe. En lui défendant de paroître, il apprendra que je ſuis jaloux. Il ſe vantera des progrès qu'il a faits ſur votre cœur. Il cherchera par-tout à vous voir. Ce ſera une ombre attachée à vos pas. Sa fureur ne fera que s'irriter. Vous-même le trouverez à plaindre. Non, non, Madame, s'il vous plaît. Ce n'eſt pas cela. Le véritable expedient ne s'eſt pas d'abord préſenté à mon eſprit. Excuſez, c'eſt faute d'uſage, je ne ſuis pas encore trop au fait de la conduite que doit avoir un mari maltraité. Ecoutez-moi.

Mde LISIMON.

Parlez, Monſieur.

M. LISIMON.

Je crois qu'il vaut mieux.... Oui, ſans doute. Il vaut mieux le recevoir ; ne lui point dire que je ſçais ſes pourſuites ; & même, lui faire entendre, que quand je les ſçaurois, je ne m'en embaraſſerois guéres. Mais, je vous ordonne de lui marquer tout le mépris que vous pourrez

imaginer ; de lui déclarer hautement que vous le haiſſez ; que vous le déteſtez ; que vous ne voyez rien en lui qui vous plaiſe ; que vous êtes bien éloignée d'être ſenſible pour un homme comme lui ; & que ſi vous avez quelqu'un à aimer, c'eſt votre mari, qui eſt un homme d'honneur.

Mde LISIMON.

Je tâcherai de vous obéïr, Monſieur.

M. LISIMON.

Je compte que cela ſera executé. Vous ne devez point vous faire une peine de le maltraiter de la ſorte, puiſque vous prétendez être ſi peu coupable. Nous verrons, par-là, ſi, en effet, vous ne l'êtes pas. Nous verrons ce que cela deviendra. Je ne vous en dis pas davantage. Hom. Hom.

Il rentre.

SCENE XV.

Mde LISIMON *ſeule.*

JE conſens à tout devant lui, pour tâcher de l'adoucir : mais comme je ſuis bien ſûre que tout ceci eſt une chimere, je me garderai bien de rien faire connoître à perſonne d'une imagination auſſi ridicule. Je n'ai nulle envie de recevoir Lelio ; & je prendrai le parti de demeurer tranquille. Il y a apparence que l'inquiétude de M. Liſimon ne ſera que paſſagere : Au ſurplus, après avoir fait tout mon poſſible pour lui faire

entendre raiſon, il ſe tourmentera de cette idée ſi long-tems qu'il le jugera à propos.

SCENE XVI.

JULIE, Mde LISIMON.

JULIE *avec vivacité.*

ROzette vient de me faire part d'une choſe qui, je vous avouë, ma mere, me cauſe une grande ſurpriſe.

Mde LISIMON.

Rozette ? Eſt-ce qu'elle n'eſt point encore partie ?

JULIE.

Non. Et dans l'inſtant même, mon pere vient de lui dire qu'il falloit qu'elle reſtât encore ici quelques jours.

Mde LISIMON.

Je vois qu'il faut que je m'attende à bien des importunitez !

JULIE.

Mais ma ſurpriſe eſt telle que je n'en puis revenir. Comment donc, ma mere ? On dit que ce n'a jamais été pour moi que Lelio eſt venu ici ; & que ſenſible à votre mérite & à votre eſprit, il n'y eſt jamais venu que pour vous voir !

Mde LISIMON.

Ma fille ; quand on a eu le malheur d'écouter des impertinences, il ne faut pas, du moins, être aſſez ſotte pour les venir rapporter.

JULIE.

Je vous prie de me le pardonner, ma mere; mais la trahiſon eſt aſſez grande, pour que vous me permettiez de m'en plaindre. Rozette aſſure que c'eſt injuſtement qu'on la chaſſe; que les ſentimens ſecrets de Lelio lui étoient connus, & qu'elle avoit toujours crû devoir, là-deſſus, garder le ſilence.

Mde LISIMON.

Mais, en vérité: je ne ſçais pas ce que tous ces gens-là veulent me dire.

JULIE.

Si tous les hommes ſont d'un caractere auſſi faux, ils ſont bien mépriſables! Qu'avois-je beſoin qu'il me trompât? Qu'il parlât de m'épouſer? Enfin... qu'il cherchât à me rendre ſenſible? Car, offenſée comme je le ſuis, je ne puis m'empêcher de parler ingenuëment devant vous, ma mere. Le trait eſt ſi perfide de ſa part, & ſi humiliant pour moi, que je ne crois pas que je le puiſſe ſupporter. Ce ſont de ces injures qui ne ſe pardonnent pas. Mon cœur eſt bleſſé mortellement; & cette fourberie, que je ne puis concevoir, m'inſpire une indignation qui ſurpaſſe de beaucoup toute l'eſtime que j'avois auparavant pour lui.

SCENE XVII.

Mde LISIMON, JULIE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

LElio eſt là-dedans, Madame, & demande ſi vous voulez lui permettre de paroître.

Mde LISIMON *après un tems.*

Lui permettre de paroître ?..... Hélas ! Je ne ſçais.... Que je ſuis malheureuſe, & que l'embaras où je me trouve eſt deſagréable ! Si je le refuſe, on ne manquera de me le reprocher, & de trouver à cela du myſtere. Que je le reçoive : je ſerai enſuite accablée de mille interrogations fatiguantes....

JULIE.

Eh ! ma mere, pouvez-vous balancer ? Par pitié pour moi, ayez une explication avec lui, & voyons ce qu'il oſera dire.

Mde LISIMON *au Laquais, en haußant les épaules.*

Il eſt le maître.

SCENE XVIII.

LELIO, Mde LISIMON, JULIE.

LELIO.

QUelle ſatisfaction, Madame, & quel ſoulagement pour moi dans mon malheur, que vous vouliez bien me permettre de me préſenter encore devant vous. Je ne crains point, même en préſence de témoin, de vous en marquer ma reconnoiſſance.

JULIE.

Si ce témoin vous importune, Monſieur, il en eſt bien mortifié : mais il ſe croit ici néceſſaire.

Mde LISIMON *fierement.*

Je ne vous permets, en vérité, ni ne vous empêche de paroître. Mais : après ce que mon mari vous avoit dit ; après les ordres que j'ai donnés ici, & la façon dont je vous ai déja reçû : Que voulez-vous ?

LELIO.

Il eſt tems de vous avouer, Madame, ce que juſqu'à préſent j'avois crû devoir vous taire, quoique j'euſſe pû vous le déclarer ſans vous offenſer, & ſans donner une mauvaiſe opinion de mes ſentimens.

JULIE *à part.*

Que va-t'il dire ?

LELIO.

Je ne ſçais ſi vous croirez que je parle avec ſincerité : mais, je ſuis forcé de vous dire, *(affectant un air un peu petit Maître.*) qu'à l'égard de Mademoiſelle votre fille.... Jamais, je ne me ſuis flaté de l'obtenir.

JULIE *à part.*

Il eſt donc vrai ! le fourbe !

LELIO.

Ce n'eſt pas que je ne rende toute la juſtice qui eſt dûë à ſes charmes & à ſon éducation : mais, dans le fond de l'ame, je ſuis du nombre de ceux que le mariage effraye. Vous m'allez dire pourquoi donc vous être préſenté comme un homme qui demandoit à l'épouſer ? C'eſt une faute que j'ai faite par un excès de délicateſſe : c'eſt une faute que j'aurois pû éviter ; car on ne devroit point avoir honte de déclarer ouvertement, à quelque perſonne que ce fût, un ſentiment pur, & qui n'a rien que de reſpectueux. C'eſt une faute que l'ombrage & les injuſtes ſoupçons de la plûpart des maris m'ont fait faire. Cependant : il ne ſeroit pas juſte que cette faute fût, en aucune façon, nuiſible à Mademoiſelle. Je ſerois au deſeſpoir ſi cette conduite de ma part alloit éclater dans le monde ; & même, je vous demande en grace qu'il me ſoit permis de paroître lui rendre des devoirs encore quelque tems, pour ne rien donner à penſer ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui, & pour pouvoir inſinuer, petit-à-petit, que des interêts de famille ſont les motifs qui empêchent ce mariage.

JULIE.

JULIE *à part.*

Fut-il jamais de perfidie ſemblable !

Mde LISIMON.

Je n'entens pas bien clairement, Monſieur, ce que ſignifie un ſentiment pur & reſpectueux dont vous parlez.

LELIO.

C'eſt ce ſentiment que je ne devois pas vous cacher, Madame. C'eſt cette ſatisfaction que l'on a de vivre tous les jours avec une perſonne d'une probité douce & aimable. Ce ſentiment qui naît de ces converſations ſages & ſpirituelles, qui, en amuſant, font aimer vertu. Ce ſentiment que font naître un caractere reſpectable & mille bonnes qualités, que, ſans en impoſer, je puis dire que vous poſſedez plus que qui que ce ſoit au monde. Je ſçais combien une autre eſpece d'attachement vous offenſeroit : mais un homme ſur qui vous auriez fait une pareille impreſſion, ſeroit-il raiſonnable d'en rougir plus long-tems, & de s'obſtiner à ne vous en point faire de l'aveu ?

JULIE.

J'ai peine à retenir le couroux....

Mde LISIMON.

Mais : toute enveloppée qu'eſt cette déclaration ; eſt-ce bien à moi qu'elle s'adreſſe ?

LELIO.

Je n'ai rien dit qu'il ne convienne, je crois, de vous faire entendre.

Mde LISIMON.

Retirez-vous. Vous me ſurprenez beaucoup ; je l'avouërai, Monſieur. Retirez-vous, vous dis-je. L'amitié d'un homme de votre âge ne

ſçauroit me convenir, & ſoyez ſûr que M. Liſimon n'eſt point homme à l'approuver.

JULIE *à Lelio.*

Eſt-il poſſible, ingrat?.....

LELIO *à Madame Liſimon.*

Une femme doit être ſoumiſe ſans être eſclave. Une ſocieté honnête eſt par-tout recherchée, & un mari ſeroit injuſte.....

Mde LISIMON.

Eh! Monſieur.....

LELIO.

Vous pouvez décider de mon ſort: mais, faites réfléxion à une choſe, Madame. C'eſt que pour l'honneur de M. Liſimon, pour la gloire de Mademoiſelle, & j'oſe même dire pour la vôtre: tout ceci veut plûs de ménagement que vous ne penſez.

Mde LISIMON.

à part. Peut-il ſe rencontrer des circonſtances plus bizarres! *haut.* Allez, Monſieur: toute la réfléxion dont je ſuis capable dans ce moment, c'eſt que ce ſeroit un crime à moi de vous écouter.

LELIO *vivement.*

Dites plutôt, Madame, que ce ſera un crime de me condamner, de m'exhiler ſans examen, de rompre avec moi ſans précaution, de conſerver d'injuſtes opinions ſur mon compte. Le Ciel eſt témoin de la vérité de ce que je vais dire. Oui, Madame: mes ſentimens pour toute votre famille ſont tels qu'ils doivent être. Je vous rends: je rends à Mademoiſelle ce qu'à chacune je vous dois. Je puis même aſſurer que mon eſtime pour M. Liſimon eſt ſincere, & que ſon

changement pour moi a été le coup le plus mortel que je pûſſe recevoir. Voilà quels ſont mes ſentimens. Voilà comme penſe un homme auſſi tendre que malheureux, qui, ſans être coupable, le *(Il regarde Julie, mais elle ne s'en apperçoit point, parce qu'elle a les yeux baiſſés & un air conſterné ainſi que Madame Liſimon:)* paroît dans ce moment, & qui ſe retire avec l'affreuſe certitude de n'être point plaint de celle qu'il aime.

Il ſort.

SCENE XIX.

Mde LISIMON, JULIE,

Mde LISIMON.

CElle qu'il aime! Quelle expreſſion! Que faut-il que je penſe! Je ne ſçais lequel eſt le plus raiſonnable, ou de croire ce qu'il dit, ou d'en douter. Se peut-il?..... La Lettre auroit-elle réellement, été envoyée pour moi?

JULIE.

Je demeure interdite. Pourquoi cette trahiſon, dont j'étois déja perſuadée; quand il en fait l'aveu poſitif, me cauſe-t'elle un ſi grand étonnement?

Mde LISIMON.

Allez avertir votre pere.

JULIE.

Il paroît. O ciel! que ce rêvers eſt douſou-

reux pour moi ! Permettez-moi, ma mere, de vous cacher mon trouble.

Elle rentre.

SCENE XX.

M. LISIMON, Mde LISIMON, ROZETTE *arrive un inſtant après & ſe tient au fond du Théâtre.*

M. LISIMON.

JE n'étois pas loin. Hé bien. Qu'eſt-ce que c'eſt ? Comment cela s'eſt-il paſſé ? J'attendois qu'il fût ſorti. Je m'impatientois. J'ai eu vingt fois envie d'entrer.

Mde LISIMON.

Monſieur, je n'ai qu'un mot à vous dire, je me fais violence ; mais mon devoir l'emportera toujours ſur tout.

M. LISIMON.

L'avez-vous bien maltraité ? Et.....

Mde LISIMON.

Je ne l'aurois jamais crû. Il m'a fait une déclaration.

M. LISIMON.

Plaît-il ?.... Une déclaration dans les formes ? Parlant à vous ? Une déclaration face à face ?

Mde LISIMON.

Cependant avec réſerve, empruntant le voi-

le de l'amitié, & ſe diſant, pour vous, plein d'eſtime.

M. LISIMON.

Eh ! qu'il aille au diable avec ſon eſtime. Enfin : un nouveau jour ſe répand donc ſur cette affaire ! Voilà donc qui eſt bien déclaré ! Il oſe le dire ouvertement. Il oſe perſiſter.

Mde LISIMON.

Jamais, je vous avouë, je n'ai été ſi étonnée.

M. LISIMON.

Quel coup de foudre ! Parbleu, Madame, voilà une petite conduite fort honnête ! Cela ſuffit : & je crois qu'à préſent vous n'oſerez plus ſoutenir qu'un amour ſi obſtiné ait pû naître ſans que vous en ſoyez coupable en la moindre choſe.

Mde LISIMON.

Je me ſuis attenduë à tout ce que cela m'alloit attirer de votre part ; mais en vous avouant la choſe, j'ai fait ce que j'ai dû. Au ſurplus ; Monſieur, il m'a perſuadée qu'il ſeroit dangereux d'éclater dans cette avanture ; & j'eſpere à ce ſujet vous faire faire quelques réfléxions, quand le premier mouvement de votre colere ſera paſſé.

Elle rentre.

SCENE XXI.

M. LISIMON, ROZETTE.

M. LISIMON.

EH ! ne compter pas qu'elle ſe paſſe, ma colere. C'en eſt donc fait ! Qu'eſt devenu ce renom dont j'étois ſi glorieux ! Souffrirai-je que mon honneur ſoit outragé de la ſorte ? Hé bien, que penſes-tu de cela Rozette ? Eſt-il un homme plus trahi, plus malheureux que je le ſuis ?

ROZETTE.

Moi ! Je ne ſçais là-deſſus que penſer. Si vous êtes malheureux, nous le ſommes tous ici. Et cela : je le dis, ſans en excepter celui qui vous trahit.

M. LISIMON.

Mais s'il eſt malheureux, lui ; il mérite de l'être. C'eſt me payer de plaiſantes raiſons ! Il eſt malheureux ! Oh. Je puis bien répondre que ſon malheur, que celui de tous ceux qui me trahiſſent, n'eſt pas au point où il doit aller ; & je vais..... Mais quoi ? Que vais-je faire ? A-t'on jamais pû trouver un vrai remede à cela ; & que pourrai-je inventer qui ſatisfaſſe pleinement la rage & le dépit que j'ai au fond du cœur !

Il rentre.

SCENE XXII.

ROZETTE *ſeule.*

LE pauvre homme paye bien cher ſon injuſtice, & le mauvais procedé qu'il a eu avec Lelio. Je ne ſçais ce que cela produira. Je ne ſçais ſi Lelio aura pû tirer quelqu'avantage de l'idée que je lui ai donnée. A mon égard : dans tout ce trouble-ci, j'ai eſſayé, du moins, de me tirer d'affaire. Il y a apparence que ce que j'ai dit à Madame Liſimon paſſant à préſent dans ſon eſprit pour une vérité, elle n'inſiſtera plus pour que je ſois renvoyée.

SCENE XXIII.

LA FLEUR, ROZETTE.

LA FLEUR *en ſe frottant les yeux & ayant une voix enrouée.*

à part. JE ſuis bien en peine ; aurois-je fait quelque bévûë ! *haut.* Ah ! Rozette. Mon Maître m'avoit chargé d'un billet pour Julie. Ma foi ; je t'avouërai qu'en chemin, je ſuis entré dans un Cabaret ; j'ai bû & bû à outrance. J'ai dormi. J'ai rêvaſſé à mille choſes différentes ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'en me

réveillant, je ne l'ai pas retrouvé ce diable de billet.

ROZETTE *après avoir regardé quelque tems la Fleur, qui ne ſçait ce que cela veut dire.*

Sçais-tu ce qui eſt arrivé ici aujourd'hui ?

LA FLEUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

ROZETTE.

Premierement, ton Maître, contre lequel on étoit déja prévenu, eſt à préſent ſans nulle eſperance de jamais épouſer Julie.

LA FLEUR.

Que me dis-tu !

ROZETTE.

A mon égard, moi : j'ai reçû mon congé.

LA FLEUR.

Eſt-il poſſible !

ROZETTE.

Pour Monſieur & Madame Liſimon, l'eſprit de divorce s'eſt emparé d'eux, & ils ſont ſur le point de ſe ſéparer.

LA FLEUR.

Eh ! mais, voilà de terribles affaires.

ROZETTE.

Cela eſt vrai : & ſi je te diſois que c'eſt toi qui as fait tout cela.

LA FLEUR.

Moi !

ROZETTE.

Toi.

LA FLEUR.

Moi !

ROZETTE.

Si tu veux j'entrerai en détail là-deſſus ; mais

je t'avertis auparavant qu'il ne fait pas bon ici pour toi, & que de toutes les perſonnes qui peuvent paroître, il n'y en a pas une ſeule qui ne ſoit diſpoſée de façon à t'aſſommer de coups de bâton ſur la place.

LA FLEUR *ayant un air de réflexion.*

J'aurois volontiers la curioſité d'entendre ces détails, mais tu me parles d'un ton ſi énergique & ſi perſuaſif, qu'avec quelques idées confuſes, il me prend envie de ne rien examiner.

Il ſort avec précipitation.

SCENE XXIV.

M. LISIMON *ayant ſon chapeau enfoncé*, ROZETTE.

ROZETTE.

ALlons un peu.... Mais voici Monſieur Liſimon qui revient. Que ſon ame paroît agitée!

M. LISIMON *à part.*

On dira, ſi l'on veut, que cela eſt extravagant; ma haine & mon dépit n'ont pû ſe contraindre, & le mot eſt lâché. Quelle extravagance y auroit-il, après tout? Quand l'honneur eſt bleſſé, n'eſt-ce pas de cette façon-là que l'on le venge dans le monde, & ne ſuis-je pas un homme comme un autre? Allons. Cela eſt décidé.

ROZETTE.

Si toute cette avanture n'étoit pas auſſi ſérieuſe

pour nos Amans, & peut-être pour moi, je m'en divertirois volontiers. Que méditez-vous donc, Monſieur?

M. LISIMON.

Ce que je médite! Ce que médite un homme de cœur.

ROZETTE.

Eh! mon Dieu! Vous dites cela avec un ſi grand ſérieux, que vous me donneriez preſque envie d'en rire. Il ſemble, mais je ne puis me l'imaginer, il ſemble que vous allez vous battre.

M. LISIMON.

Croirois-tu que ces réflexions, que Madame Liſimon diſoit me vouloir communiquer, ont été des raiſons pour établir ici les aſſiduités de Lelio, des prétextes pour ſe ménager le plaiſir de le voir? Croirois-tu qu'une femme comme elle, ſeroit devenuë ſenſible.... Mais ſenſible! Eh! qui ſçait juſques à quel point..... Tu te moques?.... Elle n'a pas dit un mot qui n'ait découvert ſa folle paſſion.

ROZETTE *riant.*

Franchement, pour cet article-là; je ne puis pas, en conſcience, dire que je le crois.

M. LISIMON.

Enfin, puiſque tu l'as deviné: il eſt vrai. J'ai chargé un vieil Officier de mes amis.....

ROZETTE.

De quoi?

M. LISIMON.

D'aller ſommer Lelio de ma part de ſe trouver.....

ROZETTE.

Mais voilà qui eſt inoui! Vous? Eh juſte

Ciel ! Le beau combat ! Et que feriez-vous ?

M. LISIMON.

Je t'avouë que dans cet inſtant que mes ſens ſont un peu plus raſſis, il me paroît aſſez deſagréable d'aller me battre, parce que l'on me.....

ROZETTE.

Deſagréable ! aſſurément. Et très-deſagréable. D'un autre côté, comment ſortir de là ? Voilà votre imagination frapée de façon à vous faire paſſer des jours bien miſérables. Vous ſerez tourmenté ſans ceſſe. Je penſe à une choſe bien ſimple, qui d'abord ne ſe préſentoit pas à mon eſprit. *à part.* Si ce moment étoit un moment heureux !

M. LISIMON.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

ROZETTE.

En vérité, la tête tourne dans de pareilles occaſions, & à peine avons-nous eu le tems de nous reconnoître ! Que quelqu'un, qui vous inquiéteroit, devînt votre gendre ; apparemment vous ceſſeriez d'en être jaloux. Lelio ayant paru rendre des devoirs à votre fille, malgré quelques ſoupçons que vous avez ſur ſa conduite, que ne le forcez-vous de l'épouſer.

M. LISIMON *vivement.*

Le forcer de l'épouſer ? Lui ? J'aimerois mieux.... Mais tu n'y penſes pas. Lui ! mon gendre ! Songe donc que j'ai conçû pour lui une haine, une antipathie ſi forte, qu'il n'eſt pas poſſible ; non, qu'il n'eſt pas poſſible que jamais elles s'éteignent.

ROZETTE.

Cependant ce ſeroit le ſeul moyen de vous mettre en repos.

M. LISIMON.

D'ailleurs, il faudroit que je fuſſe un pere bien barbare ! Quoi ! moi ! J'irois donner ma fille à un homme qui a des mœurs.... à un homme comme celui-là ?

ROZETTE.

Mais, à l'égard de cela, ſi quelqu'un de votre famille doit ſouffrir de ſon libertinage ; il vaudroit encore mieux que ce fût votre fille que vous. Rien ne vous eſt ſi cher que vous-même. Plus jeune, elle ſupportera mieux ces ſortes de chagrins ; & déja, elle ſera peut-être moins embaraſſée de la vengeance que vous l'êtes.

M. LISIMON.

Eh ! quand je voudrois l'y forcer, l'accepteroit-il ! Vraiment tu ne ſçais pas comme penſe cette eſpece de gens-là. Ils ne veulent rien d'honnête, ni de légitime.

ROZETTE.

Mais ſoyez vous-même bien déterminé.

M. LISIMON.

Il ne l'accepteroit pas, te dis-je. Non, il s'en tient à ma femme.

ROZETTE.

Faites-lui la propoſition. Parlez-lui ferme. Intimidez-le : il n'oſera peut-être pas refuſer ; & s'il accepte une fois, voilà votre tranquillité aſſurée.

M. LISIMON.

Eh ! non, te dis-je, il ne voudra pas.

SCENE XXV. & derniere.

M. & Mde LISIMON, JULIE, LELIO, ROZETTE.

Lelio paroît dans le fond du Théâtre avec Madame Liſimon, Julie ſuit Madame Liſimon, mais en eſt un peu éloignée.

M. LISIMON.

QU'eſt-ce ?... Voici... Eſt-ce une illuſion ? Ne ſont-ce point eux que je vois enſemble ?

ROZETTE.

Ce ſont eux-mêmes ; & ils ſemblent cauſer avec aſſez de familiarité.

M. LISIMON.

Il lui parle bas. Elle l'écoute. Dieux ! Elle lui ſerre la main !

ROZETTE.

Vous voyez que ce ſera, ſous vos yeux, un ſupplice continuel, & vous aurez beau faire. L'occaſion ſe préſente : faites-lui la propoſition. Croyez-moi.

M. LISIMON.

Mais.....

ROZETTE.

Allez : n'héſitez point.

Mde LISIMON *haut à Lelio.*

Je vous en ſçais bien du gré, aſſurément.

M. LISIMON.

Elle lui en ſçait bien du gré ! Ciel ! Il n'y a pas un moment à perdre, & je n'y puis plus tenir. *allant à Lelio.* Monſieur, voulez-vous accepter ?.....

LÉLIO.

Moi. Monſieur ?... Non aſſurément. Vous êtes le maître de penſer de moi ce qu'il vous plaira.

ROZETTE *à Liſimon qui la regarde.*

Il ne vous entend pas.

M. LISIMON.

Monſieur, vous n'entendez peut-être pas.....

LÉLIO.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'entens à merveilles ce que vous voulez me dire, & j'ai là-deſſus rendu compte à Madame de ma façon de penſer.

ROZETTE *à Liſimon qui la regarde.*

Tenez bon, M. Liſimon.

M. LISIMON.

Mais, Monſieur.....

LÉLIO.

Quand je le voudrois, vous jugez bien qu'à préſent Madame s'y oppoſeroit.

M. LISIMON *à Rozette, d'un ton pleureur.*

Elle s'y oppoſeroit.

ROZETTE.

Faites-vous écouter. Parlez haut.

M. LISIMON.

Je vous prie, Monſieur ; je vous prie de vouloir bien accepter ma fille en mariage.

LELIO *demeurant surpris.*

Plaît-il ?

M. LISIMON *à Rozette.*

Hé bien ? Tu vois bien qu'il ne veut pas.

JULIE.

M'accepter en mariage ? Hélas ! mon pere, pouvez-vous de la ſorte m'expoſer à un refus.

Mde LISIMON.

Malgré tous les différens reproches que Monſieur a malheureuſement contre lui, ce ſeroit un accommodement qui ſeroit bien à déſirer.

LELIO.

Madame ; je ſuis ſûr de vous convaincre que les premiers reproches ſur leſquels ma diſgrace eſt venuë, ſont faux. Les ſeconds, en ce qui regarde mon reſpect & mon attachement pour vous, ſont vrais ; mais les circonſtances vous ont fait prendre pour une déclaration d'amour ce qui n'étoit qu'une proteſtation d'amitié ; & dans mon infortune, je voulois tirer parti de l'erreur. A votre égard, Monſieur, je comptois recevoir un défi de votre part, & c'eſt Mademoiſelle votre fille que vous me priez d'accepter : franchement la propoſition eſt différente. Enfin, Mademoiſelle, vous qui craignez d'être expoſée à un refus ; quelle apparence que cette crainte ſoit fondée avec un homme qui vous adore, & qui n'adorera jamais que vous.

Il lui donne la main.

M. LISIMON.

Eſt-il poſſible que j'en ſois quitte !

ROZETTE.

O Ciel ! d'où revenons-nous !

Mde LISIMON.

Ma joye ne ſçauroit s'exprimer.

M. LISIMON.

Votre joye?... Embraſſons-nous donc, ma chere femme, & ſoyez-moi renduë pour toujours.

FIN.

APPROBATION.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comedie qui a pour titre : *la Jalouſie imprévûë* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 30. Aout 1740.

Signé, CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Ouvrage qui a pour titre : *Nouveau Théatre François*, ou Recuëil des plus nouvelles Pieces repreſentées à Paris, qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privileges ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire

imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts: A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui

aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cent trente-huit: & de notre Regne le vingt-troisiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Registré sur le Registre K. de la Chambre Royale des

Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 105. Fol. 93. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 26. Septembre 1738. Signé, LANGLOIS, *Syndic.*

De l'Imprimerie de Cl.-Er. Simon, fils. 1740.

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

ET EN PROSE.

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

ET EN PROSE;

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 14 Novembre 1780.

Le prix eſt de 24 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.

A MADAME

DU VIVIER,

NIECE DE M. DE VOLTAIRE.

MADAME,

Je vous dois l'hommage de cette Comédie à plus d'un titre : j'en ai pris le ſujet dans M. de Voltaire, & vous avez bien voulu

m'aider de vos conſeils. Pardonnez ſi je n'en ai pas mieux profité ; ce n'eſt pas faute d'en avoir ſenti le prix. Je ſais qu'un grand Homme, qui n'en recevait que de ſon génie, ne les dédaignait pas. Je me conſolerai de n'avoir point de génie, tant que votre amitié m'en tiendra lieu.

Vous ſavez mieux que moi, MADAME, *que l'on pouvait tirer un plus grand parti de ce Conte charmant, où M. de* VOLTAIRE *a peint avec des couleurs ſi vraies, la ſotiſe des Parvenus, & la baſſeſſe de leurs Flatteurs. En admirant ſon tableau, j'ai ſenti qu'il était au-deſſus de mes forces, & peut-être de mon âge, de le porter ſur la Scène ; mais l'amour, l'amitié ſont de mon âge, &, j'oſe dire, de mon cœur : je ne me ſuis attaché qu'à peindre ces deux*

ſentimens ; heureuſement pour moi, votre goût a dirigé ma ſenſibilité.

Tout faible qu'il eſt, j'oſe vous offrir mon premier Ouvrage ; il a, du moins, le mérite d'avoir été créé par cet Homme immortel, que je vous ai vûe ſi ſouvent pleurer. Souvenez-vous qu'il daigna m'aimer ; ſouvenez-vous encore que vous m'avez donné la main pour ſoutenir mes premiers pas. Vous avez contracté l'obligation de toujours m'inſtruire, comme moi celle de toujours vous chérir.

Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
F.....

ACTEURS.

JEANNOT, Marquis,	*M. Michu.*
COLIN.	*M. Clairval.*
COLETTE, Sœur de Colin,	*Mlle Pitrot.*
LA MERE DE JEANNOT, Marquiſe,	*Mme Gonthier.*
LA COMTESSE D'ORVILLE,	*Mme Julien.*
DURVAL, Gouverneur du Marquis,	*M. Roſiere.*
L'EPINE, Valet du Marquis,	*M. Vulleroi.*
Un MAITRE-D'HOTEL,	*M. Corali.*

La Scène eſt à Paris, dans le Sallon de la Marquiſe.

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Il eſt à peine jour chez Madame la Marquiſe : attendez dans ce ſallon ; je vous avertirai lorſque vous pourrez voir Madame.

COLIN.

Vous voudrez bien lui dire que ce ſont deux Perſonnes pour qui elle avoit de l'amitié, dans le tems qu'elle demeurait en Auvergne. Si elle vous

demande leurs noms, vous direz que c'eſt Colin & Colette ; elle s'en ſouviendra ſûrement.

L'ÉPINE.

Monſieur Colin & Mademoiſelle Colette qu'elle a connus en Auvergne ; cela ſuffit.

(*Il ſort.*)

SCÈNE II.

COLIN, COLETTE.

COLETTE.

Comme tout ceci eſt magnifique ! Jeannot ne nous reconnaîtra plus ; il eſt devenu trop riche pour ſe ſouvenir de ceux qui l'ont vu pauvre.

COLIN.

Il ſerait donc bien changé, ma Sœur ; il était ſi bon, ſi ſenſible, lorſque nous habitions enſemble notre petite Ville. A peine y a-t-il un an qu'il nous a quittés ; il faut plus d'un an pour corrompre un cœur honnête.

COLETTE.

L'amour aurait dû préſerver le ſien : mais il ne m'aime plus, j'en ſuis ſûre. Te ſouviens-tu de la maniere dont il me quitta, lorſque ſa mere

l'envoya chercher en Auvergne ? Comme il fut enivré de ſa nouvelle fortune, & d'entendre ſes domeſtiques l'appeller Monſieur le Marquis ! Il nous dit adieu preſque ſans pleurer ; il monta dans ſa brillante voiture ſans retourner la tête vers moi, que tu ſoutenais à peine, & dont les yeux le ſuivirent.... même quand je ne le vis plus. Mon frere, il a oublié la malheureuſe Colette ; il ne penſe plus aux ſermens que nous nous ſommes faits de n'être jamais que l'un à l'autre ; ſerment qu'il a écrit, que je conſerve, & que je lui rendrai : ces écritures-là perdent tout leur prix quand on ne les lit plus enſemble.

SCENE III.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la Marquiſe s'habille ; elle vous fait dire que ſi vous voulez la voir, vous preniez la peine d'attendre.

COLIN.

Nous attendrons. Monſieur le Marquis ſon fils eſt-il chez lui ?

L'ÉPINE.

Non, il eſt ſorti de grand matin.

COLIN.

A quelle heure pourrions-nous le voir ?

L'ÉPINE.

Il n'eſt pas habillé ; ainſi revenez à une heure ; vous pourrez peut-être lui parler.

COLIN.

Nous reviendrons ſûrement.

COLETTE.

Monſieur, c'eſt un bien grand Seigneur, que Monſieur le Marquis ?

L'ÉPINE.

Sûrement, Mademoiſelle ; c'eſt mon Maître. Sans vanité, c'eſt l'homme le plus aimable de Paris ; toutes les jolies Femmes ſe le diſputent : je ne doute pas qu'un de ces jours il ne faſſe un très-grand mariage.

COLIN.

Vous voudrez bien nous avertir, lorſque nous pourrons voir Madame.

L'ÉPINE.

Oui, oui, ſoyez tranquille.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

COLIN, COLETTE.

COLIN.

DU courage, ma Sœur : tu as voulu me ſuivre à Paris pour t'aſſurer par toi-même de l'infidélité de Jeannot. Nous allons le voir, nous allons le juger ; s'il a ceſſé de t'aimer, ton mépris pour lui doit te rendre à toi-même & à la raiſon.

COLETTE.

Ah ! mon frere, ſi vous ſaviez combien il en coûte pour mépriſer celui qu'on aime !

COLIN.

Il m'en coûterait autant qu'à toi ; mon amitié pour Jeannot eſt auſſi vive que ton amour. Je ne me diſſimule pas ſes torts : depuis ſix mois, ſes lettres ſont devenues plus rares & moins tendres ; mais il eſt bien jeune ; il a été tranſporté tout d'un coup d'une vie ſimple & paiſible, dans le tourbillon du monde & de ſes plaiſirs ; il peut s'être laiſſé enivrer malgré lui ; ne le jugeons pas ſans l'avoir vu. Plus nous l'aimons, plus nous avons beſoin de preuves pour ceſſer de l'eſtimer.

COLETTE.

Il eſt vrai qu'il ſera toujours aſſez tems de le haïr.

COLIN.

Sa mere m'inquiéte plus que lui; elle ignore les engagemens de ſon fils avec toi, & l'on dit que ſon immenſe fortune lui a donné un orgueil inſupportable.

COLETTE.

Mais comprends-tu cette fortune acquiſe en ſi peu de tems? A peine y a-t-il quatre ans que la mere de Jeannot habitait notre petite Ville. Elle était alors une ſimple bourgeoiſe bien moins riche que nous; mon pere ne trouvait pas ſon fils un aſſez bon parti pour moi. Madame la Marquiſe n'était pas marquiſe alors; quand nous allions la voir, elle ne nous faiſait pas attendre.

COLIN.

Que veux-tu? Coletté, elle a fait fortune: il n'y a rien à répondre à ce mot-là.

COLETTE.

Explique-moi ce que c'eſt que faire fortune: Comment des gens qui n'ont rien parviennent-ils à avoir quelque choſe? Ils prennent donc à ceux qui en ont?

COLIN.

Pas toujours. Ce matin, j'ai vu quelqu'un de notre Ville établi ici depuis long-tems; il m'a raconté comment la mere de Jeannot avoit acquis ſes richeſſes. Tu te ſouviens qu'elle fut obligée de

venir à Paris pour des affaires; elle y trouva un de ſes parens immenſément riche qui la prit en amitié, & la fit jouir de ſa fortune : ce parent eſt mort, il y a ſix mois, & lui a laiſſé tout ſon bien.

COLETTE.

Ce parent avoit bien affaire de lui laiſſer ſon bien; il eſt cauſe que j'ai perdu le mien.

COLIN.

La voici.

SCENE V.

COLIN, COLETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH! bon jour, mes enfans; je ne m'attendais guere à votre viſite. Par quel haſard êtes-vous à Paris ?

COLIN.

Les affaires de mon commerce m'y ont appellé, Madame; ma Sœur a voulu être du voyage. Nous ſommes ici pour bien peu de tems; mais nous n'en partirons point ſans avoir vu notre bon ami Jean. . . Monſieur le Marquis.

LA MARQUISE, *à part.*

Son bon ami, l'impertinent! *(haut)* Mon fils eſt ſorti, je crois.

COLIN.

Oui, Madame, on nous l'a dit; nous ne ſommes pas fâchés que notre premiere viſite ſoit pour vous toute ſeule.

LA MARQUISE.

Comment, Colin, tu me fais des complimens! Mais dis-moi ce que tu viens faire ici : je m'en doute, tu as compté ſur ma protection; ſi je le peux, je te rendrai ſervice : & ton vieux pere, comment ſe porte-t-il ?

COLIN.

J'ai eu le malheur de le perdre, Madame; je ſuis à préſent à la tête de ſa manufacture; & mes affaires vont aſſez bien pour que je ne ſois venu chercher chez-vous que le plaiſir de vous voir.

LA MARQUISE.

Tant mieux pour toi, mon enfant. Ta Sœur a l'air bien triſte; Paris ne la réjouit pas ?

COLETTE.

Non, Madame : j'eſpére le quitter bientôt.

LA MARQUISE.

Vous ferez bien; cette Ville-ci eſt dangereuſe à votre âge. Adieu, je ne me gêne pas avec vous, j'ai beſoin d'être ſeule, nous cauſerons plus long-tems une autre fois.

(Colin & Colette la ſaluent; elle leur fait un ſigne de tête.)

COLIN, *à part.*

Dieu veuille que ſon Fils ne lui reſſemble pas !

ils ſortent.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *ſeule*

L'IMPORTANCE de Monſieur Colin eſt plaiſante.... Holà quelqu'un.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, L'ÉPINE.

LA MARQUISE.

ALLEZ ſavoir des nouvelles de Madame la Comteſſe d'Orville, vous lui demanderez ſi elle nous fera l'honneur de venir dîner avec nous; vous lui direz que nous ſerons ſeuls, pour pouvoir parler d'affaires. Sachez auparavant ſi le Gouverneur de mon fils eſt ici.

L'ÉPINE.

Le voilà, Madame.

(Il ſort.)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

JE vous croyais ſorti, Monſieur Durval.

DURVAL.

Je n'ai pas voulu ſuivre Monſieur le Marquis, de peur que Madame n'eût beſoin de moi pendant ce tems-là.

LA MARQUISE.

J'ai toujours beſoin de vos conſeils, vous le ſavez bien; depuis que je vous ai confié l'éducation de mon fils, je n'ai rien fait ſans votre avis, heureuſement pour moi.

DURVAL.

Mon zele & mon attachement m'ont tenu lieu de lumieres.

LA MARQUISE.

J'ai un grand ſecret à vous confier: je vais marier le Marquis. Vous ſavez combien je ſuis liée avec la Comteſſe d'Orville; c'eſt une Veuve jeune, jolie, & d'une des premieres Maiſons du Royaume; elle eſt couſine du Miniſtre. Madame d'Orville, par amitié pour moi & pour achever de liquider ſes biens, épouſe le Marquis & lui apporte pour dot

la promeſſe d'un Régiment. J'ai conclu hier ce mariage ; vous ne penſez pas que mon fils y ait la moindre répugnance ?

DURVAL.

Madame, je craindrais que le mot de mariage n'effrayât ſon goût trop vif pour l'indépendance & la diſſipation ; mais le plaiſir d'être Colonel l'emportera ſur tout.

LA MARQUISE.

Je l'eſpere, Monſieur Durval ; ce n'eſt pas la ſeule affaire qui m'occupe : avez-vous été chez mon Avocat?

DURVAL.

Oui, Madame, votre procès eſt ſur le point d'être jugé ; mais il m'a chargé de vous répéter que vous n'aviez rien à craindre.

LA MARQUISE.

Je ſuis tranquille : quoique ce procès ſoit important, je n'ai pas voulu en parler à Madame d'Orville, par la certitude où je ſuis de le gâgner.

DURVAL.

Vous avez bien fait ; c'eſt même lui donner une marque d'amitié, que de lui épargner des alarmes inutiles.

LA MARQUISE.

Je ſuis bien aiſe que vous penſiez comme moi.

Sans vous, Monſieur Durval, je ne ſerais jamais ſûre de rien. Voici mon fils, je vais lui faire part de tous mes projets.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, DURVAL.

LE MARQUIS.

Bonjour, ma mere; je viens d'acherer le plus joli cabriolet du monde: s'il m'étoit reſté de l'argent, j'aurais pu avoir le plus beau cheval de Paris; mais les Barbares n'ont pas voulu me faire crédit.

LA MARQUISE.

Mon ami, j'ai à te parler d'affaires ſérieuſes.

LE MARQUIS, (*riant.*)

Vous m'effrayez, ma mere.

LA MARQUISE.

Serais-tu bien-aiſe d'être Colonel?

LE MARQUIS.

Colonel! ce ſerait le bonheur de ma vie. J'aurais tant de plaiſir à rejoindre mon Régiment: le manège, les manœuvres, tout cela doit être charmant. On paſſe l'été dans une Ville de guerre;

l'hiver, on revient à Paris jouir des plaiſirs de la Capitale; on a l'air de ſe repoſer, & l'on s'eſt toujours diverti.

LA MARQUISE.

Eh bien : tu connais la Comteſſe d'Orville; j'ai arrêté ton mariage avec elle. (*Le Marquis rêve.*) Elle ſe charge de t'avoir une Compagnie de Dragons dès-aujourd'hui, & la promeſſe d'un Régiment auſſi-tôt que tu auras l'âge. Voilà nos conditions; j'ai répondu de ton aveu.

DURVAL.

Ah! quelle mere vous avez, Monſieur le Marquis!

LA MARQUISE.

A quoi penſez-vous donc, mon fils?

LE MARQUIS.

A tout ce que je vous dois, ma mere; chaque événement heureux qui m'arrive, eſt toujours un bienfait de vous. J'aurais deſiré ne pas me marier encore.....

LA MARQUISE.

Mon ami, c'eſt à ce mariage que tu devras ta fortune : le mérite n'eſt rien ſans protection. D'ailleurs, ma parole eſt donnée, tout eſt arrangé, & j'ai déja commandé tes habits de nôces.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la Comteſſe d'Orville remercie Madame ; elle aura l'honneur de venir dîner avec elle aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'eſt bon. (*L'Epine ſort.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

C'EST pour dîner avec toi, & pour cauſer de nos affaires : afin de n'être point dérangés, je vais faire fermer ma porte..... A propos, j'oubliais de te parler d'une viſite que je viens d'avoir, & que tu auras ſûrement.

LE MARQUIS.

Qui donc ?

LA MARQUISE.

Devine.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je devine ; ce ne ſont pas encore les Officiers du Régiment que j'aurai ?

LA MARQUISE.

Non, c'eſt Colin & Colette.

LE MARQUIS (*ému.*)

Colette ?

LA MARQUISE.

Oui : Colin & Colette d'Auvergne ; cette petite Colette dont tu me parlais tant dans les commencemens de ton ſéjour ici.

LE MARQUIS.

Ils ſont à Paris ?

LA MARQUISE.

Eh oui : je les ai vus. Quel air as-tu donc ? cela t'attriſte ?

LE MARQUIS.

Non, ma mere ; vous ont-ils parlé de moi ?

LA MARQUISE.

Beaucoup : ils t'appellent leur cher ami.

DURVAL.

Oserais-je demander à Madame la Marquise, ce que c'est que ce Colin & cette Colette ?

LA MARQUISE.

Colin est un petit Bourgeois qui venait profiter des maîtres de mon fils, lorsque nous habitions l'Auvergne..... Mais Madame d'Orville arrivera de bonne heure, il est tems de vous habiller, mon fils, je vous laisse. Monsieur Durval, voulez-vous me rendre un service ? J'ai des papiers intéressants que mon Procureur devait venir prendre : allez le voir, je vous en prie, vous les lui porterez. Je vous demande pardon, si ....

DURVAL.

Madame, en m'employant pour vous, c'est m'obliger à la reconnoissance.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Colette est ici ! je vais la revoir. Colette que j'ai tant aimée.... qui m'aime encore, j'en suis sûr. Et dans quel moment revient-elle ! Je ne la verrai point, je ne pourrais soutenir ses reproches ; tout mon amour renaîtroit peut-être, & je serais le plus malheureux des hommes.... Que dirait ma Mere, ma Mere à qui je dois tout..... je la ferais mourir de douleur. Non, Colette, non, je ne vous verrai point : l'émotion que votre nom seul m'a causée, me fait trop sentir qu'il ne faut pas vous revoir.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur le Marquis veut-il s'habiller?

LE MARQUIS.

Écoute, l'Épine ; as-tu vu ce jeune Homme qui est venu ce matin avec sa Sœur?

L'ÉPINE.

Qui ? Monſieur Colin & Mademoiſelle Colette?

LE MARQUIS.

Tu leur as parlé?

L'ÉPINE.

Oui; Monſieur Colin m'a demandé quand il pourroit vous voir; je lui ai dit de revenir à une heure.

LE MARQUIS.

Vous avez mal fait. S'ils reviennent, l'Épine, tu leur diras que je n'y.... Ah! que cette viſite m'inquiete & m'embarraſſe!

L'ÉPINE.

Que faudra-t-il leur dire?

LE MARQUIS.

C'eſt Colin qui m'a demandé? Elle n'a rien dit, elle?

L'ÉPINE.

Qui, ſa Sœur?

LE MARQUIS.

Eh oui.

L'ÉPINE.

Oh! non; elle étoit ſi triſte : elle m'a ſeulement demandé ſi vous étiez un grand Seigneur. Je crois,

Monſieur, que cette fille-là vient implorer votre protection pour quelque malheur qui lui eſt arrivé, car en ſortant elle étoit en larmes.

LE MARQUIS.

Elle étoit en larmes ?

L'ÉPINE.

Oui, cela m'a fait peine; elle a un petit air ſi doux, ſi intéreſſant : vous ferez bien de lui rendre ſervice, Monſieur, ſi vous le pouvez.

LE MARQUIS.

Ah Dieu!

L'ÉPINE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur? Je ne vous ai jamais vu comme vous êtes.

LE MARQUIS.

Mon pauvre l'Épine, ſi tu ſavais combien je crains de la revoir.

L'ÉPINE.

Qui? Mademoiſelle Colette?.... Ah! je commence à comprendre, c'eſt une vieille connaiſſance que vous voudriez ne plus reconnaître. Eh bien, Monſieur, rien n'eſt ſi aiſé : quand elle reviendra, je lui dirai que vous êtes ſorti.

LE MARQUIS.

Non, il ſerait affreux de me cacher. Je la verrai

rai, je lui parlerai; elle sentira bien qu'il m'est impossible de désobéir à ma mere. Oui, mon ami, j'ai adoré Colette, je lui ai promis de l'épouser; mais Colette est une simple bourgeoise, juge si ma mere consentiroit jamais.....

L'ÉPINE.

Madame votre Mere? Elle aimerait mieux vous voir mourir que de vous voir déroger. Mais écoutez, Monsieur: je crois qu'il y aurait maniere de s'arranger; j'ai une morale qui m'a toujours tiré de par-tout, raisonnons: on ne risque jamais de mal faire en remplissant tous ses devoirs. D'après cela, n'épousez point Mademoiselle Colette, parce que ce serait manquer à ce qu'un fils doit à sa mere; ensuite, pour réparer vos torts envers Mademoiselle Colette, faites-lui partager votre fortune, donnez-lui une bonne maison, en un mot....

LE MARQUIS.

Taisez-vous. Je vous chasserais tout à l'heure, si vous connaissiez Colette.

L'ÉPINE.

Monsieur, je ne dis plus mot; mais quand Mademoiselle Colette viendra, que lui dirai-je?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien: venez m'habiller.

Fin de premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE MARQUIS, *seul, sa montre à la main.*

IL eſt près d'une heure : Colette ne tardera pas. Chaque minute qui s'écoule augmente mon incertitude. L'Epine.....

SCÈNE II.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE (*dans la couliſſe.*)

MONSIEUR.

LE MARQUIS.

Et venez donc.

L'ÉPINE.

Me voilà, Monſieur.

LE MARQUIS.

Elle va venir.

L'ÉPINE.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Je ne veux pas la voir ; je me perdrais, j'en ſuis ſûr.

L'ÉPINE.

Eh bien, Monſieur, reſtez dans votre appartement ; je la recevrai moi, je m'en charge.

LE MARQUIS (*à part.*)

Me cacher pour ne pas la voir ! elle à qui j'ai juré tant de fois de l'aimer toute ma vie !

L'ÉPINE.

Bah ! ſi l'on ſe mettait ſur le pied de tenir toutes ces promeſſes là, qui diable pourrait y ſuffire ?

LE MARQUIS *à part.*

Et Colin, le bon Colin qui m'aimait tant, qui m'appellait ſon frere, qui me ſerra dans ſes bras lorſque je le quittai..... Voilà l'indigne réception que je lui prépare !

L'ÉPINE.

Monſieur.....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

L'ÉPINE.

J'entends du bruit ; ſauvez-vous : les voilà ; ſauvez-vous donc.

LE MARQUIS.

Il n'eſt plus tems ; que devenir !

(*Colin & Colette paroiſſent.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

(*Colin entre le premier, Colette le ſuit les yeux baiſſés, le Marquis va à Colin, ſans oſer regarder Colette.*)

LE MARQUIS.

AH ! c'eſt vous, mon cher Colin.....

COLIN.

Oui, c'eſt Colin : êtes-vous auſſi celui que nous venons chercher ?

LE MARQUIS, *les yeux baissés.*

Mon cœur est toujours le même.

COLIN.

Nous le desirons bien ; mais faites retirer ce Domestique ; à présent que vous êtes grand Seigneur, nous n'oserons plus vous aimer devant le monde.

LE MARQUIS *à l'Épine.*

Sortez.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

(*Il se fait un moment de silence.*)

LE MARQUIS, *très-embarrassé.*

MA Mere avait oublié ce matin de s'informer de votre demeure ; j'en ai été bien fâché.

COLIN, *l'examinant.*

Puisque nous sçavions la vôtre, vous étiez bien sûr de nous voir.

LE MARQUIS.

Ah ! je vous vois trop tard.

COLETTE.

Plût au ciel ne l'avoir jamais vu !

(*Il ſe fait encore un ſilence.*)

COLIN.

Vous ne reconnaiſſez pas ma Sœur ?

LE MARQUIS.

Je ſuis le plus malheureux des hommes ; je dépens de ma Mere, ma fortune eſt ſon ouvrage ; je lui dois tout, je lui dois même le ſacrifice de mon bonheur : ne me haïſſez pas..... Ne me mépriſez pas..... Si vous ſaviez.....

COLIN.

Vous me faites pitié : croyez-moi, terminons un entretien pénible pour tous : vous craignez de nous reconnaître, & nous ne vous reconnaiſſons plus. Adieu.

(*Ils s'en vont.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez, je vous ſupplie.

COLETTE.

Mon frere, il veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ayez pitié de moi, Colette ; ne m'accablez pas de votre mépris ; oui ; je ſens bien que je l'ai

mérité ; la fortune, l'ambition m'ont aveuglé. J'ai manqué à l'amour, à l'amitié ; j'ai desiré de vous oublier ; j'ai voulu vous arracher de mon cœur : je le sais, je sais que je n'ai point d'excuse ; mais je me suis vu dans un nouveau monde, j'ai cédé au torrent qui m'entraînait, à l'ascendant que ma mere a sur moi : elle n'était occupée que d'éloigner tout ce qui pouvait rappeller notre ancienne pauvreté ; elle me défendit de penser à vous.

COLETTE.

Lorsqu'autrefois vous étiez pauvre, & que je l'étais moins que vous, mon pere me défendit aussi de vous aimer : vous savez comment je lui obéis.

LE MARQUIS.

Ah ! croyez que votre image n'a pas quitté mon cœur. Dès que j'ai entendu prononcer votre nom, tout mon amour s'est réveillé ; votre présence acheve de me rendre à moi-même. En vous parlant, en vous regardant, je redeviens tel que vous m'avez vu : chaque coup-d'œil que vous jettez sur moi, me rend une vertu que j'avais perdue ; & dès que vous ouvrez la bouche, mon cœur palpite, comme autrefois, quand vous étiez fâchée contre moi, & que j'attendais mon pardon.

COLETTE.

Qu'osez-vous rappeller ?

LE MARQUIS.

Nos ſermens, notre amour; cet amour ſi tendre, ſi vrai, qui nous enflamma dès l'enfance, ſans lequel nous ne fîmes jamais un ſeul projet de bonheur. Souvenez-vous, Colette, de nos premieres années, ſouvenez-vous que les premiers mots que nous avons prononcés ont été la promeſſe de nous aimer toujours.

COLETTE.

Hélas! qui de nous deux y a manqué?

LE MARQUIS.

Ce ſerait vous, Colette, ſi vous m'abandonniez à préſent; puiſque je vous aime, puiſque je vous chéris plus que jamais. Le voudriez-vous? parlez, auriez-vous la force de me dire: Jeannot, je ne vous aime plus.

COLETTE.

Jamais je ne prononcerai ce mot-là.

LE MARQUIS *à Colin.*

Elle s'attendrit, mon ami, demande-lui pardon pour moi. (*Il ſe jette dans les bras de Colin.*)

COLIN *ému.*

Ma Sœur, il vient de m'embraſſer comme il m'embraſſait autrefois.

LE MARQUIS.

Colette, mon Ami; je ſuis encore digne de vous : je le ſens aux tranſports de mon cœur. Ah! le don d'aimer eſt un préſent que le Ciel ne fait qu'une fois. J'ai ſi ſouvent regretté les jours tranquiles que nous paſſions enſemble; j'ai ſi bien éprouvé que le bonheur n'eſt que dans l'amour & dans l'obſcurité.

COLIN.

Mon ami, il ne tient qu'à toi d'en jouir encore : reviens chez nous, tu trouveras aſſez de malheureux pour bien placer tes richeſſes; tu feras du bien, nous t'aimerons; ce ſera jouir à la fois du bonheur des pauvres & des riches!

LE MARQUIS.

Plût au Ciel que ma Mere t'entendît avec l'émotion que tu me cauſe! mais ma Mere n'eſt occupée que d'ambition; elle eſt bien malheureuſe, elle ne ſonge jamais à ce qu'elle a, & toujours à ce qu'ont les autres; j'eſpere cependant la fléchir, je lui montrerai cette promeſſe de mariage que nous prenions plaiſir à renouveller tous les jours. Vous devez l'avoir, Colette.

COLETTE.

Je ne l'ai pas perdue : mais depuis quelque tems, je n'oſais plus la lire; il me ſemblait qu'elle me diſait du mal de vous.

LE MARQUIS.

Mon Frere, mon Amie, je vous jure de nouveau ſur tout ce que j'aime, que je tiendrai ma parole. Je vais me jetter aux genoux de ma mere, je vois lui déclarer que j'en mourrai, ſi je ne ſuis pas votre époux, & que toute autre femme.....

SCÈNE V.

COLIN, COLETTE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

Mon Fils, on vient d'apporter vos habits de nôces.

COLETTE.

O ciel!

LE MARQUIS.

Gardez-vous de croire...

COLETTE.

Vous me trompiez...

LE MARQUIS.

Le ciel m'eſt témoin...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, mon Fils? & que ſigni-

ſient tant de ſecrets avec Mademoiſelle Colette? Ce n'eſt point la veille d'un mariage que l'on reçoit de pareilles viſites. Et vous, Monſieur Colin & Mademoiſelle, vous venez obſéder mon fils; il n'a pas le tems de s'occuper de vous; je vous prie de le laiſſer en repos.

COLIN.

Oui, Madame, oui; nous allons le laiſſer, ſoyez-en bien ſûre. Viens, ma Sœur, viens avec ton Frere; puiſſe-t-il te tenir lieu de tout.

(*Ils ſortent.*)

LE MARQUIS *court après eux.*

Non, demeurez, je vous en conjure.

COLIN.

Vous auriez trop à rougir.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

MA Mere, je vous reſpecte, je vous honore; mais vous me percez le cœur; mais vous vous dégradez vous-même. Eh! de quel droit oſez-vous mépriſer mes amis, mes égaux, les vôtres? Quels ſont vos titres, ma Mere? Leur naiſſance vaut la mienne, & leur cœur vaut mieux que le mien.

LA MARQUISE.

Eſt-ce vous qui parlez, mon fils? Eſt-ce bien vous qui oſez?

LE MARQUIS.

Oui, ma Mere, j'oſe vous dire que vos richeſſes ne ſont rien, & que je les abhorre, ſi elles m'ôtent le droit de diſpoſer de mon cœur.

LA MARQUISE.

Je t'entends; le voilà, ce myſtere que je craignais de découvrir. Que vous étiez bien né pour l'état vil d'où ma tendreſſe vous a tiré! Vous en avez toute la baſſeſſe: vous aimez Colette, j'en ſuis ſûre, vous rougiſſez de me le dire, mais.....

LE MARQUIS.

Non, ma Mere, non, je n'en rougis pas. J'aime Colette, je fais gloire de l'avouer; mon amour pour elle eſt preſque auſſi ancien dans mon cœur que ma tendreſſe pour vous. C'eſt envain que j'ai voulu l'éteindre; grace au Ciel, le peu de vertu que j'ai, l'a emporté ſur mon orgueil. J'ai promis à Colette de l'épouſer, je tiendrai ma parole; mon honneur, ma félicité en dépendent : je préfére Colette, pauvre, ſimple & honnête, à toutes vos femmes dont la richeſſe eſt la ſeule qualité.

LA MARQUISE.

Où en ſommes-nous, grand Dieu! Vous, l'époux de Colette! Vous....

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, DURVAL.

DURVAL.

Votre Procureur était au Palais, Madame, & j'ai....

LA MARQUISE.

Ah! Monſieur Durval, venez à mon ſecours; venez entendre ce qu'il oſe me dire : il veut épouſer

ſer cette Colette dont je vous ai parlé; il veut faire le malheur & la honte de ma vie.

DURVAL.

Monſieur le Marquis, ſongez donc à ce qu vous êtes; ſongez....

LE MARQUIS.

Songez vous même à ne pas vous mêler des affaires de mon cœur; depuis que je vous connais, il n'a jamais eu rien de commun avec vous.

LA MARQUISE.

C'en eſt trop, ingrat : voilà donc le prix de tout ce que j'ai fait! Je n'ai vécu que pour toi. J'ai tout ſacrifié pour toi, & au moment où ta fortune allait me payer de tant de ſacrifices, tu veux m'avilir, te dégrader, manquer à ta parole, à celle que j'ai donnée à Madame d'Orville!

LE MARQUIS.

Eh! ma Mère, dois-je la tromper? Dois-je l'épouſer, quand j'en aime une autre? Elle va venir, je veux la prendre pour juge; je veux lui déclarer ma paſſion pour Colette.

LA MARQUISE.

Cruel enfant, voici le premier chagrin que tu me donne, il eſt violent; tu aurais du y accoutumer mon cœur. Ecoute-moi, daigne écouter ta Mere, elle a peut-être le droit de te ſupplier : je

te demande, je te conjure de ne parler de rien à Madame d'Orville; je t'accorderai du tems pour te décider à l'épouser; mais ne va pas éloigner de moi la plus chere & la plus tendre des Amies. Mon Fils, j'attends cette bonté de toi : *(à part.)* ſi j'étois aſſez heureuſe pour qu'elle ne vint pas....

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la Comteſſe d'Orville.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DURVAL.

LA MARQUSE *à part.*

O Ciel ! (*haut*) Eh ! bon jour, Madame ; nous commencions à craindre de ne pas vous avoir ; mon Fils alloit courir chez vous.

LA COMTESSE.

Comment ! ſuppoſiez-vous que je manquerais à mon engagement ? Je me ſais pourtant gré d'arriver tard, puiſque j'ai donné un peu d'inquiétude à Monſieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Madame.....

LA MARQUISE.

Vous êtes-vous promenée aujourd'hui ?

LA COMTESSE.

Non, je ſors de chez moi.

LA MARQUISE *à demi-voix.*

Mon Fils a paſſé ſa matinée aux Thuileries, eſpérant vous y trouver.

LE MARQUIS.

Je ſuis trop vrai.....

LA MARQUISE.

J'eſpere que nous dînerons bientôt : Monſieur Durval, voulez-vous bien dire que l'on nous ſerve.

(*Durval ſort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE *à la Comteſſe.*

Vous ſerez ſeule avec nous.

LA COMTESSE.

J'y ſerai moins ſeule que par-tout ailleurs. Si vous ſaviez combien je ſuis laſſe de ce grand monde où l'on court toujours après le plaiſir, ſans jamais trouver le bonheur.

LE MARQUIS.

Et comment le trouver, Madame ? ſi l'on ne prend pas ſon cœur pour guide.

LA COMTESSE.

Vous avez raiſon, Monſieur le Marquis ; mais qu'avez-vous donc aujourd'hui ? je vous trouve l'air inquiet.

LA MARQUISE.

Pardonnez-lui : il eſt entiérement occupé de ſa reconnaiſſance & du deſir de vous plaire.

LA COMTESSE.

Il eſt un moyen ſûr de plaire, c'eſt de ſavoir aimer.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame, cela s'apprend bien vîte, & la premiere leçon ne s'oublie jamais.

LA MARQUISE *à la Comteſſe.*

Voilà ce qu'il m'a dit la premiere fois qu'il vous a vue.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

LE MAITRE-D'HOTEL.

MADAME la Marquiſe eſt ſervie.

LA MARQUISE.

Allons nous mettre à table : enſuite j'aurai bien des choſes à vous dire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

LA COMTESSE, DURVAL.

LA COMTESSE.

QU'EST-CE donc, Monſieur Durval, que cet Homme de Loi qui vient de demander la Marquiſe & ſon Fils ? Aurait-elle un Procès ?

DURVAL.

Non, Madame, c'eſt une diſcuſſion fort peu intéreſſante, une affaire de rien : ſoyez ſure que Madame la Marquiſe n'eſt occupée dans ce moment que du bonheur de vous avoir pour ſa Fille.

LA COMTESSE.

J'eſpere que ce mariage fera ma félicité : cependant je ſuis bien mécontente du Marquis, lui que j'ai toujours vu d'une gaité charmante, il eſt d'un ſérieux qui me glace ; il a l'air de m'épou-

ſer malgré lui : je vous aſſure que ſans mon extrême amitié pour ſa Mere, je retirerais ma parole.

DURVAL.

Il faut pardonner à ſon âge une timidité que vous prenez pour de la froideur. Son reſpect pour vous gêne ſes ſentimens ; il n'oſe pas encore vous dire qu'il vous aime, & il eſt diſtrait par le plaiſir de le penſer.

LA COMTESSE.

J'ai bien peur, Monſieur Durval, que vous n'ayez beſoin de tout votre eſprit pour le défendre.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, DURVAL, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

NON, ma Mere, non ; je ne puis me taire.

LA MARQUISE.

Mais, mon Fils, arrêtez ; tout n'eſt pas perdu.

LE MARQUIS.

Tout le ſerait, ſi j'étais aſſez vil pour cacher notre malheur. *(à la Comteſſe.)* Madame, ma Mere avait un procès d'où dépendait toute ſa fortune, il vient d'être jugé, & nous l'avons perdu.

DURVAL.

Ah Ciel !

LA COMTESSE.

Comment ! toute votre fortune ?

LE MARQUIS.

Il ne nous reſte rien au monde que des dettes.

LA MARQUISE.

Le malheur n'eſt pas ſi grand qu'il vous le dit ; ſi vous êtes aſſez notre amie, pour nous obtenir l'appui de votre famille, il eſt impoſſible.....

LA COMTESSE.

Vous ne doutez sûrement pas, Madame, du vif intérêt que vous m'inſpirez : mais, un procès n'eſt pas une affaire de faveur ; perſonne n'eſt aſſez puiſſant pour en impoſer aux Loix ; d'ailleurs, à mon âge & dans ma poſition, je ne peux guere ſolliciter pour Monſieur le Marquis ; on interpréterait mal....

LA MARQUISE.

L'amitié & les engagemens qui nous lient, ſont des titres plus que ſuffiſans....

LA COMTESSE.

Je voudrais de tout mon cœur vous être utile ; mais nos engagemens ſont au moins reculez ; je ne me plaindrai point du myſtere que vous m'avez fait : je vois avec douleur que je ne peux vous être

bonne à rien, & que dans un moment auſſi cruel, vous avez beſoin de ſolitude. *(Elle lui fait une grande révérence & ſort.)*

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

Est-ce bien elle! Elle qui me jurait hier encore une éternelle amitié, qui voulait tout quitter, tout abandonner, pour vivre avec moi, pour devenir ma Fille! Ah! Monſieur Durval, n'en êtes vous pas indigné?

DURVAL.

Comment, Madame, en perdant ce procès, vous perdez toute votre fortune?

LA MARQUISE.

Hélas! je n'avais d'autre bien que cette ſucceſſion; je ne crains pas de vous ouvrir mon cœur; vous êtes le ſeul ami qui me reſte.

DURVAL, *à part.*

Ce procès me ruine auſſi.

LA MARQUISE.

Donnez-moi vos conſeils.

DURVAL.

Il n'y en a plus, quand on eſt ſans reſſource : d'ailleurs, je ſuis auſſi à plaindre que vous; je ne dois plus compter ſur les promeſſes que vous m'avez faites; j'ai perdu mon tems dans votre maiſon.

LE MARQUIS.

Hatez-vous donc d'en ſortir, Monſieur, puiſque notre fortune était le ſeul lien qui vous attachait à nous.

DURVAL.

Mais. . . .

LE MARQUIS.

Ne cherchez point de vaines excuſes, nous ne valons plus la peine que vous vous déguiſiez.

(Durval ſort.)

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

EH bien, ma Mere, les voilà, ces amis ſur leſquels vous oſiez compter!

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MONSIEUR le Marquis m'excuſera bien, ſi je prend la liberté de lui demander ſi ce que l'on dit eſt vrai.

LE MARQUIS.

Quoi ?

L'ÉPINE.

Monſieur, c'eſt votre procès : on aſſure qu'il eſt perdu, & que Monſieur le Marquis eſt ruiné.

LE MARQUIS.

Cela n'eſt que trop vrai ; laiſſe nous.

L'ÉPINE, *à part.*

Oh ! c'eſt bien mon projet. (*Haut.*) Mais, Monſieur.....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

L'ÉPINE.

Monſieur le Marquis ne gardera peut-être pas de domeſtique, & je ſais une maiſon où je pour-

rais entrer ; voilà pourquoi, ſi c'était un effet de votre bonté de me mettre à la porte, en me payant, je vous ſerais fort obligé.

LE MARQUIS.

L'Épine, ce ſoir vous ſerez payé, & libre d'aller où vous voudrez ; ſortez.

L'ÉPINE.

Oh ! je ne ſuis pas inquiet, Monſieur ; mais.....

LE MARQUIS.

Mais juſques-là je ſuis votre Maître, ſortez ; ne me le faites pas répéter.

L'ÉPINE *s'en allant.*

Il faut qu'il ait encore de l'argent, car il eſt fier.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

DU courage, ma Mere : la baſſeſſe de ceux que vous avez cru vos amis, doit vous conſoler. Puiſqu'ils n'aimaient que vos richeſſes, ce ſont eux qui les ont perdues, & nous y gâgnerons le bonheur de vivre pour nous. Cependant, ne négligeons aucun des moyens qui nous reſtent : vous avez d'autres amis ; Ergaſte m'a toujours paru vous être véritablement attaché.....

LA MARQUISE.

Oui, mon Fils; j'ai été aſſez heureuſe pour lui rendre de grands ſervices, je vais mettre ſa reconnaiſſance à l'épreuve. (*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

Moi, je vole chez Colin; c'eſt à lui que je veux tout devoir..... Mais Colette, Colette qui croit que je l'ai trompée, qui s'eſt retirée ſans vouloir m'entendre, ne penſera-t-elle pas que c'eſt l'indigence qui me ramène à ſes pieds? Ce doute eſt affreux, & me retient malgré moi. Que je ſuis malheureux! Je n'oſerai plus lui dire que je l'aime..... O Ciel! voilà Colin; comment oſer lui parler!

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, COLIN *un papier à la main*

COLIN.

Vous ne comptiez plus me revoir; raſſurez-vous, c'eſt la derniere fois : je ne viens point troubler les apprêts de votre mariage; je ne viens point vous reprocher votre fortune & votre bonheur. J'ai voulu vous rendre moi-même cette Promeſſe que ma Sœur eut la faibleſſe d'accepter; j'ai voulu briſer de ma main tous les liens qui nous attachaient l'un à l'autre; vous êtes libre, & vous ſerez heureux; je vous eſtime aſſez peu pour en être ſûr.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel langage! & je l'ai mérité.

COLIN.

Vous craignez de rougir en reprenant ce papier? Vous n'avez pourtant pas rougi, lorſqu'avec un air de franchiſe & de tendreſſe, ici, à cette même place, vous nous demandiez pardon; vous parliez à ma Sœur de mariage & d'amour, tandis que vous aviez tout conclu pour en épouſer une autre demain. Allez, l'homme capable d'une ruſe auſſi indigne, doit tirer vanité de n'être ému de rien; oſez me regarder, c'eſt à moi de rougir.

LE MARQUIS, *après une pauſe.*

Oui, vous avez raiſon. J'ai pu vous cacher un mariage.... qui ne ſe ſerait pas fait : il eſt juſte que j'en ſois puni. Rendez-moi cette promeſſe, (*Il la prend.*) c'eſt le ſeul bien qui me reſte ; mais j'en ſuis indigne, il faut y renoncer. (*Il la déchire.*) Allez, abandonnez un malheureux qui ne mérite que votre mépris ; mais hâtez-vous de l'abandonner. Si vous ſaviez combien il eſt à plaindre, peut-être.....

COLIN.

Vous, à plaindre ! & tout ſuccede à vos vœux. Vous épouſez, dit-on, une femme de qualité dont le crédit doit vous porter au comble des honneurs ; vous jouiſſez d'une fortune immenſe ; votre Mere vous idolâtre ; tout ce qui vous entoure n'eſt occupé que de vous plaire ; rien ne peut altérer tant de bonheur : le ſeul ſouvenir d'un ami & d'une maîtreſſe que vous avez trompés, pourrait vous importuner dans vos plaiſirs ; mais vous n'entendrez jamais parler d'eux ; & dans la claſſe où vous allez monter, on oublie aiſément les malheureux qu'on a faits.

LE MARQUIS.

C'en eſt trop, Colin ; reſpectez mon malheur ; apprenez.....

SCÈNE IX.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

COLETTE *accourant.*

Ah! mon Frere, ils ont perdu tous leurs biens; vous l'ignorez, & j'accours pour vous empêcher d'insulter à leur infortune.

COLIN.

Comment! ma Sœur, expliquez-vous.

COLETTE.

Leur malheur est déjà public : un procès les a dépouillés de toutes leurs richesses; ils sont réduits à la plus affreuse indigence.

LE MARQUIS.

Oui, & je regrette peu tout ce que j'ai perdu. Mon plus grand malheur, celui qui me touche le plus, c'est que vous me croyez coupable; & j'ai trop d'intérêt à vous paraître innocent, pour que j'ose me justifier.

COLETTE.

Vous justifier! Croyez-moi, épargnez vous ce soin : on ne trompe qu'une fois celle qui ne méritait pas d'être trompée; mais vous êtes malheureux, je viens supplier mon frere de vous secourir. Oui, mon Frere, il n'a offensé que moi; il n'a

manqué qu'à l'amour, l'amitié doit l'ignorer. Tu ſerais cent fois plus coupable que lui, ſi tu l'abandonnais; car il me reſtait mon frere, & que lui reſtera-t-il? Sa maiſon eſt déjà déſerte, tout le monde le fuit; mon Frere, tu ſeras ſon appui, tu le tireras de l'infortune; & mon cœur te payera de tes bienfaits, en ajoutant à ma tendreſſe pour toi toute celle que j'avais pour lui.

LE MARQUIS.

Colette, vous déchirez mon cœur & vous l'enflammez : non, je ne vous ai pas trompée; dès l'inſtant où je vous ai vue, j'étais réſolu de rompre ce mariage; ſi je vous l'ai caché, c'était pour ne pas paraître ſi coupable; c'était pour ne pas vous affliger.

COLETTE.

Si vous aviez jamais aimé, vous ſauriez que la plus affreuſe nouvelle n'afflige pas autant que le plus léger manque de confiance.

LE MARQUIS.

Eh bien! Colette, décidez de mon ſort. Je ſuis au comble du malheur, ſans reſſource, abandonné de tout le monde, je n'ai d'appui que vous ſeule; rendez-moi votre cœur, j'accepte vos bienfaits; mais ſi vous ne m'eſtimez pas, ſi vous ne m'aimez plus, vous avez perdu le droit de m'être utile, je ne veux rien vous devoir.

COLETTE.

Quoi! vous voulez....

LE MARQUIS.

Je veux mourir ou être aimé de vous : cette volonté ne m'eſt pas nouvelle.

COLETTE, *après une pauſe.*

Mon frere, ſi nous l'abandonnons, perſonne ne viendra le ſecourir.

LE MARQUIS.

Point de pitié, Colette ; ce ſentiment eſt affreux, quand il ſuccède à l'amour. Haïſſez-moi, ou pardonnez comme vous me pardonniez autrefois.

COLETTE, *le regardant.*

Ah ! que l'infortune vous va bien ! Depuis que vous êtes malheureux, vous reſſemblez bien davantage à ce Jeannot que j'ai tant aimé.

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais ceſſé de l'être : mon cœur vous en répond ; il eſt à vous, ce témoin-là, il ne peut vous mentir.

COLETTE.

Si j'étais bien ſûre....

SCÈNE DERNIERE.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mon Fils, tout eſt perdu : je viens de chez un ingrat qui me doit tout ; il n'a pas même voulu me recevoir. Que devenir ! Il ne me reſte plus rien ſur la terre.

COLIN.

Madame, il vous reſte Colin : permettez-lui de vous aimer autant que votre Fils vous aime ; permettez-lui de vous offrir tout ce qu'il poſſéde.

LE MARQUIS.

J'en étais ſûr, Colin : oui, ma Mere, voilà votre ami, votre bienfaiteur ; c'eſt à lui que mon cœur vous confie : quant à moi, il m'eſt impoſſible de partager le bonheur que vous promet ſon amitié.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, mon Fils, tu veux me quitter ?

LE MARQUIS, *montrant Colette.*

Elle ne m'aime plus ; elle croit que je l'ai trompée.

LA MARQUISE.

Vous, Colette ! & c'eſt pour vous ſeule qu'il ôſait me déſobéir ; c'eſt pour vous.....

COLETTE.

N'achevez pas, c'eſt lui que je veux croire. Oui, je ſuis ſûre de ton cœur, & je ne te rends pas le mien; vas, tu l'as toujours eu. Ta Colette eſt bien plus heureuſe que toi, puiſque c'eſt elle enfin qui fera ton bonheur.

(*Le Marquis tombe à ſes pieds, & ſe retourne vers Colin.*)

LE MARQUIS.

Et toi, es-tu mon frere?

COLIN *l'embraſſe.*

Il y a long-tems. (*A la Marquiſe.*) Madame, nous étions deſtinés à ne faire qu'une famille; ſouffrez que votre Fils épouſe ma Sœur, & que tout mon bien lui ſerve de dot.

LA MARQUISE.

Ah! Colin, quelle vengeance! & combien vous êtes au-deſſus de moi!

COLIN.

Vous vous trompez, puiſque c'eſt vous qui êtes malheureuſe.

LE MARQUIS.

Eh! ma Mere, dites donc bien vîte que vous me donnez à Colette.

LA MARQUISE.

Hélas! mes Enfans, c'eſt moi qui me donne à vous; mais comment pourrai-je jamais réparer.....

COLETTE.

Ah! ma Mere, ſi vous ſaviez combien je vous dois, pour le plaiſir de vous appeller ma Mere.

COLIN.

J'ai ici de quoi vous acquitter avec vos créanciers. Nous donnerons à ta Mere, mon cher Jeannot, ton patrimoine d'Auvergne; la dot de ta femme reſtera dans mon commerce, que je ne ferai plus que pour vous deux. (*A la Marquiſe.*) Approuvez-vous ce que je lui propoſe?

LA MARQUISE.

Je vous devrai, Colin, bien plus que vous ne penſez; vous m'avez appris que le bonheur n'eſt pas dans la vanité, & que la vertu ſeule vient au ſecours de l'infortune.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de M Je Lieutenant Général de Police, *Jeannot & Colin*, Comédie en trois Actes, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la Repréſentation & l'Impreſſion. A Paris, ce 2 Novemb. 1780.

SUARD.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 13 Novembre 1780. LENOIR.

De l'Imprim. de CL. SIMON, Imprimeur, rue des Mathurins, 1780.

LE
JE NE SÇAI QUOI,
COMÉDIE
EN UN ACTE,
AVEC UN DIVERTISSEMENT;

De M. Louis DE BOISSY, de l'Académie Françoiſe.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 10 Septembre 1731.

NOUVELLE ÉDITION.

Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.

ACTEURS.

MOMUS.
VENUS.
APOLLON.
LE JE SÇAI QUOI.
LE GÉOMETRE.
LE PETIT MAITRE.
LE SUISSE.
LE PUBLIC FÉMININ.
L'ACTEUR FRANÇOIS.
LE MUSICIEN & LA DANSEUSE.
SILVIA.
TROUPE de Calotins & Calotines.

La Scene eſt dans un Déſert.

LE JE NE SÇAI QUOI, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, VENUS.

MOMUS.

QUe vient faire Cypris dans ce lieu solitaire?

VENUS.

Et qu'y cherche Momus?

MOMUS.

C'eſt un fripon charmant;
Qui n'eſt pas votre Fils, & qu'on prend pour ſon Frere;

Dont le nom même eſt un myſtere ;
Déſerteur de mon Régiment,
Ainſi que de Cythere.
Il a les traits peu réguliers, mais fins ;
Son air eſt ingénu, ſes diſcours ſont badins ;
Il eſt brun de viſage, & petit de figure ;
De l'art trop compoſé fuit les charmes contraints ;
Et tient ſes agrémens des mains de la Nature.
Votre Fils eſt plus beau, mais je crois celui-ci,
Soit dit ſans vous mettre en colere,
Mille fois plus piquant, mille fois plus joli,
Et dans tout ce qu'il fait, il a le don de plaire.

VENUS.

Ah ! je reconnois là le Dieu de l'agrément ;
LE JE NE SÇAI QUOI raviſſant,
Que la plus charmante des Graces,
Et le Caprice, ont mis au jour ;
Qui faiſoit autrefois la gloire de ma Cour ;
Et qui fuit à préſent mes traces.

MOMUS.

Conſolez-vous, Déeſſe, Apollon que voici,
Eprouve les mêmes diſgraces ;
Et comme vous, ſans doute, il vient chercher ici
Le fier Je ne ſçai quoi, que cache cette grotte.

SCENE II.

APOLLON, MOMUS, VENUS.

APOLLON.

LE Dieu Momus l'y cherche auſſi.
Eſt-ce pour lui donner un Brevet de Calotte ?
Il en eſt digne sûrement
Par ſa rare conduite.

MOMUS.

Mais vous faites par-là ſon Eloge, vraiment.
La brigue ne fait rien dans notre Régiment,
On n'y reçoit que le mérite ;
Vous en faites, Seigneur, vous-même l'ornement,
Auſſi-bien que le Dieu dont vous blâmez la fuite.

APOLLON.

Un tel honneur me flatte infiniment :
Mais je me rends juſtice, & je ſens l'avantage
Qu'a ſur moi cet Enfant volage ;
C'eſt lui qui, le premier, a rendu floriſſant
Ce Corps dont la chaleur s'eſt un peu ralentie.

MOMUS.

Eh ! c'eſt depuis qu'il eſt abſent.
Sans le Je ne ſçai quoi tout languit dans la vie,
Il en fait tout l'enchantement ;
C'eſt le Je ne ſçai quoi qui met ſur la Folie
Cet aimable vernis qui la rend ſi jolie,
Et ſur tous mes Sujets répand cet enjouement
Qui fait paſſer heureuſement
Leur plus piquante raillerie.
Sans le Je ne ſçai quoi le Dieu des Vers ennuïe ;
Il donne à ſes accords ce doux charme qui plaît,
Et remplit ſeul la Tragédie
De la chaleur de l'intérêt.
Sans le Je ne ſçai quoi, ſans ſa grace infinie,
La Beauté n'offre aux yeux qu'un éclat impuiſſant :
C'eſt le Je ne ſçai quoi, qui, je ne ſçai comment,
Forme la ſympathie.
Enfin, par ce Je ne ſçai quoi,
Un cœur s'attache à l'autre, & ſans ſçavoir pourquoi,
On combattroit en vain ſa douce tyrannie ;
Du petit enchanteur un regard ſéduiſant,
Un coup de tête, un geſte, une maniere,

Déeſſe des Amours, ſont plus en un inſtant,
Que ne feroient votre Art & ſon talent
En une année entiere.
Heureux cent fois l'Auteur,
Heureux l'Amant, heureux l'Acteur,
Heureuſes mille fois les Belles,
Sur qui ſes libérales mains
Répandent, en naiſſant, ſes graces naturelles;
De toucher & de plaire ils ſont toujours certains.

APOLLON.

Ciel! qu'entends-je? Momus s'eſt fait Panégyriſte!

VENUS.

Le Dieu des Médiſans devient votre copiſte.

MOMUS.

Doucement, je ne fais cet Eloge de lui,
Que pour mieux vous blâmer l'un & l'autre aujourd'hui.
Du départ de ce Dieu vous êtes ſeuls la cauſe.

APOLLON.

Qui! nous?

MOMUS.

Vous-même; en vain vous faites les ſurpris.

VENUS.

Je m'étonne, ſur nous, que vous mettiez la choſe.

MOMUS.

Ce ſont tous les abus que vous avez permis,
C'eſt l'affectation, c'eſt la coquetterie,
Le fard & le clinquant, qui ſemble des habits
Avoir paſſé dans les Ecrits;
Ce ſont tous les faux airs que le Faſte a fait naître,
Qui l'ont forcé d'abandonner Paris,
Pour ſuivre la Nature en ce ſéjour champêtre.
Voilà ce qu'a produit la fureur de paroître.
De la Simplicité l'on ne ſent plus le prix;
Toute Belle eſt coquette, & fait gloire de l'être;
Tous les Auteurs ſont Beaux-Eſprits,
Et tout Amant eſt Petit-Maître.
De la contagion ſi quelqu'un eſt exempt,
C'eſt à l'abri de ma marotte,
Et pour amis du Vrai je compte uniquement
Nos Officiers de la Calotte.

APOLLON.

Je fronde, comme vous, le faux goût d'à préſent;
Mais malgré mes efforts ſon Empire s'étend.

VENUS.

C'eſt par un pur caprice, & non par notre faute,
Que nous avons perdu ce Génie inconſtant;
Avec les graces de ſa Mere,

Il a l'humeur fantaſque de ſon Pere.

MOMUS.

Ce que j'y vois pour vous de plus triſte aujourd'hui,
C'eſt que depuis le jour que ce Dieu s'eſt enfui,
L'Ennui mortel a pris ſa place,
Et l'on bâille à Cythere auſſi fort qu'au Parnaſſe.
L'Amour ne fait plus que languir,
De vains amuſemens on a beau le remplir,
Le cœur demeure toujours vuide,
Et l'Ennui d'un vol rapide
S'y vient nicher au milieu du Plaiſir.

VENUS.

Le moyen de s'en garantir ?

MOMUS.

Cela me paroît difficile.

VENUS.

Il a même forcé notre dernier aſyle,
Le Théâtre eſt en proye à ſa noire vapeur.

MOMUS.

C'eſt notre premier Temple; il eſt de notre honneur
D'en prendre la défenſe :
C'eſt la cauſe d'ailleurs de tous les Immortels.

Si l'Ennui s'établit dans le ſein de la France,
Il détruira tous leurs Autels.

APOLLON.

Contre un fléau ſi grand que peut notre puiſſance?
Que faire enfin?

MOMUS.

Agir tous de concert,
Pour arracher de ce Déſert
Le Dieu, dont la préſence
Peut ſeule exterminer cet Ennemi fatal:
Mais il ne faut pas moins qu'un effort général.
Cette Grotte & ces lieux qu'arroſe une onde pure,
Pour retenir ſes pas ſemblent formés exprès;
De leur agréable ſtructure
Le ſeul Caprice a fait les frais.

VENUS.

Mais comment l'arracher du fond de ſa retraite?

MOMUS.

Pour lui faire quitter ces lieux,
Ecoutez un deſſein que mon eſprit projette,
Et qui ſera, je crois, approuvé dans les Cieux:
Parmi tous les Mortels qui nous rendent hommage,
Que chacun de nous tâche à trouver un ſujet,

Qui puiſſe avoir l'heureux attrait
De rappeller ce Dieu volage,
Et de le fixer tout-à-fait.

APOLLON.

Vous eſpérez avoir ſans doute l'avantage
De l'emporter ſur tous les autres Dieux;
Et ce retour ſera l'ouvrage
De quelque Calotin joyeux.

MOMUS.

Mais ne croyez pas rire, avec un tel langage.
On plaît moins par le Sérieux,
Qu'on ne fait par le Badinage;
Et le Je ne ſçai quoi, ſi charmant à nos yeux,
Eſt lui-même porté vers le Calotinage,
Et tient de lui ſes traits les plus victorieux.

VENUS.

Mais aux Mortels pourquoi donner la gloire
De l'exécution?
C'eſt nous avilir de les croire,
Dans cette occaſion,
Plus capables que nous d'obtenir la victoire.

APOLLON.

Oui, de n'avoir pas cet honneur,
Ma dignité s'offenſe & mon orgueil murmure.

MOMUS.

C'eſt cette dignité qui doit nous en exclure:
La contrainte & l'apprêt qui ſuivent la Grandeur,
Donneroient l'épouvante à notre Déſerteur.

VENUS.

Avant de recourir à ce moyen extrême,
Moi, je veux eſſayer du moins,
Si je ne pourrai pas réuſſir par moi-même.

APOLLON.

Et j'y vais comme vous appliquer tous mes ſoins.

MOMUS.

Des Coquettes elle eſt la Reine,
Il eſt le Dieu des Beaux-Eſprits;
Je ne ſuis nullement ſurpris
Si l'Amour propre les entraîne.
D'un ſi noble deſſein je vous applaudis fort:
Mais voici ce Dieu ſolitaire,
Qui vers ce lieu prend ſon eſſor;
Il s'offre à vos filets, ſignalez votre effort.
Pour convaincre les Dieux du choix qu'ils doivent faire,
Et pour ſonger au mien, moi je quitte ce bord.
(*Il s'en va.*)

SCENE III.

APOLLON, VENUS, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QUels ſont les importuns qu'ici je vois paroître?
C'eſt Apollon & Madame Venus.
Qu'ils ſont changés depuis que je ne les ai vus!
J'avois d'abord peine à les reconnoître.

APOLLON.

Il s'effarouche en vous voyant.

ARLEQUIN.

Que veulent-ils?

VENUS.

Il faut l'aborder doucement.

ARLEQUIN.

Quelle affectation! quel rouge épouvantable!
Je ne puis ſoutenir leur aſpect ſeulement.
Vîte, rentrons dans mon appartement.

VENUS.

Pourquoi nous fuir, Génie aimable?

APOLLON.

Vous ſeriez accompli,
Si vous vouliez vous montrer plus affable.

ARLEQUIN.

Ah! vous me trouvez donc joli?

VENUS, *d'un air minaudier.*

Plus on vous voit, & plus on vous trouve agréable.

ARLEQUIN, *à Venus.*

Ce compliment eſt fort poli;
Mais ne pourriez-vous pas, de grace,
Me dire des douceurs, ſans faire la grimace?

APOLLON, *faiſant le gracieux.*

Tout eſt charmant en vous. Vous êtes embelli,
Même par votre bruſquerie.

ARLEQUIN.

Ah! vous m'affadiſſez par votre flatterie;
Et vous accompagnez ce trait digne de vous,
D'un ſouris fat & plein d'affeterie,
Capable de gâter l'éloge le plus doux.
Faites-moi tous les deux un plaiſir, je vous prie?

APOLLON.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Privez-moi de votre compagnie,
Ou trouvez bon que je vous diſe adieu.

VENUS.

D'où vous vient cette ſaillie?

ARLEQUIN.

D'une raiſon ſans répartie.
Nous ne ſçaurions tous trois être en un même lieu.

APOLLON.

Mai pourquoi donc, je vous ſupplie ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'avec l'Art j'ai de l'antipathie ;
Et, pour trancher les diſcours ſuperflus,
Que Madame n'eſt plus
Qu'une vieille coquete à mes yeux enlaidie,
Dont je ne puis ſouffrir le viſage fardé ;
Et que vous êtes, vous, un Bel-Eſprit guindé,
Dont l'entretien m'ennuye.

APOLLON, *l'arrêtant.*

Arrêtez, charmant Je ne ſçai quoi, arrêtez ;
Ne partez pas ſi vîte.
Nous avons traverſé les airs, Venus & moi,
Pour venir vous rendre viſite.

ARLEQUIN.

Adieu, je prends la fuite,
Dès qu'on court après moi.

VENUS, *en le retenant.*

Ah ! montrez-nous plûtôt le moyen de vous plaire ;
Pour vaincre vos rigueurs, dites, que faut-il faire ?

ARLEQUIN.

Vous rapprocher de la ſimplicité.

APOLLON.

C'eſt à quoi chaque jour notre eſprit s'étudie ;
Et ſans ceſſe par nous votre air eſt imité.

ARLEQUIN.

Par-là même, morbleu, vous êtes affecté :
On n'eſt plus naturel, ſi-tôt que l'on copie :
Ainſi, plus de commerce.

VENUS.

Ah ! quelle cruauté !
Le dernier des Mortels ne ſeroit pas traité
D'une façon plus dure.

ARLEQUIN.

Je le recevrois beaucoup mieux.

APOLLON.

Pouquoi nous faire cette injure ?

ARLEQUIN.

C'eſt que les hommes ſont moins fardés que les Dieux :
Plus on eſt guindé dans les Cieux,
Moins on eſt près de la Nature,
Et ſouvent les plus grands ſont les plus ennuyeux.
Voilà pourquoi je vous fais mes adieux.

VENUS.

VENUS.

C'eſt moi plutôt qui vous cede la place.
Je rougis d'en avoir trop fait,
Et mon juſte dépit me chaſſe.
Une mortelle aura peut-être le ſecret
De venger ma diſgrace.

(Elle ſort.)

APOLLON.

Honteux d'avoir tenté des efforts ſuperflus,
Je vais ſuivre trop tard le conſeil de Momus.

SCENE IV.

ARLEQUIN, UN GÉOMETRE.

LE GÉOMETRE, *ſans voir Arlequin.*

Plus je combine, plus je penſe ;
Et moins dans le fond je conçoi
Le prétendu Je ne ſçai quoi,
Dont chacun regrette l'abſence,
Et qu'on dit en ces lieux faire ſa réſidence.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce faquin-là médit de moi.

LE GÉOMETRE.

Ou la Géometrie eſt fauſſe & vaine en ſoi,
Et je ſuis une franche bête,
Ou ce Je ne ſçai quoi dont l'Univers s'entête,
Et cette gentilleſſe avec cet agrément,
Que dans le monde on cherche tant,
Et dont on prétend qu'il eſt Pere,
Ne ſont qu'une pure chimere.
L'exacte Vérité, la ſolide raiſon,
Ont ſeules droit de plaire,

Tout le reſte n'eſt qu'un jargon.

ARLEQUIN.

Holà! hei! jargon toi-même.
Sçais-tu bien, maître original,
Sçais-tu bien que celui dont tu parles ſi mal,
Pourroit fort bien punir ton inſolence extrême?

LE GÉOMETRE.

Vous le connoiſſez donc?

ARLEQUIN.

Oui.
Ma gloire, qui plus eſt, m'engage à le défendre.

LE GÉOMETRE.

Pour moi, la Vérité, qui me conduit ici,
Ne me permet pas de me rendre
Avant d'être mieux éclairci.

ARLEQUIN.

Pour convaincre à l'inſtant ton eſprit endurci,
Il te ſuffit de ſa préſence.

LE GÉOMETRE.

Où donc eſt-il? je ſerois curieux
D'en faire l'analyſe.

ARLEQUIN.

Il te creve les yeux,
Homme ignorant à force de ſcience.

LE GÉOMETRE.

Mais je ne vois que vous seul en ces lieux.

ARLEQUIN.

Eh! n'apperçois-tu pas, butor, que c'est moi-même?

LE GÉOMETRE.

En ce cas-là vous êtes un problême
Que je ne puis résoudre & dont je dois douter.

ARLEQUIN.

Mais, animal indécrotable,
Je suis un être, moi, mais un être palpable;
Tu n'as plutôt qu'à me tâter.

LE GÉOMETRE.

Le rapport de mes sens est trompeur, variable;
Sur lui je ne puis m'assurer;
C'est mon esprit qu'il faut seul pénétrer
D'une conviction qui soit inébranlable.
A mes regards que sert de vous montrer;
Je ne sçaurois vous croire véritable,
Vous que rien jusqu'ici n'a pu me démontrer.
Il faut, s'il vous plaît, me permettre,
Pour me convaincre pleinement,
De vous examiner géometriquement,
Et de vous définir sans plus long-tems remettre.

ARLEQUIN.

Apprenez qu'il faut me ſentir,
Et qu'on ne peut me définir,
Monſieur le Géometre.

LE GÉOMETRE.

Souffrez du moins, de peur d'un Quiproquo,
Souffrez que je vous décompoſe,
Ou je vous tiens pour un Zero.

ARLEQUIN.

Je vais te faire voir que je ſuis quelque choſe,
Et te décompoſer toi-même de façon,
Que tu vas au plutôt changer d'opinion.

LE GÉOMETRE.

Arrêtez, point de violence.
Là, ſoit, pour un moment j'admets votre exiſtence;
Mais, pour mieux affermir mon eſprit chancelant,
Avec ce demi Cercle (*a*) agréez ſeulement,
Que je meſure ici votre circonférence,
Et prenne exactement chaque dimention.

ARLEQUIN.

Mais il me prend, je penſe,
Pour une Contreſcarpe, ou pour un Baſtion.

(*a*) Il tire de ſa poche un demi Cercle, & le braque ſur une Canne qu'il tient à la main, & qui ſert d'appui.

LE GÉOMETRE.

Ne remuez donc pas. Un peu de patience.

ARLEQUIN.

Renverſons & briſons ſon Inſtrument maudit.

LE GÉOMETRE.

Que faites-vous ? quel aveugle dépit !

ARLEQUIN.

Vous êtes un Faquin, dont l'audace ſournoiſe
Et le doute inſolent excitent mon courroux.
Je ne ſuis pas un Dieu qu'on meſure à la toiſe,
Et je devrois ici vous donner mille coups.

LE GÉOMETRE.

Eh ! par là qu'avanceriez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſçaurois te convaincre avec tes propres armes.
Mais, va, tu n'as point d'yeux pour connoître mes charmes,
Et toi-même tu perds tous les ſoins que tu prens.
Je ſuis un Don de la Nature,
Qu'on ne peut concevoir par l'art ni par le tems,
Et qu'on ne vit jamais briller dans la figure,
Ni dans le Cabinet de Meſſieurs les Sçavans.

LE GÉOMETRE, *en s'en allant.*

Pour moi qui ne me rends qu'à la ſeule évidence,

J'en ſuis toujours pour ce que j'en ai dit ;
Et dans cette occurrence,
Mes yeux ſont convaincus, mais non pas mon eſprit.

ARLEQUIN.

Si tu me comprenois, je perdrois mon crédit.

SCENE V.

ARLEQUIN, LE PETIT MAISTRE.

LE PETIT MAISTRE.

AU Dieu de l'Agrément je fais la révérence,
En qualité d'Ambaſſadeur.

ARLEQUIN.

Et quelle eſt la Puiſſance,
Qui vers notre Grandeur
A député votre Excellence ?

LE PETIT MAISTRE.

En me voyant, Seigneur,
Vous devinez qui c'eſt, je penſe.

ARLEQUIN.

Moi ? point du tout.

LE PETIT MAISTRE.

C'eſt Venus & l'Amour,
Qui ſoupirent tous deux après votre retour,
Et qui m'ont aujourd'hui donné la préférence
Sur tant d'aimables Gens
Qui font l'ornement de la France.
Dans cette occaſion, je dois, ſans perdre tems,
Vous marquer ma reconnoiſſance,
Et vous faire, Seigneur, mille remercimens.

ARLEQUIN.

Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

LE PETIT MAISTRE.

La demande m'étonne!
Pour avoir comblé ma perſonne
De tous vos dons les plus charmans.

ARLEQUIN, *à part.*

S'il n'étoit pas ſi ſat, il ſeroit fort aimable;
Mortifions un peu ſa vanité.

LE PETIT MAISTRE.

Si je plais, c'eſt à vous que j'en ſuis redevable.

ARLEQUIN.

Vous vous moquez en vérité,
Monſieur le petit Maître,
Je n'ai pas ſeulement l'honneur de vous connoître.

LE PETIT MAISTRE.

Trêve de modeſtie & de déguiſement.
Tous ces bons airs qu'en moi l'on voit paroître,
Ce goût qui regne en mon ajuſtement,
Ce dehors, ces façons, ces riens inexprimables,
Qui rendent tous les cœurs épris,
Ces coups de tête inimitables,
Qui tâchent d'attraper tous nos jeunes Marquis,
Quand on les voit dans les Couliſſes
Déployer leurs talens aux yeux des Spectateurs,
Et jouant avec les Actrices,
Chanter plus haut que les Acteurs;

(*Il chante.*)

Ah! belle Reine, eſt-il poſſible
Que vous ſoyez ſenſible
Pour un autre que moi?
Ah! belle Reine, eſt-il poſſible
Que je ne ſois pas votre Roi?

(*Il déclame.*)

En un mot tous ces dons qui parent ma figure,
C'eſt de vous ſeul que je les tiens.

ARLEQUIN.

Il n'en eſt rien, je vous aſſûre,
Car je ne reconnois pour miens

Que ceux qui ſont marqués au coin de la Nature;
Et jamais Petit-Maître.....

LE PETIT MAISTRE.

Oh! je le ſuis en beau,
Et je le ſuis dès le berceau.

ARLEQUIN.

Apprenez mieux à vous connoître,
La Nature jamais ne fit un Petit Maître.
Le plus aimable eſt toujours apprêté,
Et c'eſt en le louant autant qu'il puiſſe l'être,
Le Chef-d'œuvre de l'Art & de la Vanité;
Ainſi détrompez-vous.

LE PETIT MAISTRE.

Ce n'eſt qu'une défaite,
Vous ne pouvez en ce moment
Vous diſpenſer honnêtement
D'abandonner votre retraite
Pour me ſuivre à Paris, où chacun vous ſouhaite.

ARLEQUIN.

Vous comptez donc ſur mon retour?

LE PETIT MAISTRE.

Oui vraiment; j'ai donné ma parole à l'Amour
De vous ramener dans ce jour.

ARLEQUIN.

Le compliment eſt aſſez drôle ;
Il eſt bon, mon ami, de vous faire ſçavoir
Qu'avec tous les appas que vous croyez avoir,
Vous riſquez à l'Amour de manquer de parole.
Mais quel eſt le fâcheux qui vient encor nous voir ?

SCENE VI.

ARLEQUIN, LE PETIT MAISTRE, UN OFFICIER SUISSE.

LE SUISSE.

LI Tieu qui préſide à la Tonne,
Monſir Pacchus, me preferir à tous,
Et faire choix de mon perſonne
Pour faire l'ambaſſade & la harangue à fous.

ARLEQUIN.

L'aimable Ambaſſadeur ! qu'il a de gentilleſſe !
Quand Bacchus a choiſi
Un envoyé de cette eſpece,
Aſſurément il étoit dans l'ivreſſe.

LE SUISSE, *à Arlequin.*

Moi, mon petit cadet, fous trouſe fort choli ;

Tout li corps di biſeurs qu'ici ché repréſente,
S'ennuyer peaucoup, Tieu merci,
Di ſoir ſotre perſonne abſente,
Nous être également ſans li Che ni ſçai quoi,
Tout che ne ſçai comment & ſans ſavre pourquoi.

LE PETIT MAITRE, *à Arlequin.*

Des Suiſſes ſoupirer après votre préſence!
Ce Phœnomene me ſurprend;
Je ne croyois pas ſeulement
Que le Je ne ſçai quoi fût de leur connoiſſance.

LE SUISSE.

Toi li parle très-mal quand toi li parle ainſi,
Et por tranche un diſcours qui m'échauffe mon pile,
Moi di Che ni ſçai quoi ſi fort être l'ami,
Que li mene ſoupir ſti ſoir même à la file.

ARLEQUIN, *à part.*

Ce ne ſera pas d'aujourd'hui.

LE PETIT MAITRE, *au Suiſſe.*

Vous pouvez vous paſſer de lui;
Et ſon ſecours vous eſt fort inutile;

Vous n'avez pas, Meſſieurs, le goût ſi difficile :
Pourvu qu'un Cabaret, centre de vos plaiſirs,
Vous offre une table garnie,
Il n'eſt plus rien qui manque à vos deſirs.

LE SUISSE.

Fous ouplier le meillir, ché fous prie.

LE PETIT MAISTRE.

Quoi donc ?

LE SUISSE.

Un Fanchon pien cholie.
Puis dans li même tems li manque au Tieu du fin,
Sti Ché ni ſçai quoi difin :
Qui touchours fous réfeille,
Et fous fait afalir de ſon liqueur fermeille,
Pendant trois chours entiers, li ſoir & li matin,
Sans être incommodé di tout li lendemain :
Oh ! ſti Ché ni ſçai quoi n'afre pas ſa pareille.
Puis manque à mon mouſtache encore un acrément,
Qui de Monſir dépend ;
C'eſt que ſon petit main rempli de chentilleſſe,
Li tonne un tour patin, & ſti ché ni ſçai qu'eſt-ce,
Qui me rente charmant
Aux yeux de mon Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Le bel emploi, pour moi!

LE PETIT MAISTRE.

Comment, Monſieur, comment?
Toute votre perſonne a naturellement
Tant de graces & tant de charmes,
Qu'elle n'a pas beſoin d'aucun autre ornement;
Vos mouſtaches, ſur-tout friſent ſi joliment,
Que l'objet le plus fier doit leur rendre les armes.

LE SUISSE.

Monſir de France, ché t'entens;
Pour faire l'acréaple,
Toi fouloir rire à mes dépens.

LE PETIT MAISTRE.

Moi, rire à vos dépens, je n'en ſuis point capable;
Et pour être raillé vous êtes trop aimable.

LE SUISSE.

Ne crois point patiner; mon foi,
Dans mon façon, moi l'être autant que toi;
L'avre de mon Pays li craces en partage.

LE PETIT MAISTRE.

Des graces Suiſſes! oh! je ſens leur avantage.

LE SUISSE.

Par la tertombre, moi,

Moi parlir tout di pon, & fouloir fiſte faire,
Monſeignir li Ché ni ſçai quoi,
Chiche de ſti petit affaire.

LE PETIT MAISTRE.

Vous êtes sûr d'avoir une victoire entiere.

ARLEQUIN.

Le défi me paroit plaiſant;
Je vais vous écouter fort attentivement.
Parlez. Sur pareille matiere,
Je me crois Juge compétant.

LE SUISSE.

Eh pien! Monſir, ſans tardir dafantache,
Por faire la comparaiſon,
Ricarte ſon perſonne, obſerfe ſti mignon:
Li plutôt afre l'air, le foix & la viſage
D'une Fille que d'un Garçon,
Pui toi preſſentement, toi contemple mon mine;
Admire cette coffre, & mon larche poitrine;
Foi ſti maintien guerrier, ſti front macheſtueux:
Foilà, foilà ce que ché nomme
Le témoignache afantacheux,
Et tout li frai peinté d'in homme:
Et foilà ce qui plaît ſur-tout,
A tous les Taimes di pon coût;

Et dans leur petit cœur fait fenir le tendreſſe ;
Beaucoup mieux que ſti drole afec ſon chentilleſſe.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, je ris de bon cœur.

LE PETIT MAISTRE, *bas à Arlequin.*

Un tel Original vous réjouit, Seigneur ?

ARLEQUIN.

Rien n'eſt plus véritable.
Ce Suiſſe qui ſe croit aimable ;
Et qui vient avec vous faire aſſaut d'agrément ;
Me divertit infiniment.
Mais vous qui vous moquez d'un pareil perſonnage ;
Vous me divertiſſez encore davantage.

LE PETIT MAISTRE.

Qui, moi, Seigneur, je vous divertis ?

ARLEQUIN.

Oui.
Vous le plaiſantez aujourd'hui,
Et vous trouvez ſes façons ſingulieres,
Lorſque, dans vos manieres,
Vous êtes ridicule autant & plus que lui.

LE

LE SUISSE.

Oh! l'eſtre fort pien dit, cela, Tiaple m'emporte,
Et montre à reſpectir un homme de mon ſorte.

LE PETIT MAISTRE.

La choſe me ſurprend. Vous trouvez mes façons
Plus choquantes que celles
D'un homme des treize Cantons:
Dites-moi pour les trouver telles,
Dites-moi du moins vos raiſons?

ARLEQUIN.

Oh! pour trancher en deux mots la diſpute,
Vous avez pris de mauvaiſes leçons,
Et je fais plus de cas de la Nature brute,
Tel qu'en un Suiſſe ſans fard,
On peut la voir paroître,
Que des faux agrémens de l'Art;
Qui brillent dans un Petit Maître.

LE SUISSE.

Mon peauté ſur le tien l'avre enfin emporté.

LE PETIT MAISTRE, *à Arlequin.*

Juſqu'ici, d'être aimable, on ma pourtant flatté.

ARLEQUIN.

Vous étiez né pour l'être,
Mais l'affectation chez vous a tout gâté.

LE PETIT MAISTRE.

Vous m'accuſez d'être affecté !
Vous êtes le premier. Tout autant que perſonne
Je crois avoir, ſans vanité,
Ces graces, cette aiſance & cette liberté
Que le grand Monde donne :
J'abhorre ſur-tout l'air que vous me reprochez.

ARLEQUIN.

Il y paroît à vos manieres.
Vous careſſez ainſi vos levres minaudieres,
Et voici comme vous marchez.

Il ſe promene, & contrefait le Petit Maître.

LE SUISSE.

Li marchir en catence,
Comme faire un Maître à tanſer.

LE PETIT MAISTRE, *à Arlequin.*

Eh ! comment donc marcher ? montrez-m'en la ſcience.

ARLEQUIN.

Tout naturellement, ſans paroître y penſer.

LE SUISSE.

Comme li marche, moi. La façon la plus ronde
Eſtre la meillire façon.
Ricarte ſti pon air, profite du leçon,
Et par là plaire à tout li monde.

LE PETIT MAISTRE, *d'un air ironique.*

Cette démarche eſt noble, & vous avez raiſon.

à Arlequin.

Ah! c'eſt trop m'éprouver, Seigneur, je vous ſupplie
De vous déterminer à partir avec moi,
Et de quitter la raillerie.

LE SUISSE.

Lui montir dans mon chaiſe, & ne point ſuifre toi.

ARLEQUIN.

Je voudrois à tous deux vous être favorable,
Mais je ne puis me rendre à vos ſoins empreſſés.

LE PETIT MAISTRE.

D'où vient?

LE SUISSE.

Pourquoi?

ARLEQUIN, *montrant le Petit Maître.*

Monſieur veut faire trop l'aimable;
Et vous ne l'êtes pas aſſez.

LE SUISSE.

L'eſtre plus qu'il ne faut, & de ton compagnie
Moi me paſſir fort pien, Monſir Che ne ſçai quoi,
Pendant trente-cinq ans, moi l'afre pu ſans toi,
Et li poire encor pien li reſte de mon fie.

Il s'en va en peſtant.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LE PETIT MAISTRE.

LE PETIT MAISTRE.

A Dieu, Seigneur, votre eſprit s'eſt gâté;
Vous avez même contracté
Une humeur bruſque, un air ſombre & ſauvage.
A Paris, aujourd'hui, vous ſeriez peu goûté;
Vous faites ſagement de reſter au Village.

Il ſort.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, LE PUBLIC FÉMININ.

LE PUBLIC.

AH! vous voilà, Seigneur; je vous trouve à la fin;
Mais ce n'eſt pas ſans une peine extrême:
Je n'en puis plus. Il faut bien qu'on vous aime,
Pour avoir fait tant de chemin,
Et pour vous viſiter juſques dans ces retraites.

ARLEQUIN.

Madame, apprenez-moi, s'il vous plaît, qui vous êtes?

LE PUBLIC.

Quoi! ſe peut-il en ce moment,
Que le Pere de l'agrément
Et de la Gentilleſſe,
Me demande mon nom, & qu'il me méconnoiſſe?
Moi, l'objet autrefois de ſon empreſſement,
Et de ſa plus vive tendreſſe:
Moi, qui décide ſeule, & ſouverainement,
Des affaires qui ſont de ſon département;
Moi, dont le Tribunal eſt tout-puiſſant en France;
Dont le goût naturel ſurpaſſe la ſcience
Du peuple Auteur qu'il éclaire ſouvent;

Qui, l'Evantail en main, juge auſſi sûrement
De la bonté des Piéces de Théâtre,
Que de l'air des habits & de l'ajuſtement,
Dont je ſuis idolâtre.
Ma regle sûre eſt le pur ſentiment.
Mon cœur tendre & ſenſible
Dicte lui ſeul tous mes Arrêts;
Et cet Oracle infaillible
Eſt l'Arbitre sûr des ſuccès.
Ce n'eſt qu'à ce qui porte un caractere aimable,
Que mon encens eſt départi;
On ne l'obtient jamais, ſi l'on n'eſt agréable.
Connoiſſez à ce trait votre meilleur ami,
Le Public, qui toujours vous a le plus chéri.

ARLEQUIN.

Vous êtes le Public? vous!

LE PUBLIC.

Oui.

ARLEQUIN.

Le véritable?

LE PUBLIC.

Oui, je ſuis ce Public délicat & choiſi,
Qui détermine l'autre, & qui s'en voit ſuivi.

ARLEQUIN.

Le public en cornette! il eſt méconnoiſſable.

Mais pourquoi donc ? à quel deſſein
Vous traveſtir de la ſorte ?

LE PUBLIC.

C'eſt l'habit qu'en tout tems je porte,
Puiſque je ſuis le Public Féminin ;
Cette aimable moitié du plus grand monde enfin,
Dont je fais l'ornement & l'ame.

ARLEQUIN.

Ah ! Monſeigneur, ou bien Madame ;
Car je ne ſçai comment il faut vous appeller ;
Pardonnez à l'erreur qui m'avoit ſçu troubler.
Je révere le Public Femme ;
D'être chéri de lui je me ſens trop flatté ;
Et cette double qualité
Me fait ſentir le prix d'une amitié ſi chere,
Et craindre en même tems les traits de ſon courroux.
Malheur à qui ſe voit haï de vous ;
Et trop heureux qui ſçait vous plaire.
Oui, de tous les encens le vôtre eſt le plus doux,
Et vous donnez le ton au Public votre Frere.
Mais, dans ce ſéjour écarté,
Madame, qui vous a conduite ?

LE PUBLIC.

Les Graces & la Volupté,
Qui depuis votre fuite,

Ont perdu leurs attraits & leur vivacité.
Vous ſçavez qu'elles ſont le partage ordinaire
De notre Sexe, né pour plaire,
Formé pour les Amours, porté vers le plaiſir,
Et qui fait ſon unique affaire
De l'inſpirer & de le reſſentir :
Mais chaque jour notre adreſſe impuiſſante
A beau le varier, & beau le traveſtir
Sous une forme différente,
Il lui manque ſans vous cette pointe charmante,
Et ce Je ne ſçai quoi qui pique le deſir.
Sa douceur n'eſt plus apparente ;
Ou plûtôt avec vous le Plaiſir s'eſt enfui :
Sans pouvoir le ſaiſir, je le cherche ſans ceſſe :
Je crois ſouvent dans mon ivreſſe,
Que je le tiens & vais jouir de lui ;
Mais je ne trouve que l'Ennui
Sous le maſque de l'Allegreſſe.

ARLEQUIN.

Le Plaiſir me reſſemble, il eſt un peu malin ;
Lorſqu'on croit le tenir, il échappe ſoudain.

LE PUBLIC.

Que dis-je, pour chaſſer la triſteſſe cruelle,
Un monſtre encor plus affreux qu'elle,
Qu'ont mis au jour le Deſir effrené,
Et la Coqueterie,

A fait ſentir partout ſon ſouffle empiſonné.
On l'appelle Galanterie.
Il a, ſous ce beau nom, ſéduit tous les eſprits,
Et trouvé le ſecret de regner dans Paris.
Il ſe dit des plaiſirs le Pere véritable,
Et n'eſt que la ſource effroyable
Du Repentir & du Dégoût.
En rendant tout facile, il a renverſé tout.
Cet ennemi fatal de la Délicateſſe,
Par ſon affreux ſiſtême a détrui la tendreſſe;
Il a fait de l'Amour un commerce honteux,
Formé ſans ſentimens, & lié ſans eſtime,
Où l'on jouit ſans être heureux;
Un trafic paſſager, que l'Intérêt anime,
Que produit l'Inconſtance, & qu'ils rompent tous deux;
Des régles de la bienſéance,
Notre cœur oſant s'affranchir,
S'écarte du chemin en croyant l'accourcir;
Et nous avons beaucoup perdu de l'Innocence,
Sans rien gagner du côté du plaiſir.

ARLEQUIN.

Par la ſeule innocence on y peut parvenir;
Le plaiſir eſt trop pur pour ſubſiſter ſans elle;
On ne ſçauroit briſer leur chaîne mutuelle,
Sans le détruire ou l'affoiblir.

LE PUBLIC.

Ce qui me déſeſpere,
Comme lui l'Agrément affecte de me fuir.
A combler ma miſere,
Seigneur, tout ſemble concourir.
J'ai de la peine à plaire,
Et je ne puis me divertir.
Je commence le jour par me mettre en colere :
On m'éveille mal à propos,
Dans l'inſtant que je goûte un tranquille repos.
Je m'arrache à regret des bras de la moleſſe ;
Je crois que du Sommeil la force enchantereſſe
aura du moins repoſé mes attraits,
Que je vais me lever plus belle que jamais.
Je cours me regarder ; mais j'en ſuis bien punie ;
Je vois les mêmes traits,
Mais je ne trouve plus ma phiſionomie,
Ni cet air animé qui leur donne la vie.
A mon ſecours j'appelle l'art flatteur :
Pour ramener cet éclat ſéducteur,
Plus d'une habile main s'applique & s'étudie.
de m'avoir rendu ma beauté
On s'applaudit déjà, mon cœur en eſt flatté,
Quand par une boucle indocile
Tout l'ouvrage eſt gâté :
On fait pour la réduire un effort inutile,

J'y mets la main moi-même, & n'y puis réuſſir.
L'art me rend ridicule, au lieu de m'embellir,
Et par malheur la choſe eſt ſans remede.
Le chagrin que j'en ai me rend encor plus laide.

ARLEQUIN.

Vous méritez votre laideur,
Et c'eſt pour vous apprendre
A vouloir employer l'Artifice trompeur.

LE PUBLIC.

Pour mettre enfin le comble à ma mauvaiſe humeur,
Un Abbé doucereux à force d'être tendre,
Précédé d'un Robin, & ſuivi d'un Auteur,
A ma Toilette vient ſe rendre.

ARLEQUIN.

Quel amuſant Trio de toutes les façons!

LE PUBLIC.

L'Abbé m'endort en me prêchant fleurette,
Et l'Avocat m'aſſomme en plaidant ſes raiſons;
L'Auteur un peu moins ſot, ſans en être plus ſage,
Se taît en m'offrant un Ouvrage
Qu'il s'empreſſe de publier.
Je le lis; mais je ſens dès la premiere page,
Quoiqu'on m'ait fait l'honneur de me le dédier,
& que de mon mérite il faſſe l'étalage,
Je ſens qu'il n'a pas moins le don de m'ennuyer.
Mon viſage en fait la critique.
Je bâille, en attendant l'heure de l'Opéra,

Qui me délivre enfin de ces trois Meſſieurs-là.
Je m'y rends pour entendre une Chanteuſe unique,
Qui porte juſqu'aux cieux ſa voix ſans la forcer,
Qui ne connoît d'autre art que l'art de prononcer,
Et n'a que le cœur ſeul pour Maître de Muſique.

ARLEQUIN.

Si j'étois à Paris, elle auroit ma pratique.

LE PUBLIC.

Mais de plus d'un Acteur que je ne puis ſouffrir,
Le chant déſagréable & la mauvaiſe grace,
En troublant ſes accords, trouble tout mon plaiſir,
Et dans mon cœur portant la glace,
Y fait rentrer l'ennui qui venoit d'en ſortir.
Ce poiſon eſt mêlé d'un tranſport de colere,
Et je ne puis alors m'empêcher d'envier
L'heureuſe liberté dont jouit le Parterre,
Et l'avantage qu'a mon Frere,
De ſiffler quand il veut, pour ſe déſennuyer.

ARLEQUIN.

Si les Dames ſiffloient en pleine Comédie,
J'irois exprès pour voir cela :
Elles feroient, je crois, une mine jolie.

LE PUBLIC.

Ce n'eſt pas tout, je ſors de là,
Et je me rends aux Thuileries,
Eſpérant diſſiper un mal de tête affreux ;
Mais malgré leur éclat qui vient frapper mes yeux,

Je ſens que par l'art ſeul elles ſont embellies,
Et je deſire à ces beaux Lieux
L'air ſimple & naturel qu'on voit dans ces Prairies.
J'ai beau les parcourir avec empreſſement,
Pour divertir l'ennui dont je ſuis poſſédée,
Et jouir de l'amuſement
De regarder & d'être regardée,
Je n'apperçois à chaque inſtant,
Qu'ajuſtemens ſans goût, & que modes choquantes;
Qu'airs empruntés, mines impertinentes:
A force d'être trop parés,
J'y vois des hommes ridicules,
Imitans nos paniers outrés,
Maronnés comme nous, & beaucoup plus poudrés;
Il ne leur manque que des mules.

ARLEQUIN.

Que j'ai bien fait de les quitter!

LE PUBLIC.

Laſſe de prendre l'air, bien moins que la pouſſiere,
Et ſentant que mon mal ne fait que s'augmenter
Par tant d'objets qui n'ont que l'art de me déplaire,
Et contre qui je me ſens irriter,
Même à l'inſtant qu'ils me font rire,
Je quitte ces Jardins, ſans avoir pû goûter
D'autre contentement que celui de médire.

ARLEQUIN.

Vous ne pouvez pas mieux faire votre ſatyre.

LE PUBLIC.

Je compte que la nuit va me dédommager
D'avoir paſſé triſtement la journée ;
Et par la Volupté je me vois amenée
Dans un Hôtel riant tout fait pour la loger.
D'abord la gayté ſe déploye
Sur le front animé du Maître du Logis,
Et de là ſe répand parmi tous les eſprits.
D'un repas enchanteur tout annonce la joye :
Petits plats délicats, & Convives choiſis :
Le Goût préſide à tout ; les Graces & les Ris
Avec nous ſont aſſis à table.
On ſent bien-tôt regner ce concert délectable,
Qui naît des cœurs bien aſſortis,
Et forme l'enjoûment, ſans qui les mets exquis
N'ont qu'un goût effroyable.
On ſe livre aux accès d'une folie aimable ;
Le Plaiſir deſiré vient inſenſiblement.
Dans le vif tranſport qui m'enflamme,
Avec un vin de Grave auſſi frais que brillant,
Je le ſens, ce plaiſir, qui coule dans mon ame.
Dans le moment fatal qu'un homme affreux, peſant,
Qu'on n'attend point, forçant la porte,
Vient préſenter ſon viſage aſſommant,
Et glacer tous les cœurs par l'ennui qu'il apporte.
Nous prenons tous la fuite, & notre joie eſt morte.
Pour ſurcroît d'agrément,

Je rencontre chez moi mon Mari qui m'attend,
Et veut m'entretenir quand je ſuis arrivée ;
Mais je le quitte bruſquement,
Et vais me coucher en grondant,
Ainſi que je me ſuis levée.

ARLEQUIN.

Votre récit eſt fort touchant.

LE PUBLIC.

Par le détail exact de l'ennuyeuſe vie
que je mene depuis que vous êtes abſent,
Jugez, Seigneur, de ma peine infinie ;
C'eſt de votre retour que mon bonheur dépend.

ARLEQUIN.

Je puis vous donner maintenant,
Madame, ſans quitter cette plaine fleurie,
Le moyen de goûter plus de contentement,
Et de vous rendre plus jolie.

LE PUBLIC.

Et comment donc ?

ARLEQUIN.

Premierement,
Fuyez l'Art impoſteur dont vous êtes eſclave ;
Couchez-vous de bonne heure, & levez-vous matin ;
N'uſez plus tant de vin de Grave,
Et vous aurez le tein plus frais le lendemain.

LE PUBLIC.

Vous voulez qu'avec l'art je me brouille aujourd'hui,
Quand ſon ſecours m'eſt favorable.

ARLEQUIN.

Vous êtes née aſſez aimable
Pour vous paſſer de lui :
Rapprochez-vous du naturel, Madame,
Qui peut lui ſeul vous embellir ;
A cet inſtinct ſi sûr laiſſez aller votre ame,
Il la ſçaura mener droit au plaiſir,
Et vous m'obligerez par là de revenir.

LE PUBLIC.

Venez plûtôt, venez vous-même nous conduire
Dans le chemin qu'il faut que nous tenions.

ARLEQUIN.

Je mettrois mon retour à des conditions.....

LE PUBLIC.

Je m'y ſoumets, vous n'avez qu'à les dire.

ARLEQUIN.

Madame, accordez-moi deux jours pour les écrire.

LE PUBLIC.

Soit : mais vous me tiendrez parole, s'il vous plaît ;
Car je n'écoute point d'excuſe.
Je ſuis Peuple, Seigneur, & Femme, qui plus eſt ;
Impunément jamais on ne m'abuſe ;
Après-demain tenez-vous prêt,
Je viendrai vous tirer de ce ſéjour champêtre.
A votre aſpect l'ennui va diſparoître,
Les Graces vont ſe rétablir,
Et tous les Plaiſirs vont renaître.
Quel favorable changement !

L'Abbé

L'Abbé va devenir piquant,
Le Financier leger, aimable ;
Le Robin amuſant & railleur agréable ;
L'Acteur plein d'agrément :
Et juſqu'à mon Mari, tout va m'être charmant.

SCENE IX.

ARLEQUIN, UN ACTEUR FRANÇOIS.

L'ACTEUR.

DAns l'état déplorable où nous ſommes réduits,
Je ne ſçai où je vais, je ne ſçai où je ſuis !
Ah ! Seigneur, pardonnez à mon déſordre extrême.

ARLEQUIN.

Que cherchez-vous ici ?

L'ACTEUR.

Je vous cherche vous-même.

ARLEQUIN.

Mais, qu'el homme êtes-vous ?

L'ACTEUR.

Je ſuis Heraclius,
Mitridate, Céſar, Pompée & Regulus ;
Pour tout dire en un mot, je regne ſur la Scene,
Et je ſuis envoyé vers vous par Melpomene.
C'en eſt fait, nous touchons à notre dernier jour ;

Son empire eſt détruit ſans votre prompt retour.
Privé de vos attraits & de votre préſence,
Sur les cœurs révoltés je n'ai plus de puiſſance.
Je ſuis en vain paré du grand titre de Roi,
Quand le Peuple eſt mon maître & m'impoſe la loi:
Si-tôt que je n'ai point le bonheur de lui plaire,
Sa redoutable voix me contraint de me taire,
Il ne pardonne rien à qui l'oſe ennuyer.
Quand je ſonge aux affronts qu'il me faut eſſuyer,
Une juſte fureur de mon ame s'empare:
Je jette mon chapeau, je deſcends au Tartare;
Je marche à la lueur du flambeau d'Alecton,
J'embraſſe Proſerpine en dépit de Pluton:
Dieux! il veut me frapper de ſon Sceptre effroyable!

ARLEQUIN.

Cet homme-là, je crois, eſt poſſédé du Diable.

L'ACTEUR.

Arrête! Dieu cruel, ... pour éviter ſes coups,
Fuyons. ... J'entends Cerbere aboyer après nous...
Il ſe lance ſur moi dans ſa cruelle rage!

ARLEQUIN.

Dites-moi, Roi des fous, pourquoi tout ce tapage?
Pourquoi vous tourmenter avec tant de fureur?

L'ACTEUR.

Pour exciter en vous une noble terreur.

ARLEQUIN.

Que la peſte t'étouffe ! avec ce bruit terrible,
Tu n'excites en moi qu'un mal de tête horrible.

L'ACTEUR.

Applaudiſſez du moins à mes Geſtes choiſis,
Et de mon Jeu muet ſentez bien tout le prix ;
Au mérite, au talent, rendez enfin juſtice ;
Et du Chapeau ſur-tout admirez l'exercice.
En trois tems je le mets & l'ôte fierement ;
Puis ma main avec grace en décore mon flanc.
Vous vous armez en vain d'un front ſauvage & rude,
Vous ne ſçauriez tenir contre cette attitude.

ARLEQUIN.

Campé de la maniere, ô Prince ſans égal !
Il ne vous manque plus, vraiment, qu'un pied d'eſtal,
Et vous orneriez bien une Place publique ;
Mais vous m'ennuyez fort dans ce ſéjour ruſtique.

L'ACTEUR.

Ah ! pour vous ramener au ſein de nos Etats,
Il faut, je le vois bien, que je marche à grands pas,
Et qu'épuiſant mon art ; . . . . Mais inutile gêne !
A me battre les flancs je perds toute ma peine.
J'ai beau rouler mes yeux ; j'ai beau lancer ce bras,
Et forcer mon goſier, vous n'applaudiſſez pas !
Aux efforts que je fais vous êtes inſenſible,

Et montrez la rigueur d'un Parterre inflexible.
Puiſque vous n'êtes point frappé par la terreur,
Voyons ſi la pitié touchera votre cœur.
J'embraſſe vos genoux, & j'implore vos charmes;
Laiſſez-vous, Dieu puiſſant, attendrir par mes larmes;
Soyez touché du ſort d'un Prince malheureux,
Qui n'eſt plus reſpecté ſous ſes habits pompeux.
Je vois à chaque inſtant ma grandeur mépriſée:
Mes vœux infortunés excitent la riſée.
Venez rendre à mon rang ſa premiere ſplendeur,
Et répandre ſur nous ce charme ſéducteur,
Qui ſçait nous attirer une indulgence extrême,
Et qui fait applaudir juſqu'à nos défauts mêmes.
Ne laiſſez point tomber un Théâtre fâmeux,
Dont vos faveurs jadis ont fait fleurir les Jeux.
Au nom d'Agamemnon, au nom de nos Princeſſes,
Venez du Peuple enfin nous rendre les tendreſſes.

ARLEQUIN.

Prince, n'avez-vous rien à me dire de plus?

L'ACTEUR, *ſe levant.*

Non, d'en avoir tant dit je ſuis même confus;
Vos mépris redoublés laſſent ma patience,
Et tout m'inſulte en vous, juſqu'à votre ſilence.
Je ſuis entré, Seigneur, éperdu dans ces lieux,
Et vous me contraignez d'en ſortir furieux.

Adieu, je vais, je cours, guidé par la Colere,
Des Princes tels que moi la reſſource ordinaire,
Remplir tous nos Etats de l'horreur que je ſens,
Pour premiere victime immoler le bon ſens;
Et ſignalant mes coups par des débris illuſtres,
Poignarder le Souffleur, & briſer tous nos Luſtres.

SCENE X.

LE MUSICIEN, LA DANSEUSE, ARLEQUIN.

LE MUSICIEN, *à la Danseuse.*

DE nos communs éforts nous devons tout attendre,
Vos pas brillans.....

LA DANSEUSE.

Votre voix tendre.....

LE MUSICIEN.

Ah ! c'eſt vous,

LA DANSEUSE.

Ah ! c'eſt vous,

LE MUSICIEN.

Qui charmerez ce Dieu.

LA DANSEUSE *déclame.*

Mais le voilà qui paroît dans ce lieu.

LE MUSICIEN *chante.*

Vous voyez un des Favoris
Du Dieu de l'Harmonie.

LA DANSEUSE.

De Tepſicore, moi, je ſuis
Une Eleve chérie.
(*Elle déclame.*)
Vers vous, Seigneur, par ces Divinités,

L'un & l'autre aujourd'hui nous ſommes députés.

LE MUSICIEN.

Sans vous, malgré mon art, nos Concerts aſſoupiſſent.

LA DANSEUSE.

Et ſans vous nos Fêtes languiſſent,
Malgré tout mon talent.

ARLEQUIN.

Madame excelle donc au grand Art de la Danſe,
Et Monſieur prime dans le Chant ?

LE MUSICIEN *chante.*

Du Public enchanté j'ai mérité l'eſtime ;
Je réunis les Goûts divers.
Je ſuis tantôt badin, je ſuis tantôt ſublime,
Je fais l'honneur de nos Concerts ;
Ma Canne ſeule les anime,
Et fait ſentir l'eſprit qui regne dans nos airs.

LA DANSEUSE.

Je ſuis le Pœnix de la Danſe,
Je fais l'étonnement des yeux ;
Et comme un Aigle qui s'élance,
Je m'éleve juſques aux Cieux.

LE MUSICIEN.

Grace à mon art divin, j'affronte le tonnerre,
Je maîtriſe & parcours les Elemens divers ;
Soutenu par mes ſons, je vole dans les Airs,
Je regne ſur la Terre,
Et je nâge au milieu des Mers.

LA DANSEUSE.

D'un Zéphir mutin,
Folâtre & badin,
Par un effort nouveau
Je ſuis le tableau,
Et mon pied leger
Vole, & trace dans l'air,
Par ſon rapide cours,
Cent lacs d'amour.
La Jeuneſſe,
La Vieilleſſe,
Admirent mes Entrechats;
La juſteſſe,
La vîteſſe
Qu'on voit dans mes pas,
Ne ſe conçoit pas.

LE MUSICIEN.

Mont talent le plus grand & le plus admirable,
Eſt celui d'inſpirer un ſommeil favorable.
Mes ſons endorment noblement,
Et je fais bâiller décemment.
Si je peins un Buveur renverſé ſous la Table,
Vous l'entendez diſtinctement
Qui ronfle muſicalement.

LA DANSEUSE.

Mes bras expriment la Moleſſe,

Repoſant ſur un lit de fleurs ;
Et mes yeux peignent l'ivreſſe
Où plongent de tendres ardeurs.

LE MUSICIEN.

Je célebre l'Amour, je chante ſon Empire
Sur tout ce qui reſpire.
A l'oreille je peins les charmes du Printems,
Et le ſouffle leger du Zéphir qui ſoupire.
J'imite par mes ſons tous les Chants différens
Des Oiſeaux amoureux qui plaignent leur martyre :
On croit ouir parfaitement
Un Serain qui ramage, un Pigeon qui roucoule,
Et qui gémit de ſon tourment ;
Le Jet d'eau qui s'élance audacieuſement,
La Caſcade qui tombe, roule,
Et qui de là ſe coule
Dans le lit d'un Fleuve charmant.

LA DANSEUSE.

Mes pas, qui coulent doucement,
D'abord imitent l'onde pure ;
Puis précipitant leur meſure,
Partent vîte comme un Torrent.

LE MUSICIEN.

Au Goût François j'allie
Le Goût brillant de l'Italie ;
Je fais dans mes Airs nouveaux,

Badiner (3 *fois.*) les jeunes Fleurettes.
Je fais dans mes Chanſonnettes,
Sautiller (3 *fois.*) les petits Moineaux ;
Et par mes tendres Muſettes,
Fretiller (3 *fois.*) les Habitans des Eaux.

LA DANSEUSE.

Mes Yeux naïfs & mes Airs innocens,
D'une Agnès aux regards tracent le caractere ;
D'une Coquette qui veut plaire,
Je peins les Geſtes agaçans,
Par ma Danſe vive & legere.
Faut-il d'une jalouſe exprimer la colere?
D'un pas impétueux
Je vole après mon Infidelle,
Pour le ſurprendre avec ſa Belle,
Et pour les étrangler tous deux.

ARLEQUIN.

Arrêtez ; il ſuffit. Avec toute la France,
Madame, j'applaudis, j'admire votre danſe ;
Rien n'eſt plus ſurprenant, plus fort, ni plus hardi.

LA DANSEUSE

Ah! vous me ſuivrez donc, la choſe étant ainſi ?

ARLEQUIN.

Vous m'en diſpenſerez, Madame.

LA DANSEUSE.

Eh! qu'ai-je en moi qui rebute votre ame ?

ARLEQUIN.

Un défaut qui feroit un défaut accompli.

LA DANSEUSE.

Quel défaut ?

ARLEQUIN, *faiſant la capriole.*

Vous ſautez trop bien pour une femme.

LA DANSEUSE.

AIR.

Que vous jugez mal,
Un Sault.
Mon cher petit bonhomme,
Que vous jugez mal,
Mon petit animal :
Peut-on trouver un défaut
A fille qui fait un ſault,
Deux ſaults, &c.
(*Elle s'en va.*)

SCENE XI.

ARLEQUIN, LE MUSICIEN.

LE MUSICIEN.

ET moi?

ARLEQUIN.

Par l'action, par la délicateſſe,
Par l'eſprit & la gentilleſſe,
Vous l'emportez ſur tous les Amphions,
Et votre jeu ſupplée au défaut de vos ſons;
De tout faire ſentir vous avez la ſcience,
Et rendez finement un perſonnage outré;
Mais pour attirer ma préſence,
Vous êtes, bel Orphée, un peu trop manieré.

LE MUSICIEN

Adieu; je vous croyois le goût plus épuré;
Sçachez, quand il s'agit de muſique & de danſe,
Que l'Art toujours doit être préféré.
(*Il chante en s'en allant.*)
Un pigeon qui roucoule.

ARLEQUIN, *le contrefait & répete.*

Un pigeon qui roucoule.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

AH! le joli tendron qu'ici je vois paroître!
à Silvia.
Belle, qui vous envoye en ce séjour champêtre?

SILVIA.

C'est Momus, dont je suis la Loi,
Et de la part de cet aimable Maître,
J'y cherche le Je ne sçai quoi.

ARLEQUIN.

Vous le voyez en ma personne.

SILVIA.

En ce cas de sa part recevez ce brevet.

ARLEQUIN.

C'est bien de l'honneur qu'il me fait.

SILVIA.

Vous méritez, Seigneur, ce qu'il vous donne.

ARLEQUIN, *lit en ânonant:*

Le Dieu porte..... le Dieu porte.....

SILVIA.

Ah! pour un Dieu, comme vous ânonez!
Je vais lire pour vous; donnez, Seigneur.

ARLEQUIN.

Tenez,

SILVIA, *lit.*

Le Dieu Porte-Marotte,

Au Dieu Je ne ſçai quoi, Citoyen des Forêts,
Salut, Folie & Paix.
Notre Corps admirant ſa conduite falotte,
D'avoir quitté Paris, le plus beau des ſéjours,
Pour s'enterrer dans une grotte,
Et de fuir les mortels pour vivre avec les Ours,
lui décerne à voix haute
Tous les honneurs de la Calotte.
Nous remettons nous-même dans ſa main
Le Sceptre Calotin.
Enjoint à lui par la Folie
De l'accepter malgré ſa modeſtie,
Et quitter ſon deſert, notre brevet reçu,
Sous peine, s'il réſiſte à cet ordre abſolu,
De perdre la parole
Et cet air ingénu,
Qui du Public le rend l'idole;
D'être peſant & malotru,
Même en faiſant la capriole,
Et de devenir aujourd'hui
Le fléau de la joye & le Dieu de l'ennui.
Fait je ne ſçai quel jour, à je ne ſçai quelle heure,
Dans je ne ſçai quelle demeure,
Par un Auteur du Régiment,
Appellé Je ne ſçai comment.

ARLEQUIN.

C'eſt bien joli!

SILVIA.

La Piece a donc votre suffrage?

ARLEQUIN.

Je parle du Lecteur & non pas de l'Ouvrage.
Votre bouche rend flatteurs
Les traits piquans de la satyre,
Et je les préfere aux douceurs
Que les autres peuvent me dire.

SILVIA.

Ah! vous me dites-là vous-même des fadeurs;
Je vous dirai, pour moi, qu'aucun égard n'arrête,
Qu'il n'est qu'un mot qui serve en cette occasion.
Suis-je de votre goût ou non?
Répondez net, & vîte, je vous prie.

ARLEQUIN.

Moi, je vous trouve fort jolie.

SILVIA.

Il faut me le prouver non par un compliment,
Mais par un prompt effet, quittant cette demeure,
Et me suivant en France tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Tout à l'heure? le cas est-il donc si pressant?

SILVIA.

Oui, point de retardement.
Décidez-vous, Seigneur; au bas de la Requête
Mettez BON ou NÉANT.

ARLEQUIN.

Cet air mutin suffit pour faire ma conquête,

Et vous avez un minois ſi fripon,
Qu'en dépit qu'on en ait, il faut bien dire, Bon.

SILVIA.

Donnez-moi donc la main ſans autre répartie,
Et venez avec moi vous rendre au régiment.
Mon cœur avec le vôtre a de la ſympathie,
Et nous nous convenons tous deux parfaitement.
Vous êtes fait pour la folie,
Et moi pour l'agrément.
Venez, volez, partons inceſſamment.

ARLEQUIN.

Taupe; j'irai par tout en votre compagnie;
Et l'on nous verra vous & moi
Ce ſoir même à la Comédie.
A tous les cœurs je donnerai la loi;
On vous applaudira ſans ceſſe.
Moi je ſerai Je ne ſçai quoi,
Et vous ſerez Je ne ſçai qu'eſt-ce.

(*Il part avec Silvia.*)

SCENE XIII.

MOMUS, *ſeul.*

POur le coup, je triomphe, & le voilà parti;
Ma ſujette l'emmene, & me comble de gloire:
Sur tous les autres Dieux j'emporte la victoire:
Au gré de mes deſirs l'ouvrage a reuſſi.
Je cours vîte à Paris accompagner l'entrée
Du Dieu de l'Agrément;
Je veux qu'elle ſoit célebrée
Par tout mon Régiment:
Par mon ordre, déjà, la fête eſt préparée.

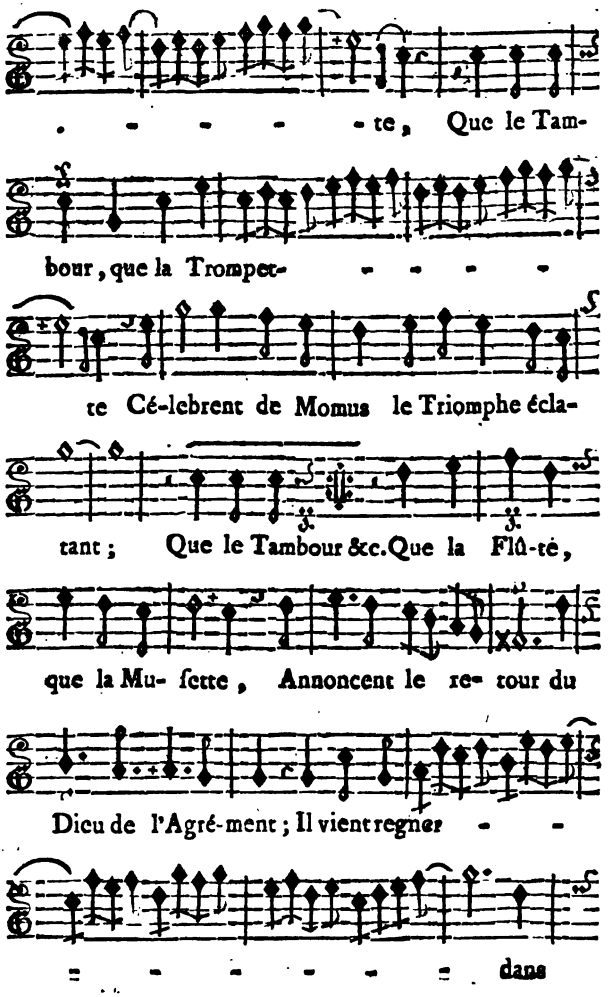
SCENE XIV. & *derniere.*

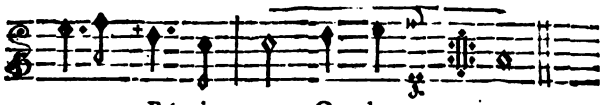
Le Théâtre change & repréſente une Salle ornée de tout ce qui peut caractériſer la Folie & l'Agrément réunis enſemble.

On mene en triomphe ARLEQUIN *avec* SILVIA.

UN CALOTIN *chante.*

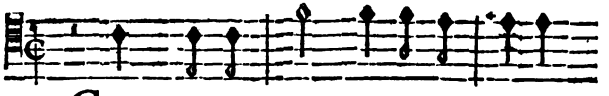
QUe le Tam-bour, que la Trom- pet-


. - - - - te, Que le Tam-
bour, que la Trompet- - - - -
te Cé-lebrent de Momus le Triomphe écla-
tant; Que le Tambour &c. Que la Flû-te,
que la Mu- ſette, Annoncent le re- tour du
Dieu de l'Agré-ment; Il vient regner - -
= - - - - = dans

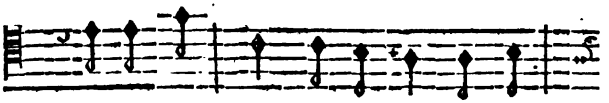


notre Ré-gi- ment : Que la. . . . ment.

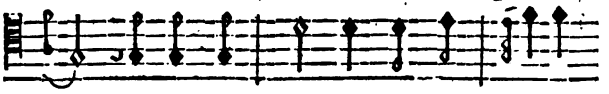
MOMUS, *préſentant le Dieu de l'Agrément.*



Grands Offi- ciers de la Ca- lotte,

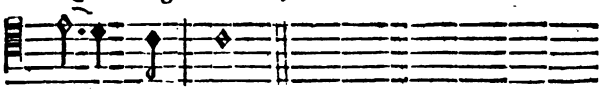


Devant ce Dieu flé- chiſ-ſez les ge-



noux ; Armez ſa main de la Ma- rot- te.

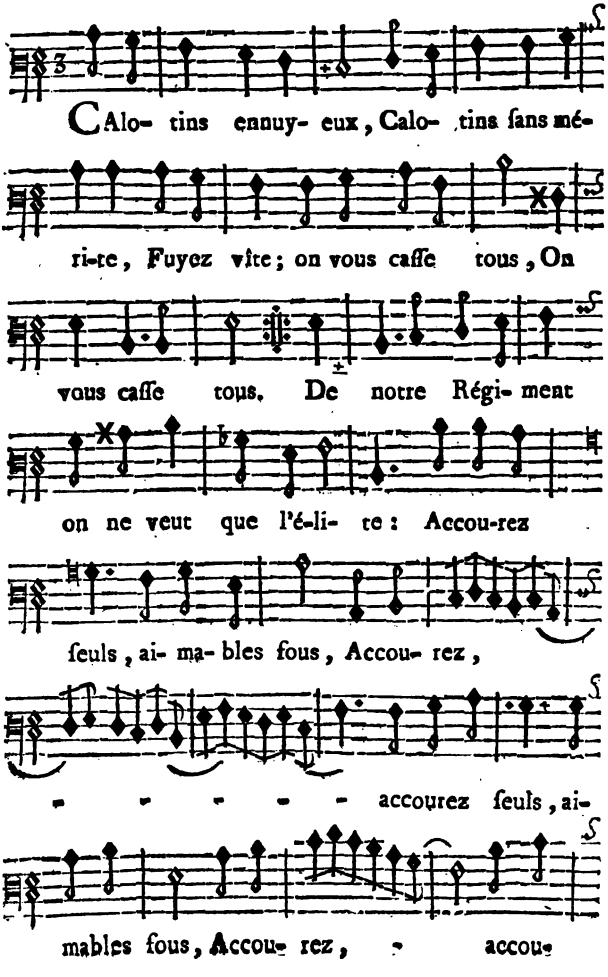
Qu'il regne i- ci ; Mo- mus n'en ſe-ra

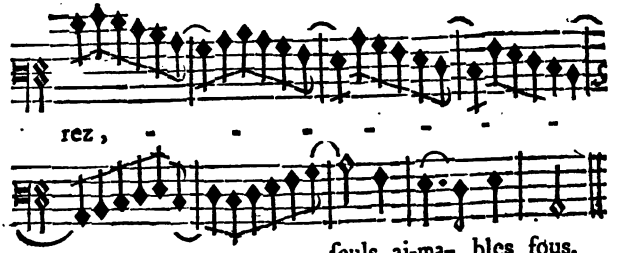


point ja- loux.

(*Ici tous les Officiers de la Calotte vont rendre hommage à* ARLEQUIN, *& lui préſenter la Marotte qu'il reçoit comiquement en faiſant pluſieurs lazzis.*

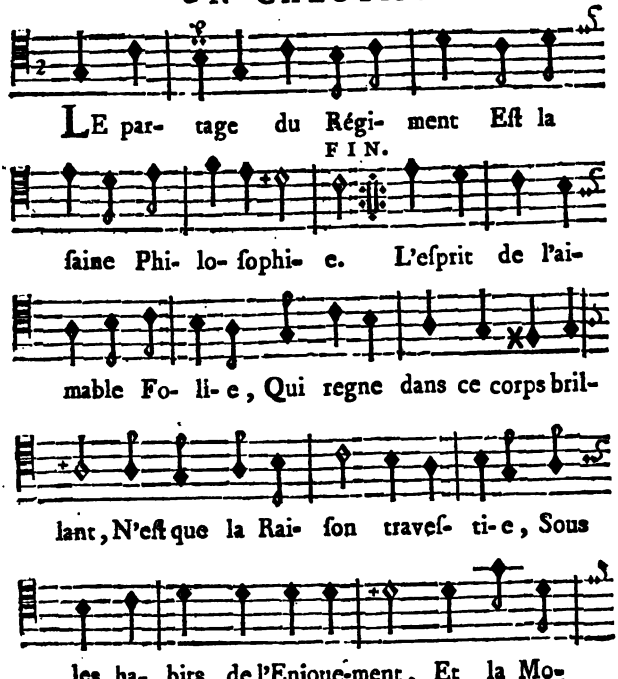
UN CALOTIN.

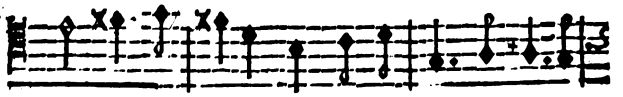

CAlo- tins ennuy- eux, Calo- tins ſans mé-
ri-te, Fuyez vîte; on vous caſſe tous, On
vous caſſe tous. De notre Régi- ment
on ne veut que l'é-li- te: Accou-rez
ſeuls, ai- ma- bles fous, Accou- rez,
accourez ſeuls, ai-
mables fous, Accou- rez, accou-



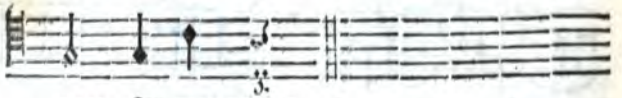
(*On danſe.*)

UN CALOTIN.



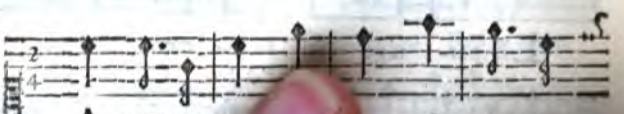


rale embel- li- e, Par le ſe-cours de l'Agré-



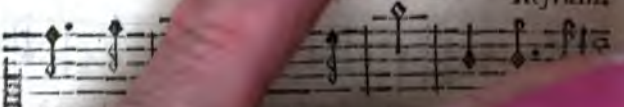
ment. Le partage &c.

VAUDEVILLE.



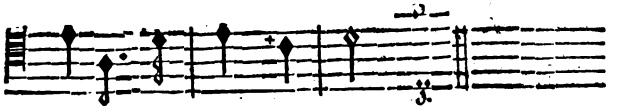
A l'Uni- ver s juſ- ti- ce,
De quelque on a- giſ- ſe,

Refrain.



Méme qu'il en
On du

main ;



lotte Du Genre Hu-main. Que &c.

✕

Un Noble mange, pour paroître,
Principal & revenus.
Un Riche heureux, s'il vouloit l'être,
Meurt de faim sur ses Ecus.
Que la Marotte, &c.

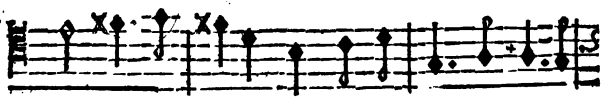
✕

Un Pédant né desagréable
Prétend faire le Galant.
Un Marquis, ignorant, aimable,
ut se donner pour Sçavant.
Que la Marotte, &c.

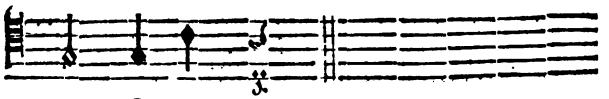
✕

d'hui l'Opera nous frappe;
Demain les Comédiens.
demain, on nous attrape,
Par les moindres petits riens.
Marotte, &c.

✕

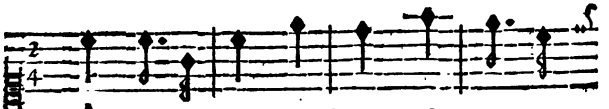


rale embel- li- e, Par le ſe-cours de l'Agré-



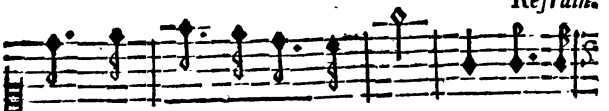
ment. Le partage &c.

VAUDEVILLE.

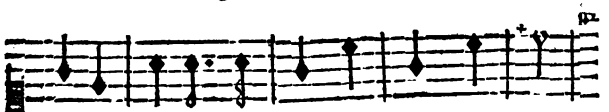


A l'Uni- vers ren- dons juſ- ti- ce,
De quelque fa- çon qu'on a- giſ- ſe,

Refrain.

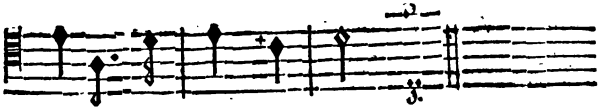


Méme en dé- pit qu'il en ait. Que la Ma-
On eſt di- gne du Bre- vet.



rotte Paſſe ſou-dain De main en main ;

Que la Ca- lotte Couvre la tê- te fa-



lotte Du Genre Hu-main. Que &c.

✕

Un Noble mange, pour paroître,
Principal & revenus.
Un Riche heureux, s'il vouloit l'être,
Meurt de faim sur ses Ecus.
Que la Marotte, &c.

✕

Un Pédant né desagréable
Prétend faire le Galant.
Un Marquis, ignorant, aimable,
Veut se donner pour Sçavant.
Que la Marotte, &c.

✕

Aujourd'hui l'Opera nous frappe;
Demain les Comédiens.
Après demain, on nous attrape,
Par les moindres petits riens.
Que la Marotte, &c.

✕

ARLEQUIN *au Parterre.*

Heureux ! ſi le Parterre affable
Goûtoit ce Jeu calotin,
Et que d'une voix favorable
Il chantât notre refrain :
Que la Marotte
Paſſe ſoudain
De main en main :
Que la Calotte
Couvre la tête falotte
Du Genre Humain.

FIN.

LA CRITIQUE

JOCONDE,

COMÉDIE.

Fagan, Christophe Barthélemy

JOCONDE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Le prix eſt de 24. ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quai de Conty, vis-à-vis la Deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

ACTEURS.

ASTOLPHE, Roi de Lombardie.

JOCONDE.

CLORINDE. }
MARCELLE. } Sœurs.
SUSON. }

Mr. MATASIO, Philoſophe.

La Scene eſt dans une Ville d'Italie.

JOCONDE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ASTOLPHE, JOCONDE.

ASTOLPHE, *d'un air vif & enjoué.*

NOUS voici donc, Joconde, dans ce lieu que l'on nous a indiqué? Nous verrons quelles ſont ces Beautés rebelles.

JOCONDE, *d'un air vif & enjoué.*

Je vous avouë, Sire, que je croyois que nous étions aſſez vengés de l'infidélité dont nous avons ſoupçonné nos Maîtreſſes, ſans chercher à faire de nouvelles conquêtes. Les fleurettes que nous avons débitées dans toutes les Villes où nous avons ſéjourné, ont, ce me ſemble, aſſez bien réuſſi.

ASTOLPHE.

Il eſt vrai : & je ne goûte pas un médiocre plaiſir à me repréſenter quel doit être à préſent l'étonnement de toutes les Belles qui nous ont avoué leur défaite, & qui, ſur nos ſermens, nous regardoient déja comme leurs Epoux.

JOCONDE.

Ce plaiſir eſt un peu perfide ; mais je le ſens comme vous ; & l'offenſe que nous croyons avoir eſſuyée, nous a paru ſi grave.....

ASTOLPHE.

Je conviens que ſur de ſimples ſoupçons, des Amans moins délicats que nous n'auroient point pris la choſe tant à cœur. Je conviens que parce qu'un autre que moi aura pû plaire un inſtant, je ne ſuis pas pour cela trahi : mais mon amour propre en a été bleſſé : & pour le guérir, en vérité, Joconde, il a fallu me convaincre qu'une infidélité paſſagére eſt un mal trop léger & trop univerſel pour qu'on doive s'en affliger. Il a fallu me convaincre qu'il n'eſt point de cœurs, que la fleurette & l'artifice ne puiſſe diſtraire un moment de ſes réſolutions les plus fermes ; & qu'enfin ſi cette diſtraction d'un inſtant eſt un crime, un Sexe qui a la douceur & les graces en partage, ne ſçauroit s'en défendre, par la coupable étude que les hommes ont faite de la ſéduction.

JOCONDE, *ſouriant.*

Depuis que nous courons le Monde, les exemples ne nous ont pas manqué.

ASTOLPHE.

Non : mais il en faut encore d'autres pour que ma gloire ſoit pleinement ſatisfaite.

Après avoir regardé ſi perſonne n'écoute ; & parlant un peu plus bas.

En paſſant pour de ſimples Marchands, nous nous prépatons ici quelque choſe de plus flatteur que tout ce qui nous eſt encore arrivé.

JOCONDE.

Fort bien. Nous voici donc Marchands, & nous donnons dans les plus petites Bourgeoiſes ?

ASTOLPHE.

Oüi ; laiſſons-là la qualité.

JOCONDE.

Les Griſettes d'un certain caractére ne ſont peut-être pas les plus ſottes. Mais pour nous, dont le projet eſt de faire l'amour pour la gloire, & de donner dans le pur ſentiment, je m'imagine qu'une petite Bourgeoiſe rebelle doit être quelque choſe d'un accès bien rebutant.

ASTOLPHE.

La victoire en ſera plus glorieuſe.

JOCONDE.

Il ſeroit fâcheux qu'après tant de faits éclatans nous vinſſions à échouer.

ASTOLPHE.

Va, ne crains rien, Joconde. Je ſoutiens à préſent qu'il n'eſt point de femmes, que les larmes, la flatterie & la libéralité, ne puiſſent attendrir. Je te dirai bien plus ; le moindre délai ſeroit pour nous un deshonneur. Il faut, pour que notre projet ſoit rempli, que ces rebelles ſe déterminent à nous accepter pour époux, cela en un inſtant ; je ne donne que trente minutes à la plus difficile.

JOCONDE.

Je reprends donc courage. J'ai parlé, Sire, à

l'Hôteſſe, ainſi que vous me l'aviez ordonné; elle m'a témoigné qu'elle eſtimeroit ſes filles fort heureuſes, ſi elles écoutoient nos propoſitions; mais elle m'a répété pluſieurs fois que nos ſoins ſeroient inutiles, que ſes filles étoient un prodige d'inſenſibilité.

ASTOLPHE.

Trente minutes.

JOCONDE.

Un autre ſoin m'embarraſſe. Le Livre de nos Avantures amoureuſes, eſt, je crois, rempli?

ASTOLPHE.

Cela ſeroit-il poſſible?

JOCONDE.

Il l'eſt, à peu de choſe près.

ASTOLPHE.

Notre tour de France doit effectivement l'avoir avancé.

JOCONDE, *va regarder dans le Livre.*

L'Article ſeul de Paris en remplit les deux tiers: quelques autres Villes de France ont auſſi des articles fort honnêtes.

ASTOLPHE.

Hé bien!

JOCONDE.

Il ne reſte place que pour trois ou quatre; encore faudra-t'il écrire extrêmement menu..... Mais fermons; j'entends quelqu'un.

SCENE II.

ASTOLPHE, JOCONDE, MARCELLE, *dans l'enfoncement du Théâtre.*

ASTOLPHE.

AH, ah! quelle eſt celle-ci?

JOCONDE.

Elle paroît aſſez enjoüée.

ASTOLPHE.

C'eſt ſans doute une des Rebelles? Je vais ſçavoir d'elle.....

JOCONDE.

Sire, un moment, s'il vous plaît, dans tout autre cas, le droit de parler le premier vous ſeroit dû; mais ſelon nos conventions, nous tirerons, je vous prie, au ſort.

ASTOLPHE.

Hé! bien, ſans tirer au ſort, je ſerai pour la ſeconde.

JOCONDE.

Et moi pour la premiere, puiſque vous me le permettez.

ASTOLPHE.

Songe à jouer ton perſonnage.

JOCONDE.

Sire, laiſſez-moi faire.

MARCELLE, *s'avançant.*

Oh ! pour le coup, Maman m'a bien fait rire. *à Aſtolphe & Joconde, les ſaluant.* C'eſt vous, je crois, Meſſieurs, qui demandez à loger ici ?

JOCONDE, *ſoupirant.*

Oui, Mademoiſelle. Comme nous avons entendu dire que cette Ville étoit, de l'Italie, une des plus propres au Commerce, mon couſin, que vous voyez, & moi, ne ſerions pas fâchés de nous y établir.

MARCELLE.

C'eſt ce que ma Bonne vient de m'apprendre : elle a même ajouté à cela de longs diſcours, qui ſont tout-à-fait plaiſans.

JOCONDE.

Elle vous a donc révelé un ſecret, qui ſans doute m'eſt échappé indiſcretement ?

MARCELLE.

Ce ſecret eſt, que vous êtes dans le deſſein de vous marier ici : mais à l'égard de mes ſœurs & de moi, je ne ſçais pas comment vous auriez pû compter y réuſſir ; car nous nous ſommes aſſez hautement déclarées ; & on ſçait que nous regardons comme de fort ſots perſonnages & les Maris & les Amans.

JOCONDE.

Votre inſenſibilité eſt auſſi connuë que vos charmes ; mais ne ſoyez pas ſurpriſe, Mademoiſelle, que la paſſion que je ne puis ſurmonter.....

MARCELLE.

Quelle paſſion ?

JOCONDE.

Celle que vous m'inſpirez.

MARCELLE.

Quoi ! c'eſt de moi dont il s'agit ? Eh ! mais voilà une paſſion tout-à-fait ſinguliere ; & rien n'eſt plus divertiſſant. Vous ne m'avez jamais vûë ; je ne ſuis que paſſablement jolie : je ne vous ai encore rien dit que de déſobligeant : tout cela ne fait rien ; vous arrivez, je parois, voilà une paſſion.

JOCONDE.

Quand je ne vous aurois jamais vûë que d'aujourd'hui, cette paſſion n'auroit rien d'impoſſible : mais mon malheur ne commence pas de cet inſtant. Depuis un an, inconnu dans ces lieux, ſous mille formes différentes, je vous vois, je vous ſuis par tout, j'ai réſiſté autant que j'ai pû au penchant funeſte.

MARCELLE.

Ah ! tâchez de rendre le Roman un peu plus divertiſſant, je vous en prie ; vous avez un ton langoureux qui me feroit trouver mal ; car je vous avoue que j'aime à rire.

JOCONDE.

Ce mot de Roman vous échappe, ſans doute ; & je ne puis croire que vous vouliez ajouter à mes malheurs.....

MARCELLE, *riant.*

Bon ! N'allez-vous pas approfondir un mot ? Je ſuis perduë ſi vous me demandez de la raiſon. Ne voyez-vous pas que je ne fais attention ni à ce que vous me dites, ni à ce que je vous dis moi-même ?

JOCONDE.

Votre enjouëment me déconcerte. Je ſens que pour vous moins déplaire, il faudroit que je

priſſe le même ton; & c'eſt ce qu'une tendreſſe auſſi ſérieuſe que la mienne ne me permet pas. Je renonce donc pour jamais à me plaindre, & je me tais dès ce moment.

MARCELLE.

Adieu. Je veux croire de bonne foi que vous êtes très-malheureux; mais il faut que je vous quitte.

JOCONDE.

Attendez, je vous ſupplie; une lueur d'eſpérance vient me frapper. Faites-moi la grace de m'écouter encore un moment. Si vous me haïſſez, il me reſte du moins la foible conſolation de penſer qu'il n'eſt point de Mortel qui ne vous ſoit indifférent.

MARCELLE.

Oh! pour cela vous le pouvez penſer.

JOCONDE.

Je ſuis riche, & quoique Marchand, ma famille eſt honnête. Je penſe à une eſpéce de mariage de fantaiſie: je ne doute point que vous ne l'approuviez, & que vous ne me permettiez de l'aller propoſer à votre Mere.

MARCELLE.

Moi, l'approuver? Moi, vous permettre de l'aller propoſer à ma Mere? Mais vous n'y ſongez pas.

JOCONDE.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît. Comme mon deſſein eſt uniquement de m'aſſurer qu'un autre ne vous poſſédera pas, nous mettrons deux clauſes dans le Contrat. L'une, que vous ne ſerez point obligée de m'aimer (celle-là eſt ſouvent ſous-entenduë; mais nous la mettrons expreſſément.)

L'autre, que je n'aurai aucun des privileges que donne ordinairement l'autorité de Mari. De façon que, contraint de vivre éloigné de vous de plus de vingt lieuës, s'il me prenoit envie de paroître ſeulement dans la Ville où vous habiteriez, le Contrat dès ce moment eſt nul; & notre engagement ne pourra ſubſiſter que par des raiſons, qui dans les autres aſſez communément le détruiſent.

MARCELLE, *plus ſérieuſement.*

Cela ſeroit aſſez original: mais gardez-vous bien de faire aucune démarche; car vous perdriez votre tems.

ASTOLPHE.

L'accommodement eſt cependant, Mademoiſelle, tout-à-fait raiſonnable.

JOCONDE, *à Aſtolphe.*

Non, Seigneur, non; il n'y a rien à faire.

ASTOLPHE.

Je n'ai rien voulu dire juſqu'à préſent; mais je ne puis m'empêcher.....

JOCONDE.

Non; laiſſez-moi mourir. Mademoiſelle eſt de ces perſonnes qui ſont cruelles par le plaiſir ſeulement de l'être, & contre leur propre intérêt. Car qu'eſt-ce que je demande? Je veux, détaché de toutes vûës baſſes, & rempli d'un amour tout épuré, je veux obtenir un titre pour pouvoir uniquement partager mes richeſſes avec elle. Elle me refuſe. Hé bien, mourons donc. Vous ſçavez que ma langueur m'a, depuis un an, mis vingt fois aux portes du trépas; & ſi j'ai tenté aujourd'hui un dernier effort..... Pourquoi, cher ami, m'avez-vous tant de fois ſecouru? Ne faut-

il pas que mon amour me conduiſe tôt ou tard au tombeau ?.... Je ne puis retenir mes larmes.... Je ſens la voix me manquer....

ASTOLPHE, *le ſoutenant.*

Hélas ! rappellez votre courage.

JOCONDE, *appuyé ſur Aſtolphe.*

à Marcelle.

Mon deſſein n'étoit pas de vous nuire, Mademoiſelle. Vous pouviez me rendre heureux, ſans qu'il en coûtât rien à la haine que vous portez ſi cruellement à tous les hommes. Je conſentois que vous n'aimaſſiez point : mais ne vouloir pas permettre que l'on achete le droit de vous aimer, quand on le paye de toutes ſes richeſſes, c'eſt pouſſer la rigueur.....

MARCELLE.

Hé ! bien, il ne faut pas vous déſeſpérer.

JOCONDE, *avec vivacité.*

Je propoſerai donc ce mariage ?

MARCELLE.

A la bonne heure.

JOCONDE.

Et aimer ?

MARCELLE.

Cela pourra peut-être venir.

JOCONDE.

Nous ne mettrons donc point la clauſe ?

MARCELLE.

J'y conſens.

JOCONDE.

Et les Privileges ?

MARCELLE.

Je ne ſçai ce que c'eſt ; mais il ne faut point ſe ſinguliſer.

JOCONDE.

Vous me raviſſez ! J'irai donc trouver votre Mere ?

MARCELLE.

Je vois venir ma ſœur cadette. N'allez pas lui parler de la permiſſion que je vous donne ni à ma ſœur aînée, ſurtout, ſi vous la rencontrez. Je puis, d'ailleurs faire des réflexions ; ne chantez pas encore victoire.

SCENE III.

ASTOLPHE, JOCONDE.

ASTOLPHE.

En voici donc une qui ſe rend ; & je ne crois pas qu'elle ſe dédiſe.

JOCONDE.

Il faut avouer, Sire, que le mêtier que nous faiſons, eſt une vraie friponnerie.

ASTOLPHE.

J'aurai ſoin qu'en nous vengeant, tout ſe termine ici d'une façon digne de ce que nous ſommes. Celle qui vient eſt extrêmement belle ; mais elle a un petit air de mauvaiſe humeur qui eſt parfait.

JOCONDE.

Sire, la ſeconde vous regarde.

SCENE IV.

ASTOLPHE, JOCONDE, SUSON.

ASTOLPHE.

OU portez-vous vos pas ? Et que cherchez-vous ma belle enfant ? Jamais rien de ſi parfait....

SUSON, *d'un ton d'enfant de mauvaiſe humeur.*

Laiſſez-moi.

ASTOLPHE.

Permettez qu'en voyant vos attraits.....

SUSON.

Laiſſez-moi là.

ASTOLPHE, *à part.*

Ah ! ah ! Voilà un ton ſingulier ?

à Suſon.

Quoi ? vous répondez de la ſorte à l'empreſſement que je fais paroître ?

SUSON.

Sans doute.

ASTOLPHE.

Il ne ſied pas qu'une jolie perſonne, quand on loue ſes charmes, prenne le ton que vous prenez.

SUSON.

Tant mieux. C'eſt mon plaiſir, à moi.

ASTOLPHE, *à Joconde.*

Oh, oh, couſin, vous m'avez laiſſez-là de la beſogne !

S'approchant de Suſon, & la prenant par la main.

Je vous conjure, au nom des Dieux....

SUSON.

Hé! bien, voulez-vous bien finir?

ASTOLPHE.

Quoi? vous ne daignerez pas?....

SUSON.

Eſt-ce qu'on prend comme cela la main des filles? Dame!

ASTOLPHE.

Oh! aſſurément, vous m'écouterez. Je ſuis autoriſé à vous parler; & il ne ſera pas dit....

SUSON.

Si vous ne finiſſez pas!..... Je vous dis encore une fois que je n'ai que faire à vous.

ASTOLPHE.

Vous n'avez que faire à moi? Oh! bien, je ſuis bien aiſe de vous dire que vous y avez à faire plus que vous ne penſez; que j'ai le conſentement, l'ordre même de votre mere; & que je viens ici pour vous épouſer.

SUSON.

M'épouſer? Eh oui! Voyez donc comme il m'épouſera!

ASTOLPHE.

Vous le verrez; que cela vous plaiſe, ou non, je ne vous en épouſerai pas moins.

SUSON.

Je vous crois. Eſt-ce qu'on épouſe comme çà les gens malgré eux?

ASTOLPHE.

Oüi, on les épouſe malgré eux.

SUSON.

Et moi, je vous dis que non.

ASTOLPHE.

Et moi, je vous dis que oüi.

SUSON, *frappant du pied.*

Et moi, je vous dis que non. Voulez-vous bien ne me pas obſtiner donc ?

ASTOLPHE.

Obſtinez-vous tant qu'il vous plaira.

SUSON.

S'il ne tenoit qu'à vouloir, il y a plus de ſix mois que le fils du Juge le veut : mais tous les beaux diſcours qu'il étudie chez lui, & qu'il vient me répéter, ne ſervent à rien. Et ma ſœur aînée, qui a été mariée, nous a bien fait entendre que le Mariage étoit quelque choſe qui ne valoit ſeulement pas la peine d'y penſer.

ASTOLPHE, *à Joconde.*

Mon couſin, regardez attentivement. Vous ſouvenez-vous de cette Ducheſſe que nous vîmes, quand nous portâmes nos plus belles Marchandiſes à la Cour ?

JOCONDE.

Oüi, je m'en ſouviens.

ASTOLPHE.

Voilà tous ſes traits, tout ſon air, ſi vous le remarquez.

JOCONDE.

Ceci vaut quelque choſe de mieux encore.

SUSON, *ſe rengorgeant un peu.*

Je n'ai que faire que l'on ſe moque de moi.

JOCONDE.

Il ſeroit à ſouhaiter pour les femmes de Cour, qu'elles euſſent cette ſimplicité, cette naïveté charmante.

ASTOLPHE.

Qu'appellez-vous ſimplicité ? Il n'y a point ici

autant de ſimplicité que vous l'imaginez. Regardez-moi ces yeux.

à Suſon.

Vous les cachez ! Ah, petite friponne !

SUSON.

Je vous épargne de les voir ; car ils ne peuvent rien témoigner de bon pour vous.

ASTOLPHE.

Oüi-dà ! Il me ſemble que quand vous voulez vous en donner la peine, vous tournez aſſez bien ce que vous voulez dire !

SUSON.

Ce que je dis n'eſt pas tourné avec beauconp d'eſprit.

ASTOLPHE.

Non, aſſurément. Et vous êtes la bonté même.

SUSON.

Moi ? Je ſuis.....

ASTOLPHE.

Eh ! oüi, vous dis-je ; on peut s'en rapporter à vous.

SUSON, *ſouriant.*

Comment ?

ASTOLPHE.

Oüi, riez, riez. *à Joconde.* Hé ! bien, vous auriez crû d'abord que c'étoit l'ingénuité même, une ignorance entiere du monde, un eſprit peu cultivé. Vous y faites attention ; & vous êtes tout ſurpris de trouver de la fineſſe dans la penſée, & du tour dans l'expreſſion.

SUSON, *ſe donnant quelques airs.*

Moi ? Point du tout.

JOCONDE, *à Aſtolphe.*

Dans le deſſein où vous êtes de ſuivre la Cour, il eſt fâcheux que Mademoiſelle ait réſolu de ne point prendre d'engagement; car elle ſemble toute faite pour vivre en ce Pays-là.

ASTOLPHE.

Elle y ſeroit adorée. Mais enfin cette autre jeune Perſonne que nous venons de voir, n'aura peut-être pas la même répugnance; & je compte en faire la demande.

SUSON.

De qui? De ma ſœur Marcelle?

ASTOLPHE.

Oüi. Je ne crois pas qu'elle refuſe l'occaſion de s'établir dans un ſéjour, où regnent les plaiſirs les plus délicats, où les bons airs ſe répandent juſques ſur les femmes les plus ſubalternes. Quand, après quelque tems elle voudra bien venir vous voir, vous trouverez dans ſon langage, & dans les façons de ſe mettre, des graces qui vous déſeſpéreront.

SUSON.

Ma ſœur n'eſt point faite pour cela.

ASTOLPHE.

J'eſpere qu'elle y ſera bientôt formée.

SUSON.

Je vous dis que jamais ma ſœur n'attrapera ces façons-là dont vous parlez.

ASTOLPHE.

Cependant mon parti eſt pris. Adieu.

SUSON.

Ecoutez donc, ſi vous voulez.

ASTOLPHE.

Non. *La contrefaiſant.* Laiſſez-moi.

SUSON.

SUSON.

Vous vous trompez.

ASTOLPHE, *la contrefaisant.*

Tant mieux. C'eſt mon plaiſir à moi.

SUSON, *pleurant.*

Pardi ! c'eſt fort joli aſſurément, de ſe moquer comme vous faites.

JOCONDE, *à Aſtolphe.*

Vous avez d'abord penché pour Mademoiſelle ; il y auroit de l'injuſtice à ſonger à une autre, pour peu qu'elle acceptât vos propoſitions.

ASTOLPHE.

Quoi ! j'oublierois le mauvais traitement, que d'abord Mademoiſelle m'a fait eſſuyer ?

SUSON, *avec impatience.*

Quel eſt donc ce mauvais traitement ? Je ne vous ai pas d'abord voulu écouter, parce que je n'écoute pas ordinairement les hommes. Si je ne les écoute pas, c'eſt qu'ils ne m'ont jamais dit de certaines raiſons. Vous me les dites, vous ; & je vous écoute : ainſi vous voyez bien que vous devez m'aller demander à ma mere.

ASTOLPHE.

Allons donc ; nous verrons dans quelques jours.

SUSON.

Quoi, ce n'eſt pas aujourd'hui ?

ASTOLPHE.

Non ; j'ai encore quelques arrangemens à prendre.

SUSON.

Vous étiez d'abord ſi preſſant ! Cela eſt impatientant !

ASTOLPHE.

Je puis, après tout, y aller dans le jour.

SUSON.

Tout-à-l'heure, croyez-moi. Car on dit que les hommes, d'un moment à l'autre, changent de réſolution.

ASTOLPHE.

Rien ne m'en fera changer.

SUSON.

Je vois venir ma ſœur aînée. Je tremble de vous laiſſer avec elle.

ASTOLPHE.

Ne craignez rien.

SUSON, *montrant une petite joye d'enfant.*

Ah Dame! pour le coup, quand j'irai à la Cour, cela fera bien endéver mes ſœurs.

ASTOLPHE.

Comptez ſur ma parole.

SUSON, *s'en allant.*

Adieu donc, Monſieur. *Elle s'arrête.* A tantôt.

ASTOLPHE.

Ne doutez pas de ma ſincérité.

SCENE V.

ASTOLPHE, JOCONDE.

JOCONDE.

VOilà deux nouveaux articles, dont il faut aller faire mention ſur le Livre.

ASTOLPHE.

Tu pourrois tout de ſuite faire mention du troiſiéme.

JOCONDE, *écrivant.*

Parbleu, je crois que je ferois auſſi-bien. Cependant, Sire, je ne ſçai pas trop ce qui en arrivera. Cette ſœur aînée a, dit-on, plus d'eſprit que les deux autres.

ASTOLPHE.

Tu te moques ! l'eſprit a-t-il jamais garanti le cœur.

JOCONDE.

Elle eſt d'ailleurs accompagnée d'une eſpece de Philoſophe, qui a ſur elle un empire abſolu.

ASTOLPHE.

C'eſt une foibleſſe dont il faut que nous ſçachions profiter.

JOCONDE.

Enfin, au lieu d'une, cela fait deux perſonnes à vaincre.

ASTOLPHE.

Il eſt vrai que cela rend la choſe plus difficile; mais ne doutons point de la victoire.

SCENE VI.

ASTOLPHE, JOCONDE, CLORINDE, MATASIO.

CLORINDE.

VOus êtes le flambeau qui pouvez ſeul me conduire, mon cher Mataſio. Vous paſſez pour régler mes ſentimens, ainſi qu'il vous plaît: je ne m'en deffends point.

MATASIO.

Croyez que votre bien, Madame, eſt tout ce que je cherche.

CLORINDE.

Que je ſuis ſatisfaite de vos doctes leçons! & qu'il eſt bien vrai que l'étude du beau, du grand, du ſublime, éteint dans les cœurs les deſirs bas & matériels que nous inſpire l'amour!

MATASIO.

Oüi, je vous le diſois, Madame, on rapporte que Zenon ne donna qu'une fois, en ſa vie, le bon jour à ſa femme, encore étoit-ce pour ne point marquer trop d'impoliteſſe.

ASTOLPHE, *à Clorinde.*

Ce détachement que vous faites paroître, ces yeux baiſſés, cet extérieur auſtere, ſont d'un triſte préſage pour deux Amans que vous avez également touchez.

JOCONDE.

Nous ſommes également épris.

ASTOLPHE.

Le reſpect dont notre amour eſt accompagné, nous réunit, quoique rivaux.

JOCONDE.

Si l'un de nous étoit aſſez heureux pour être choiſi, l'autre entendroit prononcer ſon arrêt ſans murmurer.

ASTOLPHE.

Laiſſez-vous fléchir.

JOCONDE.

Daignez nous apprendre notre ſort.

MATASIO, *à Clorinde.*

Voilà qui eſt ſingulier!

CLORINDE, *à Mataſio.*

Laiſſez-vous fléchir ! Monſieur Mataſio, qu'en dites-vous ?

MATASIO, *à Aſtolphe, & Joconde.*

Quelle témérité ! Sçavez-vous bien à qui vous vous adreſſez ?

CLORINDE.

Ces déclarations me plaiſent fort !

ASTOLPHE.

Nous n'avons pas crû vous offenſer.

JOCONDE.

Nous avons crû devoir riſquer cet aveu.

MATASIO, *à Aſtolphe.*

Des déclarations ! Je ne ſçais où j'en ſuis. Apprenez de moi.....

ASTOLPHE.

Oüi, Monſieur.

MATASIO.

Apprenez que ce ſeroit épouſer la Philoſophie même que d'épouſer Madame. Ce qui aſſurément ſeroit abſurde à imaginer.

ASTOLPHE.

Il eſt vrai.

JOCONDE.

Il en faut convenir.

CLORINDE.

Je n'ai jamais pû concevoir ce que l'on dit de ces paſſions amoureuſes qui captivent les hommes. Je ſçai que pour le bien de la ſocieté on peut ſe réſoudre à recevoir un Epoux ; mais que l'ame dans ces ſortes d'engagemens ſoit affectée ! C'eſt ce qui me paſſe.

MATASIO.

Cela me paſſe auſſi.

ASTOLPHE.

Et moi, je ſoutiens que quand l'amour eſt pur & ſincere, il eſt impoſſible de s'en défendre.

CLORINDE.

Impoſſible de s'en défendre! Allons, Monſieur Mataſio, en voilà aſſez; retirons-nous.

MATASIO.

On ne ſçauroit entendre de ſemblables paradoxes, ſans ſe ſentir échauffer la bile. Allons, Madame.

ASTOLPHE, *la retenant.*

Oüi, je vous ſoutiens qu'il eſt impoſſible de ſe défendre d'un amour pur & ſincere. Et c'eſt une matiere, qui après tout, Madame, mériteroit bien de votre part d'être approfondie philoſophiquement.

JOCONDE.

Vous éprouveriez, Madame, en examinant cette theſe, que les ſens & l'ame ſont ſi intimement liez, que l'ame a beau vouloir s'élever, elle ne peut être libre; & que tout ce qu'elle peut faire, eſt de gémir de ſa captivité.

MATASIO.

Laiſſez, laiſſez, Madame, des gens qui parlent ſans principes.

CLORINDE.

Quoi? vous voudriez me prouver que le rapport eſt ſi immédiat?....

ASTOLPHE, *vivement.*

Oüi, Madame. Je ſuis à vos pieds; je vous déclare que mon reſpect m'a retenu long-tems dans un rigoureux ſilence; mais que la violence de mon amour ne me permet plus de me taire. Je vous avoue que je vous aime, & que je ſuis

dans la réſolution de vous adorer éternellement.... Hé! bien? Cela ne fait-il aucun effet ſur vous?

CLORINDE.

Aucun.

MATASIO.

Ni ſur moi.

ASTOLPHE.

Je ne me rebuterai point. Il n'y aura point de reſſource que je n'employe pour vous attendrir. Je deviendrai galant & magnifique. Voici, par exemple, un Diamant.... (Laiſſez-moi ſuivre ma démonſtration; & prêtez-vous à tout ceci, je vous en conjure.) Voici un Diamant d'un prix conſidérable. Imaginez-vous que je l'ai laiſſé ſur votre Toilette, ſans que vous vous en ſoyez apperçûë. Vous l'eſſayez; & quoique vous ſoyez dans le deſſein de faire d'exactes recherches pour le rendre, vous le reçevez en attendant.

CLORINDE, *en recevant la Bague.*

Je le reçois?

ASTOLPHE.

Oüi.

MATASIO.

Badinage!

ASTOLPHE.

Ce n'eſt pas tout. Je ſçais que vous avez auprès de vous un homme de Lettres, qui eſt votre conſeil, votre ami, mal-aiſé dans ſes affaires, comme la plûpart le ſont; je lui dis; Monſieur, ma flamme eſt honnête, le mariage eſt mon objet, votre honneur ne ſera pas bleſſé en me ſervant; déterminez l'aimable Clorinde, déterminez celle que j'adore; je vous promets mille ducats, ſi l'affaire réüſſit, & voici d'avance une Tabatiére

extrêmement riche que je vous prie d'accepter.

à Mataſio.

Acceptez, je vous prie, Monſieur.

MATASIO, *prenant la Tabatiere, & la regardant.*

Oüi, oüi; ſpéculation que tout cela!

ASTOLPHE, *à Clorinde.*

Laiſſez-moi continuer. On vous parle en ma faveur. Je reviens devant vous plus humble, plus modeſte que jamais. Je m'adreſſe à vous; ah! cruelle Clorinde, ne ſçaurai-je point ſi ma préſence vous plaît, ou vous importune? Je cherche les occaſions de vous voir; mais ce n'eſt qu'en tremblant que je me préſente devant vous. Hélas! daignez me raſſurer; dites-moi que vous me permettez quelque aſſiduité; dites-moi, je vous en conjure, que mes viſites ne vous offenſeront point. Sentez-vous qu'après tant de ſoumiſſion & de tendreſſe vous auriez bien de la peine à me refuſer une permiſſion auſſi innocente, & que l'ame voudroit en vain s'y oppoſer?

CLORINDE.

Je ſens..... je ſens qu'une autre auroit quelque peine

ASTOLPHE.

Ah! vous me permettriez de vous voir! Ma joye ne pourroit alors s'exprimer. Rien ne ſeroit plus vif, plus gai, plus empreſſé que je le ſerois. S'agiroit-il d'une fête, d'un ſpectacle? S'agiroit-il de vous rendre un ſervice important, ou à ceux qui vous appartiennent? Tout cela s'exécuteroit en un moment. Aſſurément, mes ſoins, ma conſtance, mon reſpect, vous toucheroient; vous penſeriez que vous n'auriez point de meilleur

ami que moi. Vous diriez, en ſongeant à moi ; » Je poſſede ſon cœur tout entier ; hélas ! ne doit-» il pas compter ſur le mien ? Il me parle de ma-» riage, à la vérité ; cela eſt gênant ; il eſt diffi-» cile de s'y réſoudre : mais deux amis ne ſe doi-» vent-ils pas tout réciproquement ? Et puiſque » le mariage eſt ce qu'il peut attendre de moi, » ne ſeroit-ce pas manquer à l'amitié que de m'é-» loigner de ce que je puis honnêtement faire » pour lui ? » *Vivement.* Après que vous auriez réfléchi de la ſorte, je me préſenterois devant vous ; vous me permettriez d'eſpérer.

CLORINDE.

Vous allez, ce me ſemble, un peu vîte ſur cet article.

ASTOLPHE.

Non, non, Madame ; j'eſpérerois. C'eſt alors que je deviendrois jaloux. Hé ! quoi, Madame, vous dirois-je, quel eſt cet homme qui étoit hier chez vous ? Si je ne me trompe, il vous a a parlé ſecretement ; vous l'avez regardé avec plaiſir ! Eſt-il une douleur pareille à la mienne ? Ah ! cruelle Clorinde, eſt-ce là le traitement que j'ai mérité ? Je ſuis perdu ; je me meurs.

Très-tendrement.

Je voulois vivre pour vous..... Sentez-vous la gradation ?

CLORINDE.

Hé ! mais..... j'examine..... Hé ! bien ?... ; Après ?

ASTOLPHE.

Après ? Vous tâcheriez de me raſſurer ; &..... mais pour examiner mieux & ſentir par vous-même, tranſportez votre imagination au degré

où elle doit être, & dites-moi ce qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de dire en pareil cas.

CLORINDE.

Hé! mais.... je dirois.... Vous vous allarmez, Monſieur, mal-à-propos.

ASTOLPHE.

Fort bien.

CLORINDE.

Cet homme qui vous inquiéte, ne peut point prétendre à mon cœur, puiſqu'avant lui vous avez ſçû vous en rendre digne.

ASTOLPHE.

Voilà ce que c'eſt.

CLORINDE.

Je ne vous aurois pas permis d'eſpérer, ſi je n'avois pas eu pour vous des ſentimens ſinceres.

ASTOLPHE.

On ne peut pas mieux.

CLORINDE.

Je vous diſtingue des autres hommes; ſoyez plus tranquille.

ASTOLPHE.

A merveilles. Je vous interromprois alors; je prendrois votre main reſpectueuſement, mais vivement pourtant; & je la baiſerois cent fois.

Il lui baiſe la main, Clorinde laiſſant baiſer ſa main, Joconde va écrire.

Nous voilà racommodez, comme vous voyez! Convenez que dans ce moment vous ſeriez attendrie?

CLORINDE.

Oüi; mais ce n'eſt qu'une fiction.

ASTOLPHE, *poſément.*

Il faut avouer, Madame, qu'en examinant

la choſe philoſophiquement, il y a une poſſibilité naturelle à s'attendrir pour quelqu'un qui nous aime. Mais ceci ne tire à aucune conſéquence à votre égard. Quoique ce ſoient mes propres ſentimens que j'aye tâché de vous exprimer, je ſçais ce que je dois penſer; & je me retire ſans aucune eſpérance.

SCENE VII.

CLORINDE, MATASIO.

CLORINDE.

JE reſte interdite. A peine m'a-t-il donné le tems de lui répondre. Mille idées confuſes..... Mais, Monſieur, je penſe à une choſe: nous ne leur avons pas rendu la Bague & la Tabatiere. Il faut les leur reporter au plus vîte, & courir après eux.

MATASIO.

Les reporter? Ma foi, je crois que vous ferez bien d'oublier tout cela.

CLORINDE.

Que dites-vous? Je ne pourrois accepter de pareilles choſes que dans le cas où j'écouterois des propoſitions de mariage; & c'eſt ce qui aſſurément ne me convient pas. Ainſi, Monſieur, reportez-les promptement.

MATASIO.

Il n'a cependant pas trop mal défendu ſa thèſe.

CLORINDE.

Qu'en voulez-vous conclure ?

MATASIO.

Que ſçais-je ?

CLORINDE, *ſoupirant.*

Croyez-vous que dans ſes diſcours il ſoit ſincere ?

MATASIO.

Si dans ſes promeſſes il l'étoit, cela mériteroit attention.

CLORINDE.

Il faudroit donc, en ce cas, lui dire de ma part que je trouve ſes façons de raiſonner aſſez juſtes.

MATASIO.

Je vais bientôt voir quel homme ce peut être. S'il entre avec moi dans de certaines explications, vous pouvez compter que c'eſt une affaire ſur laquelle vous ne devez pas balancer un moment.

SCENE VIII.

CLORINDE, *ſeule.*

CE que décide un homme auſſi intégre & auſſi éclairé que Monſieur Mataſio, eſt une loi pour moi. D'ailleurs, il faut en convenir, l'hommage de cet inconnu ne m'a point déplû ; & je ſuis convaincue avec plaiſir qu'il n'eſt pas poſſible à la morale d'étouffer un penchant trop naturel.

SCENE IX.

CLORINDE, MARCELLE, SUSON.

Entrant d'un côté du Théâtre, en rêvant. *Entrant de l'autre côté, en rêvant auſſi.*

MARCELLE.

L'Heure ſe paſſe, & je n'entends point parler de lui ?

SUSON.

Qu'eſt-il devenu ? Eſt-ce donc qu'il voudroit attendre encore quelques jours ?

CLORINDE.

Venez, mes ſœurs, venez. J'adopte un ſyſtême que vous m'avez vûe long-tems combattre. Je vais me marier. Oüi, j'épouſe un homme verſé dans la Philoſophie.

MARCELLE.

Vous nous ſurprenez agréablement, ma ſœur. Quel eſt donc cet homme verſé dans la Philoſophie ?

CLORINDE.

Un de ces nouveaux Hôtes que vous avez pû voir ici.

MARCELLE.

Un de ces nouveaux Hôtes ? Je puis donc vous dire librement, ma ſœur, que ſi l'un vous épouſe, l'autre doit auſſi me demander en mariage.

SUSON.

L'autre ? Tout beau, s'il vous plaît. Il y en a un qui doit ſûrement aller trouver ma mere pour moi.

MARCELLE.

Que veut donc dire Suſon ?

SUSON.

Eh Dame ! Il faut bien que vous, ma ſœur Marcelle, ou vous, ma ſœur Clorinde, vous vous trompiez. Ils ne ſont que deux ; & nous ſommes trois. Le compte comme cela ne peut pas y être.

MARCELLE.

Tu rêves, ma pauvre enfant.

CLORINDE.

On s'eſt moqué d'elle.

SUSON.

Oh ! pour cela non. Il m'a bien promis de me tenir parole.

MARCELLE.

Ah ! ah ! quel eſt donc ce gros Livre que j'apperçois ſur cette table ?

CLORINDE.

Un Livre de Philoſophie, ſans doute, que mon futur Epoux aura laiſſé là.

MARCELLE.

Je ſerai bien aiſe de voir ce que c'eſt que la Philoſophie. Ah ! ah ! *Liſant.* » Journal de nos » Conquêtes amoureuſes ; où ſe trouve la liſte » des femmes que nous avons trompées. »

SUSON.

Comment ?

CLORINDE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

MARCELLE, *riant.*

Voilà, pour des Marchands, un Livre assez singulier!

CLORINDE.

Voyons donc. *Lisant.* » Le cinq Mai, sur les » frontieres de France, une Belle, qui depuis » deux ans résistoit aux jolies phrases d'un Ab- » bé, & aux insultes élégantes d'un Petit-Maître » de Robe, avoua, vers les six heures du soir, » qu'elle n'étoit point insensible.

MARCELLE, *lisant.*

» Le lendemain, une Blonde mourante, dont » la froideur désespéroit les plus hardis, sentir le » trouble s'emparer de son cœur, sans qu'elle » sçût comment la chose s'étoit faite. » Le jour suivant..... Mais jusqu'où cela » va-t'il donc?

Elle tourne le feuillet.

SUSON.

Que veut donc dire ce Journal-là?

MARCELLE.

Que vois-je?

SUSON.

Eh! comment, j'apperçois mon nom?

MARCELLE, *lisant.*

» Le seize, Marcelle fut trompée par de feintes » larmes.

SUSON, *lisant.*

» Le même jour, Suson fut adoucie en lui pro- » mettant de la mener à la Cour.

CLORINDE, *lisant.*

» L'austérité de Clorinde fut vaincue, moyen- » nant mille ducats promis à Monsieur Thadée » son conseil. » Moyennant mille ducats?

MARCELLE.

De feintes larmes !

SUSON.

Parce qu'on m'a promis de me mener à la Cour !

Elles s'avancent toutes trois ſur le bord du Théâtre.

CLORINDE, *d'un air courroucé.*

Cela eſt outrageant !

MARCELLE, *d'un air riant.*

Cela eſt plaiſant !

SUSON, *en pleurant.*

Ça eſt bien ridicule !

Elles reſtent toutes trois un moment ſans parler, dans l'attitude que leur fourniſſent leurs caractéres qui contraſtent entr'eux.

SCENE X.

ASTOLPHE, JOCONDE. CLORINDE, MARCELLE, SUSON.

CLORINDE.

MAis qu'eſt-ce ? Je crois que les traîtres oſent encore reparoître ici ?

MARCELLE.

Il faut avoir main-forte, ma ſœur ; je ſuis d'avis qu'on les faſſe arrêter.

SUSON.

SUSON, *montrant Aſtolphe.*

Voilà juſtement le mien.

ASTOLPHE, *à Joconde.*

Voici donc notre courſe achevée !

ASTOLPHE.

Allons rejoindre les Beautés que nous avions abandonnées, ſi elles ont été ſenſibles à la fleurette, nous avons eu la conſolation de voir qu'elles n'étoient pas les ſeules dans le monde.

CLORINDE.

J'ai par une longue étude appris à modérer ma colere. Mais parlez, perfides; quel a été votre deſſein ?

ASTOLPHE.

De vous rendre heureuſes, en nous divertiſſant; de nous venger ſur le ſexe même, de certain outrage que nous croyons en avoir reçû; & de vous faire revenir en même tems de l'indifférence, qu'un Pédant vous inſpiroit par des vûës d'intérêt, & que vous aviez l'art d'inſpirer à vos ſœurs.

CLORINDE.

Et de quel droit ? . . . .

ASTOLPHE.

Par un droit que vous ne pourrez me conteſter quand vous me connoîtrez. . . . . Vous avez chacune un Amant, qui, entre pluſieurs autres, ſe ſont diſtingués, par leur perſévérance. Couronnez leurs feux; je vous y engage, & ſi ce n'eſt aſſez, je vous l'ordonne. Reconnoiſſez le Roi de Lombardie.

CLORINDE.

Sire. . . . . .

MARCELLE.

J'ai peine à croire ce que j'entends.

SUSON, *à part.*

Lui, Roi ? J'aurois bien mieux aimé qu'il n'eût été que Marchand.

JOCONDE.

Convenez que c'eût été un meurtre que de vous condamner toutes trois à un auſtere célibat.

ASTOLPHE.

Je compte que vous me ſçaurez gré de vous avoir fait abandonner une auſſi triſte réſolution. Vos Amans ſeront enchantez de trouver en vous de nouveaux ſentimens. Nous le ſommes, nous, d'avoir rempli le projet que nous avions en tête. Ainſi je n'enviſage ici de tous côtés que des ſujets de joye. Prenez donc part de bonne grace à un divertiſſement que vos Amans ont fait préparer.

MARCELLE.

Ce n'eſt pas le plus mauvais parti que nous puiſſions ſuivre.

SUSON, *à Clorinde.*

Vous voudrez donc bien à préſent, ma ſœur, que le Fils du Juge m'épouſe ?

CLORINDE.

Le Roi l'ordonne.

ASTOLPHE.

Oüi, je le veux ainſi.

SUSON, *faiſant la révérence à Aſtolphe.*

Je vous remercie, Monſieur.

ASTOLPHE.

Cet ordre regarde auſſi & Clorinde & Marcelle.

CLORINDE.

Il ne me reſte qu'une choſe à dire. Nous ſommes femmes, Sire, & vous nous avez trompées !

JOCONDE.

Ah ! conſolez-vous ; croyez-moi, & ne ſongeons qu'à nous divertir.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, une Comédie qui a pour titre : *Joconde* ; & je crois que l'on peut en permettre l'impreſſion. Ce 20 Mars 1741.

Signé, CREBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire, à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion de *Joconde*, Comédie : *Deucalion & Pyrrha*, Comédie en un Acte, par le Sieur DE SAINTE-FOY ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes ; Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Roïaume, pendant le tems de *trois années* conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles : Que l'Impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Roïaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens

de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Agueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes aïans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, foi ſoit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le trentiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent quarante-un, & de notre Régne le vingt-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre dix de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 496. *fol.* 494. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 8. *Mai* 1741.

SAUGRAIN, Syndic.

De l'Imprimerie de C. F. SIMON, Fils, 1741.

Cailhava d'Estendoux, Jean François.

LES JOURNALISTES ANGLOIS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Nation le Samedi 20 Juillet 1782.

Imprimée conformément à la seconde Repréſentation du Lundi 22.

PAR M. DE CAILHAVA.

Ce n'eſt pas moi.
M. de Pourceaugnac, Acte III, Scène V.

A PARIS,
CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXII.

AVERTISSEMENT.

CETTE Pièce étoit imprimée vingt-quatre heures avant de paroître ſur la ſcène. Si le Public en voit, preſque en même tems, deux éditions différentes, il voudra bien n'en attribuer la cauſe qu'aux bontés dont il me combla à la première repréſentation : il daigna applaudir à tous les traits paſſables, & ſe contenta d'indiquer, ſans le moindre murmure, les choſes qui lui déplaiſoient. Cette indulgence me rendit plus ſévère ; & j'eus à peine entrevu l'ouvrage dans ſon cadre, que, bouleverſant toute l'ordonnance, je compoſai, pour ainſi dire, une Comédie nouvelle des ſcènes, des détails qui avoit fait quelque plaiſir.

Grace à l'honnêteté des Comédiens qui adoptèrent tous mes changemens pour la ſeconde repréſentation ; ma docilité fut récompenſée. Heureux ſi les Connoiſſeurs continuent à me trouver digne de leçons pareilles.

PERSONNAGES. ACTEURS.

M. STERLING, riche habitant de Londres, père d'Emilie. *M. Deſeſſarts.*

M. DISCORD, Journaliſte en chef. *M. Préville.*

LE COLONEL SEDLEY, ſous le nom de SMITH, Secrétaire de M. Diſcord. *M. Fleuri.*

FRANK, Quartier-Maître du régiment de Sedley. *M. Dazincourt.*

EMILIE, jeune veuve, fille de M. Sterling. *Mlle Contat.*

NICOLE, Gouvernante chez M. Sterling. *Mme Bellecourt.*

CRISPIN, Valet de Diſcord. *M. Dugazon.*

NAUSEAS,
FASTIDIUS,
NICOLETTO,
DOM BANCALOS,
JOURNEY-MAN,
DESQUIBAS,
VENCKER,
} Commis Journaliſtes de tous les états & de toutes les nations.

Troupe de JOURNALISTES en chef.

La Scène eſt à Londres, dans l'hôtel de M. Sterling.

LES JOURNALISTES ANGLOIS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un ſalon, avec une pendule & une table ſur laquelle il y a une écritoire & une pile de Journaux.

SCENE PREMIERE.

STERLING, *ſeul.*

LORSQUE je donnai à Monſieur Diſcord le plus bel appartement de mon hôtel, ce n'étoit pas pour qu'il y dormît juſqu'à midi, c'étoit pour avoir ſous ma main une *des trompettes de la renommée ;* je viens de chez lui, & il n'eſt pas jour. Du moins ſes coopérateurs devroient être arrivés. (*Il appelle.*) Sior Nicoletto!... Dom Bancalos!... Jour-

ney-man !... Monſu Deſquibas !... Monſir Vencker !... Euh ! les bourreaux ! s'ils étoient à ma place, s'ils avoient employé douze ans à perfectionner un drame qui paroît imprimé depuis quatre jours, ſi leur réputation dépendoit comme la mienne de ce que vont en dire tous *les folliculaires*, ils ne ſeroient pas ſi tranquilles ! (*Il appelle encore*) M. le louangeur ?... M. le critiqueur !... M. le perfifleur !... M. le calomniateur !... (*Il voit une pile de journaux.*) Ah ! voici du moins les journaux d'aujourd'hui. (*Tournant au tour.*) En vérité je frémis, quoique riche, en parcourant de l'œil cette pyramide..... Mais ! quelques auteurs périodiques ont pris de l'aſcendant ſur l'eſprit du public, & je veux, ſelon l'uſage, leur faire quelques petits préſents..... Ah ! que ne ſommes-nous à Paris ! je n'aurois pas beſoin de faire cette dépenſe. (*Il met ſes lunettes, s'aſſied, & parcourt les titres des journaux.*) Journal du Parlement ; London revue ; Magaſin Militaire ; Magaſin de Santé ; Santé ! ſanté ! j'ai bien beſoin de tout cela ! (*Il les jette.*) Ah ! la peſte ! je dois ménager celui-ci, il ne ſe contenteroit pas de dire que je ſuis un mauvais auteur, il m'accuſeroit *d'être un homme ſans mœurs, un impie* (*Il prend une feuille de papier & écrit deſſus.*) *Bon pour un habit de gala en velours noir.* —Et ce petit *journaillon ?*... C'eſt peu de choſe, c'eſt bien meſquin. Mais.. il revient ſouvent.... *Bon pour.....* *bon pour....* Ma foi, c'eſt bien aſſez de s'abonner.... *Bon pour un abonnement.* — Oh ! celui-ci dit du bien de tout le monde, il n'eſt pas dangereux : *rien.* — Cet autre, *plus bel eſprit que journaliſte*, pointille, picote ſans ceſſe : *bon pour une veſte à clinquant.* — Qu'eſt-ce que ceci ?... un almanach ! & parbleu ſe moque-t-on de moi ? qu'ai-je à démêler avec les almanachs ! Ah ! doucement, doucement : voici des *notices*... Ma foi ! *malgré leur ton ſentencieux elles ne diſent*

rien. Bon pour un *ſouvenir*, ou pour des *tablettes.* (*Il en parcourt pluſieurs.*) Fretin que tout cela ! *Tablettes*, *tablettes*, *tablettes* : les marchands de l'eſprit d'autrui n'ont beſoin que de tablettes.

SCENE II.

STERLING, NICOLE.

NICOLE.

Eh, mon Dieu ! qui peut vous éveiller ſi matin ?

STERLING.

L'amour de la gloire, mon enfant, l'amour de la gloire ! Mais, dis-moi, ſais-tu ſi M. Diſcord eſt enfin éveillé.

NICOLE.

Non. Mais je ſais bien que ce qu'il peut faire de mieux, c'eſt de dormir. A propos de lui, Monſieur, eſt-il vrai que vous ayez projetté de marier Madame votre fille, une veuve jeune, charmante, avec *ce pédant*, *cet orgueilleux* ? Il n'a rien, je vous en avertis.

STERLING.

Il n'a rien ! il n'a rien ! Et ſon génie, ſon recueil ; morbleu ! ſon journal ! n'eſt-ce rien que tout cela ?

NICOLE.

On le dit.

STERLING.

Des ignorants comme toi ; mais je ſuis un *Amateur*, moi, (*avec emphaſe.*) par conſéquent *connoiſſeur.* Ma fille ſera

trop heureuſe d'être la femme d'un *grand homme*, qui d'ailleurs prouvera pluſieurs fois par mois à tout l'univers, que je ſuis auſſi *un grand homme*, *moi.* Oui, pour ma réputation, Emilie doit abſolument épouſer Diſcord, & je décide qu'il eſt un très-bon parti.

NICOLE.

Oh! ce ſeroit bien en effet le meilleur parti du monde; ſi, en l'achetant ce qu'il vaut, on pouvoit le vendre ce qu'il s'eſtime.

STERLING.

Taiſez-vous, inſolente: vous vous émancipez, parce vous êtes à mon ſervice depuis vingt ans..... Oui: vous entrâtes chez moi.... vous entrâtes chez moi... préciſément huit ans avant que je commençaſſe mon drame.

NICOLE.

Mais je vous entends parler tous les jours d'un drame; un drame! quelle bête eſt-ce donc, Monſieur?

ERLING, (*avec enthouſiaſme.*)

Un drame! un drame!... C'eſt comme qui diroit une comedie... Non: c'eſt à peu près une tragédie... Eh! non, non: ce n'eſt ni l'un, ni l'autre. Enfin un drame eſt... une fort belle choſe! (*à part.*) Molière, dit-on, conſultoit ſa ſervante. Idée de Bouffon! Eſſayons-en pourtant. (*haut*) Ecoute: je vais t'expoſer le ſujet de mon drame.

NICOLE (*veut s'échapper.*)

Oh! je ſuis preſſée, il faut que j'aille voir ſi Madame votre fille....

STERLING, (*l'arrêtant.*)

Il y a temps pour tout. Attention: qu'on ſe garde de m'interrompre. (*Il met ſes lunettes, cherche ſon cahier dans ſes poches, & ne le trouvant pas, il s'écrie, déſeſpéré*):

Oh ! Dieu ! aurois-je perdu mon manuſcrit ? Que je ſuis heureux de l'avoir fait imprimer ! il y a tant d'effrontés plagiaires ! Attends-moi ; je reviens.

SCENE III.

NICOLE (*ſeule*).

Je reſpire ! heureuſement j'en ſuis quitte pour la peur.

SCENE IV.

NICOLE, EMILIE, SMITH.

NICOLE.

Ah ! vous voilà, Madame ! Vous me voyez encore toute effrayée.

EMILIE.

Qu'as-tu donc ?

NICOLE.

Monſieur votre père m'a menacée.....

SMITH.

De quoi ?

NICOLE.

Eh ! mon dieu, de ſon drame ; il eſt à le chercher, je me ſauve bien vîte.

SCENE V.

EMILIE, SMITH.

EMILIE.

ELLE eſt folle.

SMITH.

Pas tant, comme vous voyez. Mais permettez, belle Emilie, à l'amoureux Sedley, de ne s'occuper en ce moment que du bonheur dont il jouit depuis trois jours ſous ce déguiſement, & ſous le nom de Smith. Que ſerois-je en effet devenu, ſi lorſque ma parente en quittant Londres me priva du bonheur de vous voir chez elle, je n'euſſe trouvé dans mon rival tout *l'amour-propre* dont j'avois beſoin? J'allai le voir, je lui dis que le *ſceptre de la littérature lui étoit juſtement promis.* Il ſe rengorgea, daigna me ſourire, me nomma ſon ſecrétaire; & c'eſt à ce titre pompeux que je dois le bonheur d'admirer tous jours la beauté de votre ame, la droiture, la nobleſſe de vos ſentiments. Dès que je trouverai un inſtant favorable, je me jetterai aux pieds de Monſieur votre père, je lui ferai voir que ma fortune....

EMILIE (*l'interrompant avec tendreſſe*).

Ah Sedley! c'eſt le point le moins eſſentiel; & pourvu que nos cœurs....

SMITH.

Généreuſe Emilie!...

EMILIE (*l'interrompt*).

Vous êtes un mal-adroit, Monſieur le Colonel; pourquoi me faire appercevoir que j'allois vous dire des choſes tendres?

Ne vous y accoutumez pas, au moins. Sur-tout ne ſongeons qu'à Diſcord, & aux moyens de faire voir à mon père ſon héros tel qu'il eſt.

SMITH.

Ces moyens ſont aiſés : vous ſavez que chacun de ſes journaux double au moins le nombre de ſes ennemis. Dans le dernier il inſulte deux hommes reſpectables à tous égards ; leurs amis ont pris la choſe au ſérieux, & ne manqueront pas de les venger. Franck, le Quartier-maître de mon régiment, que vous connoiſſez pour un garçon adroit, s'eſt chargé de m'inſtruire du parti qu'ils auront pris. Il y eſt intéreſſé ; Diſcord s'eſt égayé ſur une de ſes chanſons.

EMILIE.

Et l'on n'attaque pas impunément la Muſe de M. Franck. Comme vous en voulez tous à ce pauvre M. Diſcord ! Moi-même ne ſuis-je pas trop bonne de vous le ſacrifier ? car enfin la digne épouſe d'un des *précepteurs du monde* eſt à juſte titre l'héroïne de toutes les Epîtres à petits vers innocents, la protectrice des Auteurs dramatiques. Les Poètes épiques la comparent à Junon, à Pallas, à Vénus. La muſe eſt-elle de bonne humeur ? elle daigne d'un ſourire careſſer les enfants d'Apollon. Tenez, tenez, admirez-moi : ai-je l'air d'une protectrice ? (*elle ſe donne des airs*)... Mais Madame la journaliſte a-t-elle ſes vapeurs ? elle ſe jette dans un fauteuil, prend un air dédaigneux. Votre poëme eſt pitoyable ; des vers, des riens, point de plan. — Votre tragédie tombera, je vous en avertis ; pas une ſeule tirade pour les femmes ! pas une ſeule imprécation !... rien contre les Rois !... Voilà qui eſt du dernier monſtrueux. — Fi ! Monſieur, ne vous laſſerez-vous donc jamais de *faire pleuvoir des roſes ?* elles m'entêtent. — Tenez, tous les Poètes deviennent à tel point inſipides....

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCK (*qui eſt entré tout doucement & a écouté quelque temps Emilie*).

FRANCK (*à Emilie*).

MADAME, les Chanſonniers en ſont-ils ?

EMILIE.

Non pas quand ils vous reſſemblent, Monſieur Franck.

FRANCK. (*Il regarde de tout côté*).

Ou quand ils apportent de bonnes nouvelles. Quelqu'un peut-il nous entendre ?

SMITH.

Non : parlez librement.

FRANCK.

Peſte ! c'eſt que le plus grand ſecret eſt ici néceſſaire ! Hier... (*s'interrompant pour regarder de tout côté*) au Parc Saint James... j'entre au *caveau*... le Préſident s'empare de la niche : grand ſilence. — Je vous dénonce, s'écrie une voix, « un homme » *que tout mérite offenſe*, & *que tout ſuccès outrage*. Voilà ſon » journal. Voilà l'injure. Vengeance ! » Et tous comme autant d'échos, Vengeance !

SMITH.

Il faut bien que juſtice ſe faſſe.

FRANCK.

Auſſi a-t-on projetté une petite correction.

EMILIE, (*ſurpriſe*).

Une correction!

FRANCK.

Oh ! point ſanglante, point déshonorante même ; les Militaires ſe la permettent quelquefois entr'eux, s'en font un jeu, un divertiſſement ; & cependant elle étourdira furieuſement notre homme !

EMILIE.

Expliquez-vous.

FRANCK.

Le *moderne l'empirée* n'a pas les aîles aſſez fortes pour voler juſques dans ſon domaine ; on projette de l'aider.... un peu... de lui donner de l'élan... enfin de... là... vous m'entendez bien ?

SMITH, (*avec joie*).

Quoi ! il ſeroit berné ?

FRANCK, (*avec emphaſe*).

Il le ſera, morbleu ! gardez-vous d'en douter.

Deux perſonnes qui logent à quatre pas d'ici lui écrivent dans ce moment, ſous des noms ſuppoſés, pour l'inviter à dîner aujourd'hui. Il y auroit bien du malheur ſi notre homme ſe refuſoit aux deux invitations. (*avec précipitation*) Je ſuis preſſé, l'on m'attend pour les apprêts du régal ; je n'ai voulu que vous inſtruire. Comme il eſt néceſſaire que le héros de la fête ne ſe rende chez l'un ou l'autre des amphitrions qu'à deux heures préciſes, je reviendrai ici l'amuſer tout le temps qu'il faudra. Je me charge de tout ; ſoyez tranquilles ; & vivent les Journaliſtes... pourvu qu'ils ſoient bernés.

SCENE VI.

SMITH, EMILIE.

SMITH.

L'AVENTURE éclatera..... nous en profiterons.

EMILIE, (*riant avec malignité*).

Monſieur Smith! Monſieur Smith! on diroit que vous avez fait quelque ouvrage, & que Diſcord l'a critiqué!

SMITH.

Il eſt bien cruel à vous de plaiſanter, quand mon rival...

EMILIE.

Parlons donc ſérieuſement, Monſieur; l'eſſentiel n'eſt-il pas de ſavoir ſi Diſcord veut abuſer du crédit que ſon journal lui donne ſur l'eſprit de mon père, & m'épouſer malgré moi? Je vous promets de lui déclarer ce matin qu'un autre a touché mon ame. S'il inſiſte, après que je lui aurai fait cet aveu; loin de mériter le moindre égard de ma part & de la vôtre, je croirai alors que tout nous devient permis; mais s'il renonçoit volontairement à ma main, dès qu'il ſauroit ne pouvoir contribuer à ma félicité, ne trouveriez-vous pas digne de nous de l'en récompenſer, en lui ſauvant le traitement qu'on lui deſtine? Croyez-moi, Sedley, mettons notre délicateſſe à ſon aiſe.

SMITH.

Adorable Emilie! Non: il n'eſt qu'une femme qui puiſſe allier la gaité la plus légère à la raiſon la plus ſolide. Vous ſerez toujours....

EMILIE.

Mon père vient : il n'eſt pas, je crois, fort néceſſaire qu'il me voie en grande conférence avec le Secrétaire de M. Diſcord. Je me retire, & vous le répète : (*d'un air ſérieux*) ſi Diſcord a de bons procédés, nous prendrons avec plaiſir notre revanche ; (*reprenant le ton léger*) ſans cela, je le livre à ſes maîtres de ballets.

SCENE VIII.

SMITH, NICOLE, STERLING.

STERLING, (*un papier à la main, courant après Nicole, & l'arrêtant*).

NON : tu m'écouteras. ... Ah ! vous voilà Smith, j'en ſuis enchanté ! Nous allons voir ſi ce Molière dont on parle tant, ſe connoiſſoit du moins en bons Juges. Je vais lire à Nicole le ſujet de mon drame, ayez toujours les yeux ſur elle.

NICOLE.

Allons, dépêchons-nous, puiſqu'il faut abſolument que j'en paſſe par ce drame.

STERLING, (*lit avec emphaſe tout ce qui eſt du ſujet du drame, & s'interrompt avec complaiſance pour faire ſes réflexions*).

L'AVANT-SCENE.

« Un marchand de mithridate dreſſe un théâtre ſur une » place publique, & s'y établit avec ſa femme & ſa troupe. » (*Finement*). Voilà d'abord la nature priſe dans le bas, pour

plaire au peuple, & pour ſurprendre les Grands. Tu conçois la fineſſe ?

L'ACTE I.

« Le peintre-décorateur brûle en ſecret pour la Directrice : » il voit clairement, du haut du cintre, qu'elle lui préfére » le voltigeur de la troupe ; la tête lui tourne, il tombe, » & s'écraſe ſans pouvoir parler : mais comme il n'a pas » quitté ſon pinceau, d'une main mourante il trace à l'époux » offenſé, en deux traits énergiques, la cauſe de ſon trépas. » — Eh ! qu'en penſes-tu ?

SMITH.

Voilà du pathétique & du vrai.

STERLING.

L'ACTE II.

« Le mari imagine une vengeance neuve ; il coupe à demi » la corde tendue pour ſon rival ; celui-ci y monte pour danſer » à ſon ordinaire ; la corde rompt, le malheureux tombe, » ſe caſſe le cou, & meurt en gambadant, après cent cin- » quante vers d'agonie. »

SMITH.

Les Acteurs ne pourront pas ſe plaindre ; ils auront de quoi développer leurs graces.

STERLING.

L'ACTE III.

« La femme eſt furieuſe de la perte de ſon amant, elle dit » des injures au ciel, accable ſon barbare époux d'impréca- » tions, ſaute ſur une épée, & l'en poignarde. » (*En s'applaudiſſant*) Compte, compte les morts, compte.

L'ACTE IV.

« La veuve, fidèle à l'unité de lieu & de temps, eſt » arrêté, accuſée, défendue, jugée & pendue à la même » place. » — Je me flatte que voilà du ſpectacle.

SMITH.

Et amené bien naturellement !

STERLING.

L'ACTE V.

« Flambeaux : pompe funèbre des quatre morts : apparition » de leurs ombres : quatre reconnoiſſances ſur les quatre tom- » beaux : combat de généroſité entre les phantômes : amniſtie » génera!e. »

(*Pendant la lecture, Nicole a caché ſon viſage avec ſon tablier, pour ne pas laiſſer voir qu'elle rioit*).

Eh bien ! tu fonds en larmes ! j'en étois bien sûr. Ah ! (*ſanglottant*) j'en répands auſſi !... Laiſſe-moi jouir délicieuſement de tes pleurs.

(*Il arrache le tablier*).

NICOLE. (*éclatant de rire*).

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

STERLING, (*furieux*).

Comment, malheureuſe ! tu ris ! Et cet Auteur ſi vanté s'en rapportoit à ſa ſervante ! ah ! je me doutois bien qu'il choiſiſſoit auſſi mal ſes juges que ſes ſujets.

NICOLE, (*riant plus fort*).

Je ne puis m'empêcher d'éclater. Eh ! eh ! eh !

STERLING.

Je ſuis bien malheureux ! Grave, ſérieux, *noir* comme je fais gloire de l'être, ma maiſon n'eſt remplie que de gens gais. Mais j'y mettrai bon ordre.... Ote-toi de mes yeux.

NICOLE, (*s'en allant & riant plus fort*).

Ah ! ah ! ah ! la drôle de choſe qu'un Drame !

SCENE IX.

STERLING, SMITH.

STERLING.

L'IMPERTINENTE ! rire à la lecture d'un drame que j'ai été douze ans à compoſer !

SMITH.

Ces petites gens n'ont point d'ame : mais vous êtes bien ſûr de faire évanouir les femmes d'un certain monde.

STERLING.

Rendez-moi un ſervice, mon cher Smith. Chargez-vous de faire des billets d'invitation pour nos journaliſtes. Ils ſavent que c'eſt demain ma fête, & je veux les avoir tous à ſouper ce ſoir.

SMITH.

Miſéricorde ! tous les Journaliſtes ! paſſe encore pour ces hommes eſtimables qui, gémiſſant de la décadence d goût, & de l'aſſemblage monſtrueux de tous les genres, s'oppoſent de toutes leurs forces au progrès de la barbarie,

& le font avec la décence & la noble franchiſe qui caractériſent le véritable homme de lettres. Mais laiſſez-moi ces *nains* qui portent un œil d'envie ſur tout homme qui les ſurpaſſe, & qui ne pouvant atteindre à ſa hauteur voudroient du moins le rabaiſſer juſqu'à eux. Dédaignez ces *Ecrivains ſaméliques qui ſe vendent à l'avidité d'un Libraire*, lui promettent *de faire aſſaut d'injures*, & *tiennent boutique ouverte d'éloges & de critiques.*

STERLING.

Eh! mon dieu! je ſens tout cela comme vous; mais ces *Ecrivains, tels quels*, peuvent en impoſer.

SMITH.

A qui? A des caillettes, à des ſots réduits aux journaux pour toute lecture.

STERLING.

Eh bien! les ſots, les caillettes, n'eſt-ce rien dans ce ſiècle? Je vais donner des ordres pour que mes juges faſſent bonne chere.

SMITH, (*le rappellant*).

Monſieur, Monſieur, ſongez que vous n'aimez pas la gaieté; or un ſouper, & ſur-tout la veille d'une fête, peut....

STERLING.

Oh! je ne crains rien; j'ai trop bien choiſi mes convives.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DISCORD, SMITH, *ſes Coopérateurs de toutes les nations.*

DISCORD, (*aux Coopérateurs*).

A LA fin vous voilà. Vous arrivez bien tard; je ſuis *l'homme de lettres le plus mal ſervi.*

DESQUIBAS, (*à part*).

Servi! Quelle arrogance!

DISCORD, (*avec humeur*).

Voyons d'abord l'article des louanges, puiſqu'il en faut abſolument... (*Il lit*). Eh! Monſieur Faſtidius, a-t-on jamais loué de la ſorte! *Admirable! divin! ſublime!* (*à part*). Ces éloges me donnent la migraine. (*haut*). Paſſons vîte aux critiques.

SMITH (*remet un papier*).

La ſatyre n'eſt pas mon fort.

DISCORD.

Tant pis, il faut vous former, vous donner une consistance dans la littérature. (*Il parcourt la feuille de Smith*). Cet auteur comique a du bon, dites-vous ? Lui ? Vous n'avez donc pas lu ce que j'ai dit de son premier ouvrage ?

SMITH.

Quand on se vante d'être *vrai*, d'être *juste*, & *de bien faire un journal*....

DISCORD.

Oh ! bien faire ! bien faire ! il s'agit de dire que les autres font mal.

SMITH.

A parler franchement, je n'aime pas à me jouer à ces auteurs comiques ; ils peuvent prendre leur revanche.

DISCORD.

Avons-nous beaucoup de nouveautés ?

DESQUIBAS.

Il paroît un ouvrage excellent sur la politique ; mais l'auteur ne nous l'a pas envoyé.

DISCORD.

Oui ! ces Messieurs se donnent les airs d'avoir de pareilles négligences ? je vous défends d'annoncer le livre.

SMITH, (*à part*).

Pauvre Public ! comme on te sert !

DESQUIBAS.

Voilà ce nouveau roman qui est déjà à sa quatrième édition ; qu'en dirons-nous ?

DISCORD.

Du mal. (*à part*) L'Auteur auroit eu occasion de m'y louer, s'il eût voulu.

DESQUIBAS.

Et cet opéra comique joué une demi-fois !

DISCORD.

Eh mon Dieu ! ne faut-il pas le trouver excellent ? L'Auteur n'eſt-il pas protégé ?

SMITH, (*à part*).

Pauvre Public ! pauvre Public !

DESQUIBAS.

Et cette Ode ?

DISCORD.

Attendez juſqu'à demain. (*à part*) L'Auteur eſt un homme riche, & je dois riſquer ce ſoir de lui faire un petit emprunt.

DESQUIBAS.

Voilà la nouvelle tragédie : elle attire toujours beaucoup de monde.

DISCORD, (*en colere*).

Beaucoup de monde ! beaucoup de monde ! la belle preuve ! (*à part*) L'Auteur n'annonce que trop de talent : c'eſt un rival à craindre, il faut l'étouffer bien vîte. (*haut*) Ayez grand ſoin de déchirer cette pièce : & pour rendre la critique plus piquante, ajoutez *qu'on eſt l'ami de l'Auteur : mais que le bien de l'art* . . .

SMITH, (*à part*).

Pauvre Public ! . . . . . mais auſſi pourquoi va-t-il acheter de pareilles rapſodies . . . (*haut*) Monſieur, je ſuis forcé de vous quitter pour une commiſſion que m'a donné M. Sterlin.

DISCORD.

Allez.

SCENE II.

DISCORD, LES COOPÉRATEURS.

DESQUIBAS.

APROPOS, il nous arrive du Mans une énigme, accompagnée d'un ſuperbe chapon.

DISCORD.

Cela peut être excellent !

DESQUIBAS.

D'ailleurs, l'Auteur annonce pour toutes les ſemaines, une pareille accolade.

DISCORD.

Imprimez. Le devoir d'un Journaliſte eſt d'encourager tout Auteur qui *promet.*

DISCORD (*aux Coopérateurs*).

Voyons les titres des Ouvrages étrangers : ſont-ils bien traduits ? (*avec complaiſance*) Ah, parbleu ! quoi qu'on en diſe, je commence à entendre le grec ; en voilà que j'explique à peu près.

DESQUIBAS (*à part, en riant*).

Il eſt bon là. C'eſt du languedocien que je viens d'écrire en caractères grecs. Mais chut .. (*haut*) Monſieur, vous plairoit-il me payer la traduction de cent titres ? voici mon mémoire.

VENKER.

Vous me devez auſſi la façon de trentes lettres annonymes.

FASTIDIUS.

A moi, la copie & le débit de cinquante épigrammes . . . .

TOUS (*Ils l'entourent*).

A moi, à moi, à moi, &c.

DISCORD.

Eh ! vous moquez vous, Meſſieurs, de me demander de l'argent ? Ne vous ai-je pas permis de louer, vous, vos inſipides bouquets ? vous, votre Ode ſoporifique ? vous, vos triſtes opéras bouffons ? Et vous, Monſieur, qui parlez plus haut que les autres, il vous ſied bien de vous fâcher ; vous, avec qui je partage la partie la plus lucrative, celle des annonces, depuis les *paraſols* juſqu'aux *débutantes* ? Si vous ne ſavez pas en tirer parti, c'eſt votre faute. Il ne faut jamais annoncer la moindre choſe, ſans l'avoir vue, eſſayée ou goûtée. Monſieur Deſquibas, pourquoi n'avez-vous pas critiqué l'ouvrage de mon confrère.

DESQUIBAS (*d'un air myſtérieux*).

L'on n'eſt pas sûr qu'il ſoit de lui.

DISCORD (*ſur le même ton*).

J'irai au premier jour manger ſa ſoupe ; & je lui arracherai ſon ſecret... (*haut.*) Allons, Meſſieurs, qu'on ſe dépêche. S'il n'y a pas aſſez de matériaux, qu'on multiplie les citations ; qu'on imprime toutes les méchancetés, toutes les lettres anonymes... ou qu'on en faſſe. Sur-tout, qu'on ne manque pas de ſe diſperſer ce ſoir dans tous les quartiers de Londres, pour y ſoutenir que je ſuis *un homme du plus grand mérite*. Deſquibas, vous irez vous enrouer au café de Druri-lane ; & vous, mon cher Faſtidius, vous romprez des lances au *caveau* du parc Saint-James.

FASTIDIUS, (*avec inquiétude*).

Toujours ce *caveau* du parc Saint-James ! j'y ai déjà reçu tant de camouflets !

DISCORD, (*fierement*).

Eh bien ! n'aſpirez-vous pas à devenir journaliſte en chef ; ces épreuves vous ſeront comptées. (*il veut ſortir*).

TOUS (*courent après lui*).

Au moins, Monſieur, quelque à compte ſur nos mémoires

DISCORD (*revenant & les réuniſſant avec appareil*).

Tranquilliſez-vous ; je veux bien vous apprendre une nouvelle qui vous fera le plus grand plaiſir. On me grave : & je vous donnerai à chacun mon portrait : vous pouvez vous en vanter.

VENKER, BANCALOS.

La belle récompenſe !

FASTIDIUS.

Le beau paiement !

(*ils ſortent*).

SCENE III.

DISCORD, CRISPIN.

CRISPIN.

MONSIEUR, voilà deux lettres pour vous ; en les remettant au Portier, on lui a dit qu'elles étoient très-intéreſſantes.

DISCORD.

Intéreſſantes ! voyons. En voilà une dont le cachet annonce un homme de qualité ; ouvrons vîte. (*Il lit*).

« Dom Mantador-de-los-Hombrès-Ninios, Grand

» d'Eſpagne de la premiere claſſe, prie le célèbre Monſieur » Diſcord de lui faire l'honneur de venir diner chez lui aujour- » d'hui. Dom Mantador-de los-Hombrès-Ninios ſe croiroit » bien heureux, s'il voyoit un jour Monſieur Diſcord dans » ſon château *di Région-alta* ».

CRISPIN.

Le château di Région-alta! en Eſpagne! ce nom-là ſent bien le terroir.

DISCORD (*ſe redreſſant*).

Tu l'as entendu? Qu'on diſe après cela que mon crédit baiſſe. Tu vois! un Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe, le Seigneur di Région-alta, brûle de me donner à diner.

CRISPIN (*à part*).

Rien de perdu: ſes compatriotes le fuient, les étrangers le recherchent.

DISCORD.

Criſpin, il faut avoir ſoin de publier que le Seigneur di Région-alta m'a invité.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à metrre tout uniment la lettre dans votre journal.

DISCORD.

Non, non: ce ſeroit mal-adroit. Liſons l'autre. *Il* (*lit*).

» J'ai l'avantage d'être votre voiſine, & vous ſeriez tout-à fait » charmant, ſi vous veniez aujourd'hui à deux heures faire les » délices de ma petite ſociété. » (*il s'interrompt & dit avec dédain*) Petite ſociété! je ſuis ſon ſerviteur. — « Vous trouverez plu- » ſieurs femmes, qui, comme moi, ne connoiſſent que vos » ouvrages, & qui ſe meurent d'envie de voir l'Auteur.

« *CIDALISE.* »

Cidaliſe ! quoi ! point de titres ! (*il jette la lettre avec mépris*).

CRISPIN.

Quoi ! ce n'eſt pas même la femme d'un Baronnet ?

DISCORD.

Cette Cidaliſe eſt, je gage, quelque bourgeoiſe, qui ſe donne les airs de tenir bureau d'eſprit, & qui veut l'accréditer par ma préſence. En vérité, l'orgueil eſt pouſſé à un point inconcevable ! La plus petite femmelette tranche de la femme importante, & s'aviſe d'avoir ſes jours littéraires. C'eſt un travers, un abus qui crie vengeance. Je ſuis outré, furieux, qu'on me croie aſſez déſœvré pour m'aller confiner dans un cercle bourgeois.

CRISPIN, (*fièrement*).

C'étoit bon quand nous commencions.

DISCORD.

Moi, qui ſuis attendu, deſiré, chez un Grand d'Eſpagne de la premiere claſſe ! ... Il me vient une idée pour punir la vanité de cette Cidaliſe & de ſa coterie. Elle ne me connoît point, dit-elle ; va chez elle me repréſenter.

CRISPIN.

Ecoutez : ce ne ſeroit peut-être pas la punir. Je vous ſers d'ailleurs depuis ſix mois, je vous ſais par cœur. Je dirai comme vous de ces mots qui tranchent & qui n'empêchent pas de boire & de manger : *déteſtable, charmant, divin, excrécrable, délicieux... ſans goût.* Diable ! j'oubliois *ſans goût !*

DISCORD.

Mon idée me rit, & je veux la ſuivre ; elle ſervira de leçon à certains originaux...

CRISPIN.

Parbleu ! elle me rit auſſi. Un bon dîner me tente. Vous me prêterez un de vos juſte-au-corps. Je voudrois bien votre... là... votre... titon ?... timon ?... votre... Quelle diable d'imagination auſſi de donner à chacun de ſes habits le nom de l'ouvrage qui a payé le Tailleur ? votre...

DISCORD.

Prends le dernier.

CRISPIN, (*avec dédain*).

Non parbleu ! ce n'eſt qu'un petit frac, court, étroit.

DISCORD.

L'avant-dernier ?

CRISPIN (*grelottant*),

Y penſez-vous ? je gélerois.

DISCORD.

Prends donc ma traduction ?

CRISPIN.

Fi donc ! il eſt tout découſu !... Vous êtes fier ! vous avez ſur le corps votre premier ouvrage : mais je vous avertis qu'en y regardant de près on voit une trame uſée, & que les pièces de rapport paroiſſent. Croyez-moi, ménagez-le bien ; ce ſera toute votre vie votre habit de bonne fortune.

DISCORD.

Faquin !

CRISPIN.

Adieu, mon Confrère. Je vais me mettre à ma toilette, & étudier dans mon miroir les airs que je dois prendre pour vous reſſembler. (*à part*) Cela ne ſera pas fort difficile, j'aurai l'air de m'admirer & de mépriſer les autres. (*haut*) M'y voilà.

SCENE IV.

DISCORD (*ſeul*).

OH, ça préparons maintenant des matériaux pour briller chez le Grand d'Eſpagne... Je n'ai qu'à réciter mes vers; j'appuierai ſur les meilleurs, & lorſqu'on ſera dans l'admiration, lorſqu'on m'aura élevé aux nues, je m'eſquiverai.

SCENE V.

DISCORD, EMILIE, STERLING.

STERLING (*un papier à la main, à Diſcord.*)

EMBRASSEZ-MOI, mon cher! je le tiens, cet *Extrait ſavant* que vous faites de mon drame!

DISCORD.

Il eſt ſi bien dans le genre que j'aime, dans le *genre ſublime admiratif!*

EMILIE.

En vérité, mon père, vous me ſurprenez toujours. Comment faites-vous donc avec la bonté, la douceur, qui vous ſont naturelles, comment faites-vous pour enfanter des beautés d'un *ſublime ſi ſombre?*

STERLING.

Ah! ah! comment je fais! Voici mon ſecret. Lorſque je

me ſentis poſſédé du démon de la *dramaturgie*, je fis bâtir dans un des ſouterrains de mon hôtel, un réduit profond, étroit & ſans lucarne. On ſuſpend à la voûte & dans une cage de fer, un hibou. On couvre les murs avec d'antiques décorations du théâtre de *Druri-lane*. C'eſt dans ce cabinet enchanteur que je m'enferme tous les matins. Soudain la fumée épaiſſe d'un charbon de terre bienfaiſant remplit mon *muſæum*, bientôt elle paſſe dans mon cerveau ; il n'eſt plus tapiſſé que d'épaiſſes ténébres :

Les têtes, les cercueils volent autour de moi :
Les phantômes ſanglants errent dans ma penſée.

(*Nicole fait ſes efforts pour ne pas éclater*).

STERLING.

Comment, malheureuſe ! tu ris encore ?

NICOLE.

Eh ! non, Monſieur, je pleure pour votre pauvre cerveau quand il eſt tapiſſé de noir. Hi ! hi !

STERLING.

A la bonne heure. Enfin, mon ami, vous m'ouvrez les portes du temple de la gloire : & (*montrant Emilie*) voici la récompenſe que je vous deſtine.

EMILIE.

Mais mon père...

STERLING.

Point de réplique. Votre mari mourut neuf ans après que j'eus commencé mon drame; je m'en ſouviens comme ſi c'étoit hier. Il y a par conſéquent trois ans que vous êtes veuve : & c'eſt trop languir à votre âge. D'ailleurs, j'aime l'hymen, moi ; c'eſt un Dieu grave, ſérieux & tout-à-fait *Dramatique*. Je vous laiſſe. (*à Diſcord*) Je vais parcourir vos derniers

Numéros, pour pouvoir diſputer ce ſoir avec vos confrères. Ils ne ſont jamais de votre avis, & je leur en veux.

DISCORD.

Que voulez-vous ? il faut les plaindre. *Gens ſans goût, ſans le moindre goût.*

NICOLE (*bas à Emilie*).

Ferme, Madame ; amuſez-vous de l'amour-propre de ce Monſieur *ſans goût*, & prouvez-lui que vous en avez, en le refuſant.

EMILIE.

Laiſſe faire, ſon ſort va ſe décider.

SCENE VI.

EMILIE, DISCORD, NICOLE.

DISCORD, (*revenant, d'un ton avantageux*).

MADAME, les bontés de Monſieur votre père ; quelques ſuccès ; un peu de gloire dont il m'eſt doux de vous faire hommage, tout me perſuade que je ſerai bientôt le plus heureux des hommes.... & ma reconnoiſſance...

EMILIE.

Vous ne m'en devez pas, Monſieur, je vous le proteſte ; & dans l'aveu que je vais vous faire, je ne ſuivrai que les purs mouvements de mon cœur.

DISCORD.

Quel excès de délicateſſe !

EMILIE.

Je conviens qu'il eſt flatteur, extrêmement flatteur, d'être

l'épouſe d'un des *diſpenſateurs de la gloire*, de s'ériger peu-à-peu *un tribunal littéraire*, & *de faire des réputations*. Mais, Monſieur, vous avourai-je mes alarmes? voilà tant de grands hommes qui diſparoiſſent depuis peu de deſſus la terre. Voltaire, Hume, Rouſſeau... Ah! s'il falloit que par un coup funeſte....!

NICOLE.

Oui: on dit que la mortalité eſt tombée ſur les immortels.

DISCORD.

Madame n'a pas ſans doute intention de me railler... du moins je m'en flatte.

NICOLE, *bas & malignement à Diſcord.*

Je crois en effet que vous vous flattez.

EMILIE.

Puiſque ce ton vous paroît équivoque, Monſieur, il faut vous dire très-poſitivement que je ne ſaurois m'unir à vous. Loin d'aigrir mon père contre moi, vous voudrez bien, j'eſpère, lui rendre ſa parole & reprendre la vôtre.

DISCORD.

Madame, vous voudrez bien à votre tour, j'eſpère, m'accorder un inſtant de réflexion: l'affaire eſt aſſez eſſentielle.

EMILIE.

Pour un inſtant, Monſieur, rien n'eſt plus juſte.

DISCORD, (*à part*).

Je ſuis indigné!

EMILIE.

L'honnêteté que vous allez mettre, ſans doute, dans vos procédés, m'engage à vous avouer qu'un autre a trouvé le chemin de mon cœur. (*Elles ſe font des mines*).

NICOLE.

NICOLE (*toujours malignement*).

Et voilà le mot.

DISCORD (*à part*).

Je ne puis me diſſimuler que le règne des journaux eſt paſſé. Sterling m'aime : mes talents lui ſont utiles : Emilie dépend abſolument de lui ; elle aura deux cents mille écus...

EMILIE.

Un mariage contracté avec la certitude de n'être pas aimé, eſt une eſpèce de rapt.

NICOLE.

Et les loix menacent, dit-on, la tête de tout raviſſeur.

DISCORD, (*à part*).

Deux cents mille écus rapportent environ trente mille livres de rente ; il n'eſt plus de journal qui vaille cela.

EMILIE.

De l'indifférence on paſſe aux froids égards ; puis ſuccèdent l'humeur, les caprices, les larmes.

NICOLE.

Une femme que ſon mari fait pleurer eſt ſi intéreſſante ! les amis du mari ſont ſi honnêtes ! l'honnêteté eſt ſi conſolante !

DISCORD, (*à part*).

Avec trente mille livres de rente, on a une maiſon, un bon cuiſinier ; par conſéquent bien plus de conſidération & de prôneurs qu'avec un journal. (*Haut à Emilie.*) Madame, je brûle d'un feu trop délicat, trop pur, pour céder à vos ordres rigoureux ; & je ſuis dans la ferme réſolution de profiter de la bonne volonté de Monſieur votre père.

EMILIE, (*avec une révérence*).

Monſieur, je ſuis votre très-humble ſervante.

(*Elle ſort.*)

NICOLE, (*faiſant auſſi la révérence.*)

Au revoir, Monſieur Diſcord.

SCENE III.

DISCORD (*ſeul*).

DÉDAIGNER un homme qui tient dans ſes mains la réputation de ſon père ! Mais je prétends qu'il la contraigne lui-même... Oui : & cet écrit m'eſt garant du ſuccès. (*il tire un manuſcrit de ſa poche.*)

SCENE VIII.

SMITH.

VOUS avez l'air ému. On voit bien que votre converſation avec Émilie a été des plus tendres. L'amour eſt encore dans vos yeux.

DISCORD.

Ah ! dites le dépit, la fureur.

SMITH.

Voilà d'excellens préliminaires d'hyménée.

DISCORD.

Je compte ſur vous pour m'aider à captiver Sterling. Il faut que vous tranſcriviez ceci, afin que mon écriture ne paroiſſe pas.

SMITH.

Voyons... (*il lit.*) Comment ! c'eſt une ſatyre ſanglante

contre Sterling ! Au moment où venez de lui prodiguer les éloges les plus flatteurs !

DISCORD.

Quand vous ſerez mieux inſtruit, vous ſaurez que lorſque les circonſtances nous forcent à louer un Ouvrage, nous en feſons en même tems & en ſecret la critique pour nous en ſervir au beſoin. Faites bien vîte inſérer celle-ci dans tous les papiers étrangers.

SMITH.

Et vous appellez cela un moyen pour captiver Sterling ?

DISCORD.

Aſſurément. Le voilà qui donne à ſouper à tout *le ramas des barbouilleurs au mois, à la ſemaine, a la journée.* Dieu ſait comme les éloges vont pleuvoir ſur lui ! les miens ſeront perdus dans la foule, & je deviens un homme inutile. Mais réveillé par cette critique, & par quelques autres que de temps en temps je gliſſerai au beſoin, il ſentira la néceſſité d'avoir pour vengeur un homme d'*une certaine conſiſtance*, & forcera enfin ſa fille à m'épouſer

SMITH.

A merveilles ! Et je ne puis ceſſer d'admirer l'expédient. En effet, je tiens là dans mes mains un moyen sûr... (*à part.*) pour perdre mon rival... Mais non : je me reprocherois d'avoir abuſé à ce point de ſa confiance. En vérité, il faut bien prendre garde à ſoi, quand on fréquente...

DISCORD.

Eh bien ! à quoi rêvez-vous là ?

SMITH.

Je ſonge que Sterling peut connoître auſſi mon écriture ; il a vu le billet circulaire que j'ai écrit pour vos confrères : & s'il falloit...

DISCORD.

Vous avez raiſon. (*il reprend le papier.*) J'ai un coopérateur ſubalterne que je charge ordinairement de cette beſogne; je lui remettrai ceci en ſortant de dîner chez ce Grand d'Eſpagne.

SMITH.

Un Grand d'Eſpagne!

DISCORD.

De la premiere claſſe. Que voulez-vous? je n'ai pas pu me refuſer à ſes importunités.

SMITH, (*finement.*)

Oui, on eſt enlevé. Mais il eſt du bon ton de ſe faire attendre; & il eſt encore de bonne heure. (*à part.*) Franck l'auroit-il oublié? Non: le voici.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANCK.

FRANCK, (*à part au fond du théâtre*).

Bon, je vois le cher convive! (*Haut, en contrefaiſant l'homme ivre juſqu'à la fin de la ſcène.*) Mille eſcadrons de journaux! Je voudrois que tous les Journaliſtes fuſſent dans un canon, pour avoir le plaiſir d'y mettre le feu.

DISCORD, (*avec dédain*).

Quel eſt cet *homme-là?*

FRANCK.

Cet homme-là! c'eſt un Quartier-maître, un peu rond, comme vous voyez; mais c'eſt ma coutume. Je ſuis le Poète

du Régiment ; & je viens témoigner ma reconnoiſſance à un fat qui s'eſt aviſé de décrier ma derniere chanſon.

SMITH.

Monſieur, Monſieur, on en a décrié bien d'autres.

FRANCK.

Que les roſſignols mangent les chenilles, c'eſt dans l'ordre : mais que les chenilles veuillent vivre aux dépens des roſſignols, c'eſt trop fort.

DISCORD.

Quoi ! un miſérable chanſonnier....

FRANCK.

Un chanſonnier ! On ne parle pas de votre Journal vingt-quatre heures après ſa naiſſance : au lieu qu'on chante depuis un ſiècle, & qu'on chantera dans la poſtérité la plus reculée, (*il chante*) :

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière.

SMITH, (*bas à Diſcord*)

Il a l'air d'un mauvais plaiſant.

FRANCK.

On m'a dit que Diſcord étoit ici. Qui des deux eſt l'original ? Eſt-ce vous, mon ami ? (*Il frappe ſur l'épaule de Diſcord*).

DISCORD (*indigné*).

Mon ami !

SMITH.

Vous êtes bien familier ! apprenez.... que Monſieur n'a point d'ami.

FRANCK.

D'accord. Mais l'homme d'épée doit venger le Poète ; & ſi l'on a diſſéqué ma chanſon, je veux diſſéquer le critique,

moi... Un... deux... troiss... quatre... partez... Ne ſortez point, morbleu. (*à part*) Il n'eſt pas encore deux heures.

DISCORD, (*d'un ton menaçant*).

Si j'appelle...

FRANCK.

Oh! appellez, appellez! Les gens de la maiſon déteſtent de tout leur cœur le charmant Monſieur Diſcord, & je ſerai bien aiſe de les avoir pour témoins.

DISCORD (*bas à Smith*).

Je n'ai certainement pas peur; mais un *homme comme moi* ira-t-il ſe *compromettre*?

SMITH, (*bas*).

Vous avez raiſon: je vais prendre tout ſur moi.

DISCORD, (*revenant, d'un ton léger*).

Eh bien, voyez, arrangez... je n'ai que faire ici. (*Il veut ſortir*).

FRANCK, (*lui allongeant une botte*).

Alte-là.

SMITH, (*à Franck*)

Monſieur, c'eſt moi qui ſuis le Journaliſte que vous cherchez: & Monſieur n'eſt que mon Secrétaire.

DISCORD, (*bas.*)

Bien!

FRANCK.

Ah! voilà parler, cela. On ſait du moins qui l'on a à tuer.

SMITH.

Apprenez qu'on ne ſe donne pas les airs de menacer *un grand homme*, & que ſur-tout on ne lui fait pas la propoſition incivile de le tuer.

FRANCK.

Ah! ſi mon adverſaire eſt réellement *un grand homme*, je ne veux pas en priver la terre, l'eſpèce eſt trop rare. Mais dites-moi ce qu'a produit ce *grand homme*, & je vais vous prouver, moi, devant votre Secrétaire, qu'il n'a jamais rien fait qui vaille.

SMITH.

Quoi! douze tragédies...!

FRANCK.

Y en eût-il mille, je m'en bats l'œil; ce ne ſont que de mauvais romans... Tenez, il ſeroit trop cruel de vous faire convenir de cette vérité; mais j'en prends à témoins votre Secrétaire.

SMITH.

Eh bien, ſoit: qu'il décide, je m'en rapporte à lui.

FRANCK, (*à Diſcord*).

Allons, convenez donc, vous, que ce ſont autant de rapſodies *déteſtables*. (*Il va le prendre par la main, & l'entraîne à côté de lui.*

DISCORD.

Mais, Monſieur....

FRANCK.

Convenez: oui, par la mort!...

DISCORD.

Oui.

FRANCK.

Prononcez bien: *déteſtables*.

DISCORD.

Oui, *déteſt*.... Oh! qu'il eſt cruel...

SMITH.

Et mes quatre Comédies?

FRANCK.

Autant de cadres manqués, pleins de petites figures étiques, qui ſe battent les flancs pour faire de l'eſprit.

SMITH.

Mes Pièces fugitives ?

FRANCK, (*riant*).

Oh ! bien fugitives, bien fugitives !

SMITH.

Et mes Diſcours ?

FRANCK.

A perte de vue ! empoulés comme tous les diables ! (*A Diſcord*). N'eſt-il pas vrai, Secrétaire de mon ame ?

DISCORD.

Vous avez raiſon. Oh ! quelle contrainte !

FRANK, (*careſſant Diſcord*).

Ah petit fripon ! vous feignez de vous faire prier; mais vous goûtez une joie infinie à dire votre avis ſur un homme que perſonne n'aime. Oh ! oui : ah, le petit malin ! comme il fait la grimace pour mieux cacher ſon jeu !

SMITH.

Et tant d'Odes, d'Épîtres, de Traductions, les comptez-vous pour rien ?

FRANCK.

A peu-près. En revanche, le pauvre diable de Libraire les compte pour beaucoup, lui.

SMITH.

Mettez du moins pavillon bas devant mon Journal.

FRANCK, (*riant plus fort*).

Ah ! parbleu, voilà un beau paſſe-port pour l'immortalité ! Tenez, Monſieur le Secrétaire en rit de pitié; n'eſt-ce pas ?

Oh, morbleu! riez franchement... là... ſans contrainte: je vous le permets. (*La pendule ſonne deux heures*).

DISCORD, (*à part*).

Il eſt deux heures. Le malheureux me fera manquer mon dîner!

FRANCK.

Allons, je vois que ſi l'on ne doit ménager que les *grands hommes*, je puis, en toute ſûreté de conſcience, expédier Monſieur le Journaliſte.

(*Il ſe met en garde*).

SMITH, (*bas à Diſcord, en mettant l'épée à la main*).

Éclipſez-vous dans le tems que je l'amuſerai.

SCENE X.

FRANCK, SMITH.

SMITH.

AH! comme il détale!

FRANCK (*le ſuivant de loin en riant*).

Ah! ah! ah! ah! Il ne ſe doute pas qu'il va tomber de Carybde en Scylla. Ah! ah! ah! ah!

(*Ils rient tous deux de toute leur force*).

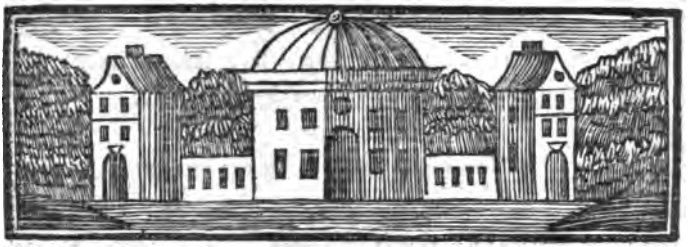
SMITH.

Je cours chez Emilie.

FRANCK.

Et moi contempler Monſieur Diſcord au plus haut de ſa gloire.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EMILIE, SMITH, NICOLE.

SMITH.

JE ne ſçais ſi je me flatte en vain, belle Émilie ; mais j'eſpère que bientôt au gré de nos vœux. . . .

EMILIE.

Nos vœux! Ah nos vœux eſt fort bon! Voilà comme les hommes ſe flattent toujours! J'ai reçu certain billet doux. . . .

SMITH.

Un billet doux!

EMILIE.

Oui : de la main de Diſcord ; & qui, je ne puis le cacher, amènera sûrement quelque révolution.

SMITH.

De la main de Diſcord! un billet doux!

EMILIE.

Oh! oui : bien doux! Il m'eſt ſi agréable, que je l'ai payé vingt guinées, ce cher, ce précieux écrit! rien que vingt

guinées ! Il faut cependant convenir que les coopérateurs de Monſieur Diſcord tirent meilleur parti de ſes ouvrages, que lui-même.

SMITH.

Quoi ! ſeroit-ce l'extrait ? Mais cela n'eſt pas poſſible.

EMILIE.

Ah ! Monſieur ne croit pas poſſible que les méchants obligés de ſe ſervir des gens lâches, en ſoient trahis, & pour de l'argent, ſur-tout.

SMITH.

Tout de bon : c'eſt l'extrait dont j'ai refuſé de faire uſage ?

EMILIE.

Vous avez très-bien fait ; puiſqu'on vous l'avoit confié : mais moi, qui l'ai payé vingt bonnes guinées, je ferois très-mal, de ne pas m'en ſervir pour détromper mon père.... Cet extrait va le mettre en fureur contre ſon Auteur. C'eſt au Colonel Sedley à profiter d'un inſtant auſſi favorable pour ſe faire pardonner le déguiſement de Smith, & obtenir pour la préférence ſur Diſcord.

SMITH.

Ah ! j'y vole.... Toi, Nicole, reſte ici ; & ſi tu vois venir mon Rival un peu troublé, un peu agité, tu viendras m'avertir. Tu riras, peut-être, d'une petite aventure qui lui arrive.... Suffit.

SCENE II.

NICOLE.

DE très-grand cœur; je ne demande pas mieux.

SCENE III.

NICOLE, CRISPIN (*couvert des habits de ſon Maître*).

CRISPIN.

QUE le diable emporte les Journaliſtes, les Journaux, ceux qui les impriment & ceux qui les liſent!

NICOLE.

Eh quoi! c'eſt Criſpin! Comme te voilà mis! As-tu fait fortune, mon enfant? T'a-t-on donné quelque poſte?

CRISPIN.

Et des plus élevés, je t'en réponds.

NICOLE.

Vraiment! Je t'en félicite.

CRISPIN.

Ce n'eſt rien que de s'élever; mais gare la culebute.

NICOLE.

C'eſt fort bien fait à toi d'y ſonger. Tous les parvenus ne font pas de même; la tête leur tourne.

CRISPIN.

Elle m'a bien tourné auſſi d'abord; mais heureuſement cela n'a pas duré.

NICOLE.

Tant mieux! Tu es le phénix des gens qui ont pris un vol rapide; ils ne ſe reconnoiſſent plus.

CRISPIN.

Va te promener avec ton vol rapide.

NICOLE.

Tu en parles bien triſtement! Aurois-tu déjà les ſoucis, les embarras de la fortune?

CRISPIN.

Belle chienne de fortune! Apprends, (auſſi-bien tu ne tarderois pas à le ſçavoir), apprends qu'on vient de me berner.

NICOLE.

Quoi! c'eſt-là le poſte élevé!... Ah! ah! ah! ah!

CRISPIN.

Oui, oui, ris; cela eſt fort plaiſant. C'eſt ſans doute mon enragé de maître qui, ne pouvant écrire contre moi des méchancetés, a voulu m'en faire.

NICOLE.

Tu as ſauté ſur la couverture, mon pauvre Criſpin?

CRISPIN.

Oui, de par tous les diables! je parie que mon maître étoit de concert avec les bourreaux chez qui il m'a envoyé dîner.... Je crois l'entendre; je ne veux pas lui donner la ſatisfaction de ſavoir que ſon projet a réuſſi.

NICOLE.

Prens donc un air gai.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DISCORD,

DISCORD.

QUELLE injure! la rage fait bouillonner mon ſang dans mes veines. Faire cette avanie à *un homme qui envoie ſon Journal à toutes les Puiſſances!*

NICOLE (*bas à Criſpin*).

Allons donc, de la gaieté.

CRISPIN.

Eh bien! Monſieur! Parbleu! je l'ai échappé belle.

DISCORD.

Qu'eſt-ce que tu veux dire?

CRISPIN.

Ce petit bernement... là...

DISCORD, (*à part*).

O Dieux! ce drôle eſt-il déjà inſtruit?

CRISPIN.

Savez-vous que c'eſt un vilain badinage? Faire planer un homme ſur Londres!

DISCORD, (*à part.*).

Je ſuis perdu! (*Haut*). Tu ne ſais ce que tu dis.

CRISPIN.

En effet, vous le ſavez mieux que moi, vous.

DISCORD.

CRISPIN.

Faire danſer quelqu'un ſur le gazon, ſous l'ormeau, paſſe; mais dans les nues!

DISCORD, (*à part*).

Le ſcélérat me raille? (*Haut*). Veux-tu bien te taire?

CRISPIN.

C'eſt par le plus grand bonheur que je n'ai pas voyagé dans les eſpaces imaginaires.

DISCORD, (*à part*).

Eh! que ne l'ai-je envoyé chez le prétendu Grand d'Eſpagne? Maudite qualité! tu m'as ſéduit.

CRISPIN.

Je ne voudrois pas qu'un tel affront me fût arrivé pour toutes vos ſouſcriptions, pas même pour ſix mois de mes gages.

DISCORD.

Eh! mon ami, le ſecret!

CRISPIN.

Non, Monſieur; non, Monſieur. On verra comme vous méritez d'être ſervi.

DISCORD.

De grace!

CRISPIN.

Et pour que le ſecret trotte plus vîte, je viens de le confier à Nicole.

NICOLE.

Qui vous le gardera, Dieu ſait!

DISCORD.

Que vouliez-vous que je fiſſe? Mettez-vous à ma place.

CRISPIN, (*alarmé*).

Non parbleu! cela ne m'arrivera plus.

DISCORD.

Dès que j'ai paru dans la Cour....

CRISPIN, (*avec intérêt*).

Eh bien ?

DISCORD.

On a fermé les portes.

CRISPIN.

Enſuite ?

DISCORD.

Dix grands coquins ſe ſont jettés ſur moi...

CRISPIN, (*ſautant de joie*).

Quoi ! vous avez danſé auſſi !... *Vivat !*

DISCORD.

Tu ne ſavois que trop ce qui s'eſt paſſé, puiſque tu viens de me le dire.

CRISPIN.

Moi ? ma foi non : je croyois que vous m'aviez envoyé chez Cidaliſe pour me faire berner. Je voulois vous laiſſer ignorer que je l'avois été ; mais puiſque nous avons eu même fortune, allons, mon Co-Seigneur *di région alta*, plus de rancune, je prends la choſe gaiement. A préſent je le vois : à la manière dont on m'a traité, à coup sûr l'on m'a pris pour vous.

DISCORD.

Être doublement joué !

NICOLE.

Oui, par ſoi-même & par procuration, cela eſt relevé.

DISCORD.

Mes amis, mes chers amis, encore une fois, gardez-moi le ſecret. Ouf ! je mourrai de dépit.

NICOLE.

Et moi à force de rire, ah ! ah ! ah ! La drôle d'hiſtoire ; elle eſt preſque auſſi plaiſante qu'un Drame. Allons vîte la raconter. (*Elle ſort*).

SCÈNE

SCENE V.

DISCORD, CRISPIN.

DISCORD.

Ah Dieux ! Voici tous nos feſeurs de ſarcaſmes. Peut-être ſavent-ils déjà mon aventure... Prenons un ton plus fier.

CRISPIN.

Vous avez raiſon. Puiſqu'on ne nous a point demandé de quittance du traitement, nous n'avons qu'à le démentir à force de morgue.

(*Il ſort en ſe donnant des airs*).

SCENE VI.

DISCORD, LES JOURNALISTES,

(*Ils entrent par pluſieurs portes, font la grimace en ſe voyant, redoublent de mauvaiſe humeur en appercevant Diſcord, & ſe ſéparent par pelotons.*

DISCORD, (*avec fatuité*).

Messieurs, cette maiſon eſt à-peu-près la mienne, j'aime à vous y recevoir.

IIe. JOURNALISTE (*à ſon grouppe.*)

A quoi ſonge Sterling de nous réunir avec ce *perſonnage-là*?

IIIe JOURNALISTE (*à ſon grouppe.*)

En vérité, je ne croyois pas rencotrer ici ce *vermiſſeau*; & Sterling aſſortit bien mal ſes convives.

IIe JOURNALISTE.

Rien n'eſt plus ridicule que de confondre *des gens de mérite* avec *des bavards à la feuille.*

Ier JOURNALISTE, (*avec bonhommie.*)

Eh bien! Meſſieurs, vous voilà bien intrigués de vous trouver enſemble. Ah! ah! il falloit être honnêtes, prendre pour modèles les journaliſtes de France. Savez-vous, Meſſieurs, que nous faiſons une plaiſante mine! Les auteurs que nous avons oſé décrier, paieroient bien cher le plaiſir d'en être les témoins. Croyez-moi, décidons au plutôt ſi nous devons *nous arracher les yeux, ou nous embraſſer.*

IIe JOURNALISTE.

L'un n'empêche pas l'autre.

DISCORD.

Nous embraſſer ſeroit un peu fort, après ce que nous avons écrit les uns contre les autres! N'avez vous pas dit, vous, que *j'étais le fléau de la littérature?*

IIe JOURNALISTE.

Vous que j'étois ſans *goût.*

DISCORD.

Et vous, que *celui dont je me vante n'eſt qu'un goût de mémoire?*

Ier JOURNALISTE, (*allant de l'un à l'autre*).

Meſſieurs, Meſſieurs, de la décence, de l'honnêteté (*.) Si quelque malin nous entendoit, il diroit que nous avons tous raiſon.

(*) Ce cadre une fois amené, il eût été bien facile de le remplir avec les injures les plus groſſières dont MM. les Journaliſtes ſe régalent: mais on a voulu ménager les oreilles délicates.

IIe JOURNALISTE.

Bon! bon! toutes ces injures ne ſont rien. Style de Journal. C'eſt ce qui rend nos feuilles piquantes. L'eſſentiel eſt qu'on ſouſcrive.

Ier JOURNALISTE.

Fort bien. Je crois voir des bateleurs qui enflent leurs joues pour ſe donner mutuellement des ſoufflets qui faſſent rire la populace. Eh! de l'honnêteté, Meſſieurs, de l'honnêteté comme les Journaliſtes de France.

IIe JOURNALISTE.

Oui: mon ancien ami, mon compatriote a raiſon.

DISCORD.

Vous parlez bien à votre aiſe, vous qui avez gagné mille livres ſterling de rente.

Ier JOURNALISTE.

Je me ſuis aſſocié des Coopérateurs inſtruits, polis; je ſuis venu dans le bon temps. Tout le monde ne ſe mêloit pas alors du métier le plus difficile, celui de juger. Au ſurplus, je fais les honneurs de ma fortune à mes amis: ceux qui voudront venir me demander à dîner me feront toujours plaiſir.

IIe JOURNALISTE.

Voilà parler, cela. J'aime les gens qui donnent audience à deux heures.

IIIe JOURNALISTE, (*bas*).

Cet homme a toujours eu du bon.

Ier JOURNALISTE.

Mais je vous déclare que chez moi je veux la paix, l'union. Commençons donc par nous réconcilier.

(*Les Journaliſtes s'embraſſent en faiſant la grimace: tous prennent des ſiéges*)

Bien, Meſſieurs! Puiſque nous ſommes en bonne intelli-

gence, parlons de nos affaires, & ſongeons au moyen de rendre l'état de Journaliſte auſſi bon qu'il étoit autrefois.

IVe JOURNALISTE.

Auſſi honorable!

IIIe JOURNALISTE.

Lucratif, lucratif.

IIe JOURNALISTE, (*gravement*).

Oui: lucratif.

Ier JOURNALISTE.

Les Journaux tombent, vu la grande quantité. Je ſuis d'avis que nous faſſions comme dans un vaiſſeau où les vivres manquent: que quelques infortunés ſe dévouent pour ſauver les autres.

IIe JOURNALISTE.

On ne peut mieux penſer.

IIIe JOURNALISTE.

L'idée eſt aſſez bonne; mais qui de nous ſe ſacrifiera?

DISCORD.

Ce ne ſera pas moi!

IIe JOURNALISTE.

Ni moi!

IIIe JOURNALISTE.

Ni moi!

TOUS LES AUTRES.

Ni moi!

DISCORD.

Monſieur doit donner l'exemple; il eſt aſſez riche pour ſe paſſer d'écrire.

Ier JOURNALISTE.

Cela vous plaît à dire. Je n'irai pas quitter un fonds dont le rapport eſt bien établi. C'eſt plutôt à ceux qui n'abandonnent rien.

IIe JOURNALISTE.

C'eſt donc à Monſieur, qui endette ſes Libraires.

IIIe JOURNALISTE.

C'eſt bien plutôt à vous, qui les ruinez.

Ier JOURNALISTE.

Ah! doucement, Meſſieurs, de l'honnêteté comme les Journaliſtes de Paris; on diroit....

IIIe JOURNALISTE.

Qu'on diſe ce qu'on voudra, je n'abandonnerai pas mon Journal.

TOUS LES JOURNALISTES.

Ni moi!

IIe JOURNALISTE.

Il faut des gens *qui ſoutiennent la bonne cauſe.*

IIIe JOURNALISTE.

Qui poſent les bornes des genres.

DISCORD.

Qui s'oppoſent à la corruption générale; qui ſoient les apôtres du goût.

Ier JOURNALISTE, *ſe levant en colère.*

Emphaſe que tout cela! Meſſieurs, charlataniſme tout pur! Cicéron ne concevoit pas comment deux augures pouvoient ſe regarder ſans rire. Moi, je conçois encore moins que nous puiſſions nous parler ſans éclater, nous dire ſur-tout de ces grands mots en face: *poſer les bornes des genres; ſoutenir la bonne cauſe; s'oppoſer à la corruption générale; être les apôtres du goût*, & tant d'autres ſottiſes: comme ſi nous ne nous connoiſſions pas! comme ſi nous ne nous connoiſſions pas!

IIe JOURNALISTE.

Paix, l'on vient, ne trahiſſons pas les ſecrets de l'art.

SCENE VII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, EMILIE, SMITH, FRANCK, NICOLE, STERLING.

STERLING.

MESSIEURS, je ſuis enchanté de vous avoir réunis pour vous faire connoître à fonds un de vos Confrères. Depuis douze ans je ſuis l'ami de l'illuſtre M. Diſcord; il eſt logé chez moi; je l'y traite comme mon fils; je lui donne ma fille avec tout mon bien...

DISCORD (*triomphant.*)

Vous l'entendez, Meſſieurs!

STERLING.

Pour me témoigner ſa reconnoiſſance, il publie contre moi une ſatyre affreuſe.

DISCORD.

Rien n'eſt ſi faux.

STERLING.

La voilà écrite de ſa main. Je demande ſi le trait eſt d'un Journaliſte?

QUELQUES JOURNALISTES.

Oui; ce ſont-là les petits jeux innocens de quelques-uns de nos Confrères.

STERLING.

Mais le trait eſt-il d'un Journaliſte honnête?

TOUS.

Fi! fi!

STERLING.

Vous l'entendez, Monſieur...! Je donne ma fille à mon vengeur, à Smith, ou, ſi vous l'aimez mieux, au Colonel Sedley.

FRANCK (*à Diſcord.*)

Monſieur, le grand air vous a-t-il fait du bien? C'eſt pour la critique de ma chanſon, & partant quitte.

DISCORD.

Je ſuis joué! moi!.. moi!... L'ingrat! je travaillais déjà à ſon apothéoſe.

STERLING.

Tout ce que je viens de voir, d'entendre & d'éprouver, me dégoûte d'un métier où l'on a la ſottiſe d'attendre ſa gloire de la plume d'autrui plutôt que de la ſienne. Je ne date plus de mon drame. (*Aux amans en les uniſſant*) : Je ne veux plus compter que du jour où j'ai fait votre bonheur. (*Aux Journaliſtes*) Meſſieurs, comme je me pique de rendre juſtice aux Journaliſtes eſtimables, vous me ferez le plaiſir d'embellir ma fête. Allons, & n'oublions jamais que dans la ſociété une des premières places eſt due à l'homme de lettres s'il eſt honnête, & la dernière s'il ne l'eſt pas.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *les Journaliſtes Anglois*, Comédie en trois Actes : je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation ni l'impreſſion. A Paris, ce 11 Mai 1782.

DESANCY.

Vu l'approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 13 Mai 1782, LE NOIR.

Jacquet, Jouvaint Gaspard

LE JUGE D'ASNIERES

OU

LE PROCÈS SANS CAUSE.

PIECE EN UN ACTE EN VERS,

Suivie d'un divertiſſement.

Repréſenté à la Foire S. Germain.

Par M. T. * * *

A PARIS,

Chez Claude HERISSANT, Imprimeur-Libraire rue neuve Notre-Dame, à la Croix d'or.

M. DCC. LXII.

ACTEURS.

LE JUGE.

LE TABELLION.

COLIN.

NICOLAS.

CLAUDINE.

GRAND-FRANÇOIS ... pere de Claudine.

GROS-JEAN ... pere de Nicolas.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES de la Noce.

La Scène eſt à Aſnières.

LE JUGE D'ASNIERES
OU
LE PROCÈS SANS CAUSE.

SCENE PREMIERE.
COLIN. NICOLAS.

COLIN *en colère.*

JArnigué, Nicolas!

NICOLAS.

Oh! jarnigué toi-même.
Morgué, comme tu fais. Tu deviens tout blaſphême;
Parce que je t'ai dit deux paroles.

COLIN.

Morgué,
Tout franc. Vois-tu bien, ventregué,
Je ne ſuis pas un ſot, morguenne!

NICOLAS.

Et en ſuis-je un moi, jarniguenne?
Voyons.

COLIN.

Oh ! ſi tu l'es, tant-mieux.
Qu'eſt-ce qui t'en dis rien ? Mais morgué, j'ai deux yeux,
Et.. ſuffit...

NICOLAS.

Quand t'en aurois quatre ?

COLIN.

Morgué, je veux me battre.

NICOLAS.

Eh ! contre qui te battre ?

COLIN.

Jarnigué ! contre ceux qui me diront du mal.

NICOLAS.

A qui diable en as-tu ? dis donc, gros animal.

COLIN.

Laiſſe-moi, je ne veux point rire.

NICOLAS.

Mais au moins, dis-moi donc.

COLIN.

Non, je ne veux rien dire.

NICOLAS.

Eh bien, ne dis donc rien.

COLIN.

Je dirai, s'il me plaît.

NICOLAS.

Parle donc tout ton ſaoûl.

COLIN.

N'eſt pas ſot qui ſe tait
Sur mon article, enfin je ſuis toujours bon frere.

NICOLAS.

Mais, dis-moi donc, pourquoi tu te mets en colere ?

COLIN.

Pourquoi ? c'eſt que je ſuis fâché.
Jarnigué, l'autre jour comme j'étois caché...
Non, c'eſt que j'écoutois par le trou de la porte.
C'eſt-à-dire, qu'enfin... Voilà qu'eſt bien, n'importe.
Suppoſons que l'on ſoit amis...
Nicolas, tu ſçais bien que je ſommes promis
La fille au Grand-François avec moi par enſemble.

NICOLAS.

Eh bien!

COLIN.

Eſt-ce donc qui te ſemble
Que quand on eſt promis, morgué, qu'on a rien fait;
Mais puiſqu'il faut te mettre au fait,
Hier venant de la prairie,
J'entris cheux Grand-François pour viſiter ma mie.
Morgué, j'appercevis par le trou du grand huis
Que tu badinois fort à l'environ du puits
Avec elle.

NICOLAS.

Avec qui?

COLIN.

Morguenne, avec Claudeine;
J'ai vu dans ton maintien que tu prenois la peine
De faire de tes mains le tour de ſon corſet,
Puis tu lui baillis un bouquet.

NICOLAS *riant.*

Ah, ah.

COLIN.

Il ne faut pas tant rire.
Nicolas, j'ai tout vû.

NICOLAS.

Bon, bon.

COLIN.

Que veux-tu dire;
Sçais-tu bien qu'avec ton bon, bon;
J'aurois pu te faire un affront?

NICOLAS.

Bon, bon. Qu'aurois tu fait?

COLIN.

J'aurois fait du tapage;
Et-puis je l'aurois dit par tout notre village.
Ventregué, dans le fait d'honneur
Je ſuis pis qu'un démon; car, rien ne me fait peur
Je ſçai, comme dit l'autre, en prenant la femelle,
Que l'on vous prend ſouvent quelque mâle avec elle.
On s'y trompe aiſément, & j'en connois plus d'un....

NICOLAS.

Eh bien! tu ſerois du commun:
Voyez le grand malheur!

COLIN.

Morgué, malheur toi-même:
Je ne veux point du lait quand un autre a la crême.

NICOLAS.

Bon, bon.

COLIN.

Encore un coup avec tout ton bon, bon,

Il ne faut pas tant d'œufs pour faire un quarteron:
C'eſt toi ſeul que j'attaque, oſes-tu t'en dédire?
Veux-tu te battre?

NICOLAS.

Non.

COLIN.

Tien, tu n'as rien qu'à dire.

NICOLAS.

Tu n'en ſerois pas bon marchand.

COLIN.

Palſangué, je le veux.

NICOLAS.

Ouais, t'es donc bien méchant?

COLIN.

Oui, morgué, je le ſuis.

NICOLAS.

Tu fais le diable à quatre:
Quoi! je ne ſçaurai pas pourquoi tu veux te battre?

COLIN.

Morgué, c'eſt mon plaiſir, je veux me battre en deuil (*).
Allons garçon, bon pié, bon œil.

NICOLAS.

Fi donc, Colin, on nous regarde.

COLIN.

N'importe, ventregué, boutes-toi dans ta garde.

NICOLAS.

Oh! c'eſt donc tout de bon? Attens, voilà pour toi. (*Il lui donne un ſoufflet.*)

COLIN.

Ah! morgué, Nicolas, te moques-tu de moi?
Tu bailles dans les dents.

(*) Pour dire en duel.

NICOLAS.

Qu'importe ?

COLIN.

Ventreguenne !

NICOLAS.

Hem ! ....

COLIN *tremblant.*

Tien, je le dirai drès ce ſoir à Claudeine ;
Tu le verras ; mais la voici.

SCENE II.

COLIN. NICOLAS. CLAUDINE.

CLAUDINE *ſans voir Nicolas.*

AH ! te voilà, Colin : que fais-tu donc ici ?

COLIN.

Jarni ! laiſſe-moi là.

CLAUDINE.

Eh, cœur de ma poitrenne,
Petit cochon de lait ! qu'as-tu donc ?

COLIN *à part.*

O la chienne,
Comme elle fait ſemblant de ne pas voir mon mal !

CLAUDINE.

Quel ſort t-a t'on donné ?

COLIN *pleurant.*

On m'a donné le bal.

CLAUDINE.

Bon !

COLIN.

COLIN.

Je n'ai pas danſé ſeulement un quart d'heure,
Que cela m'a déplu (*à part*) dans les dents!

CLAUDINE.

Colin pleure,
Pourquoi donc? mais il rit, n'eſt-ce pas Nicolas?

COLIN *à part.*

Patience! quelque jour tu t'en repentiras.

CLAUDINE.

Qu'as-tu donc, Colin?

COLIN *à part.*

La bonne ame!
Que je te batterai quand tu ſeras ma femme!
(*haut*) Bailles-nous une épingue.

CLAUDINE.

Eh bien tien, la voilà.

COLIN *prenant l'épingle, & piquant Claudine.*

J'enrage!

CLAUDINE *criant.*

Ahi Colin!

COLIN *à part.*

Ce n'eſt rien que cela,
Je t'en ferai bien pis.

NICOLAS.

Pourquoi piquer Claudine?

COLIN.

Morgué, t'en as menti; & c'eſt que je badine.

NICOLAS *courant ſur Colin.*

J'ai menti!

CLAUDINE *l'arrêtant.*

Nicolas! ....

NICOLAS.

T'en auras ſur ma foi!

COLIN.

Oh morguenne, au ſecours! à moi, queuqu'un à moi!

SCENE III.

GRAND-FRANÇOIS. GROS-JEAN. CLAUDINE. COLIN. NICOLAS.

GROS-JEAN.

QU'eſt-ce donc qu'il y a?

GRAND-FRANÇOIS.

Et comment? C'eſt mon gendre.

COLIN.

Beau-pere, venez me défendre.

GROS-JEAN *tenant Nicolas.*

Nicolas!

GRAND-FRANÇOIS *à Colin qui ſe fait tenir.*

Eh, Colin! dis donc qu'as-tu mangé?

GROS-JEAN.

Morguenne, ils ſont tous deux pires qu'un enragé.

COLIN *pleurant.*

Il m'a caſſé les dents! mais morgué qu'il y vienne.

NICOLAS.

Oui da, j'irai, qu'à ça ne tienne;
Ne n'obſtine pas tant, crois moi.

GRAND-FRANÇOIS.

Allons, mon gendre, défends toi.
Je t'ai toûjours connu pour un de nos bons drilles.

COLIN *pleurant.*

O dame, chaque coup n'abbat pas les neuf quilles.
Mais ce n'eſt pas le fait d'un brave homme de bien
De vous caſſer les dents ſans avertir de rien.

GROS-JEAN.

Mais d'où vient donc votre querelle ?

NICOLAS.

Pargué, vous nous la baillez belle.
Eſt-ce que j'en ſçai rien ?

COLIN.

Ma foi, ni moi non plus,
Le tout c'eſt que je crains être au rang des cocus.

GRAND-FRANÇOIS.

Comment, mon gendre !

COLIN.

Oui, morguenne.

CLAUDINE.

Te fâcher pour cela, eh ! ce n'eſt pas la peine,

COLIN.

Comment, vous comptez ça pour rien ?

GRAND-FRANÇOIS.

Voyez le grand malheur ! eh moi je le ſuis bien,
Gros-Jean auſſi.

GROS-JEAN.

Qui moi ?

GRAND-FRANÇOIS *bas.*

C'eſt pour lui faire accroire.

GROS-JEAN.

Morgué, rayez cela de deſſus le grimoire ;
Je n'ai jamais ſouffert un ſi vilain affront.

CLAUDINE.

Cocu, c'eſt quand on a des cornes ſur le front.
Tâte bien ſi t'en as, Colin

COLIN.

Eh ! bonne bête,
Ce que l'on plante aux pieds, vient-il deſſus la tête ?

Tien, pour nous marier je ſuis ton ſerviteur;
Je ſuis pauvre, vois-tu, mais j'avons de l'honneur.

CLAUDINE.

Eh, mon Dieu! que t'es ſimple.

COLIN.

Oh! n'y a ſimple qui tienne.
Je devions nous marier aujourd'hui; mais morguenne
C'eſt rompu &... je m'entends bien.

GRAND-FRANÇOIS.

Ah bien! oui, tu verras comme il n'en ſera rien.
Morbleu, Colin!....

GROS-JEAN.

Tout doux, vous vous chauffez la bile.

GRAND-FRANÇOIS.

Non, je ſuis d'une humeur tout-à-fait domicile;*
Mais morgué dans l'honneur je ſuis pis qu'un Satan.
Allons donc, tout eſt prêt.

COLIN.

Attendez un moment.

GROS-JEAN.

Quoi! qu'as-tu donc, Colin?

COLIN.

Oh j'ai.... j'ai la colique.
Peut-on ſe marier quand ce mal là vous pique?

GRAND-FRANÇOIS.

Jarni! je plaiderons.

COLIN.

Eh bien, je plaiderons;
Et s'il nous faut trembler, morgué, je tremblerons.

(*) Pour dire docile.

GRAND-FRANÇOIS.

Ha, tu vas voir un beau grabuge!
Voici le Tabelion avec Monſieur le Juge.

SCENE IV.

LE JUGE. LE TABELLION. LES PRÉCÉDENS.

GRAND-FRANÇOIS.

SAlut, Monſieur le Juge; allons, bouttez-vous là.
(*Il lui donne un tabouret les pieds en en haut.*)

LE JUGE *s'aſſeyant.*

Ahi!

GRAND-FRANÇOIS.

Le tabouret étoit ſale par là.
Réboutez-vous. (*Il le met bien.*)

LE JUGE *aſſis.*

Eh bien?

COLIN.

Monſieur, j'avons querelle.

GRAND-FRANÇOIS.

Oh! morgué, j'en appelle.

COLIN.

Oh, c'eſt moi qu'en appelle.

LE JUGE.

Lequel eſt l'appellant des deux, ou l'intimé?

COLIN.

Monſieur....

LE JUGE.

Dans le Procès chacun eſt-il nommé?

GRAND-FRANÇOIS.

Monſieur...;

LE JUGE.

Eſt-il verbal, ou bien ſi la partie
Eſt appointée en droit?

COLIN.

Monſieur....;

LE JUGE.

L'antipathie
Eſt une étrange choſe.

GRAND-FRANÇOIS.

Il eſt vrai, mais....

LE JUGE.

Au moins
Dedans le fait & cauſe avez-vous des témoins?

COLIN.

Ventreguenne, Monſieur...;

LE JUGE.

Répondez donc.

GRAND-FRANÇOIS.

O peſte!
Monſieur....

LE JUGE.

Votre innocence eſt aſſez manifeſte.

COLIN.

Je veux.....

LE JUGE.

Expliquez moi la choſe comme elle eſt.

GRAND-FRANÇOIS.

Ecoutez, vous ſçaurez....

LE JUGE.

Voulez-vous un Arrêt
Qui ſoit au Défendeur conforme à la Sentence?

COLIN.

Eh, non Monſieur, je veux....

LE JUGE.

Un peu de patience!
Dites, que voulez-vous?

GRAND-FRANÇOIS.

Monſieur, enfin....

LE JUGE *au Tabellion aſſis par terre.*

Hola!
Faites faire ſilence.

LE TABELLION.

Hola, Meſſieurs, paix là;
Le Juge n'entend pas.

COLIN.

Eh, faites-nous la grace....

LE JUGE.

On pourroit bien auſſi juger par contumace
Dans les cas réſervés à l'hymen clandeſtin.

COLIN.

Morgué, je n'entends point tous vos mots de latin.

LE JUGE.

Si vous êtes ignare en termes de pratique,
Il faut donc que quelqu'un pour votre cas s'explique.
Parlez-vous Grand François.

GRAND-FRANÇOIS.

Monſieur....

LE JUGE.

Ne parlez plus,
C'eſt aſſez: vous, Colin répondez là deſſus;

COLIN.

Monſieur....

LE JUGE.

Hola, parlez, Gros-Jean.

GROS-JEAN.

Morguenne....

Je ne ſçai....

LE JUGE.

C'eſt fort bien : répondez vous Claudine.

CLAUDINE.

Monſieur....

LE JUGE *s'eſſuyant le front.*

Qu'un jugement eſt un grand embarras!

COLIN.

Enfin.....

LE JUGE.

Laiſſez un peu répondre Nicolas.

NICOLAS.

Moi, je n'ai rien à dire.

LE JUGE.

Il faut que chacun parle.

COLIN.

Morgué ! je veux chifflet plus fort que notre marle.

TOUS. (*A meſure qu'ils parlent, le Juge répéte la derniere lettre de chaque vers.*

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que comme j'arriv*A*,
J'ai trouvé que chacun s'en étoit en all*É*
Chez François pour y voir la noce aujourd'hu*I*;
Mais bien loin de pouvoir s'en donner à gog*O*,
Nous avons dans le bruit trouvé le prétend*U*.

LE JUGE *ôtant ſon bonnet quarré.*

Honneur ſoit au Procès de l'*A*, *E*, *I*, *O*, *U*.
Ecrivez Tabellion.

LE

LE TABELLION.

Monſieur, je n'entends goute.

LE JUGE.

Eh quoi! ne faut-il pas que le Greffier écoute?

GRAND-FRANÇOIS.

Eh bien, Monſieur, c'eſt tout, j'avons dit l'action,
C'eſt à vous à bailler votre contuſion.

LE JUGE *ſe levant.*

Je conclus, concluant, par concluſion breve
Qu'il faut dès aujourd'hui que la noce s'acheve;
Et ſi vous appellez d'un ſi beau jugement,
Je conclus, concluant, concluſitivement,
Pour ne vous plaindre point de notre procédure,
Que je ne conclus rien, de peur de mal conclure.

GRAND-FRANÇOIS.

Donne ta main, Colin.

COLIN.

Morguenne.

GRAND-FRANÇOIS.

Donne donc.

COLIN.

Non jarnigué: je veux qu'il demande pardon.

NICOLAS.

Eh, de quoi?

COLIN.

Oh de quoi!

LE JUGE.

Oui, de quoi.

COLIN.

Ventreguenne,
De ce qu'il a voulu embraſſer ma Claudene.

(*) Pour dire conclusion.

NICOLAS.

Il n'eſt morgué pas vrai.

COLIN.

Morgué, je dis que ſi.

CLAUDINE.

Eh puiſqu'il n'eſt pas vrai, Colin, t'as tort auſſi.

COLIN.

N'importe, il faut qu'il le confeſſe,
Ou je ne ferons rien.

NICOLAS.

Mais ventreguenne!....

LE JUGE *à Nicolas.*

Eh, qu'eſt ce?
Dis oui.

NICOLAS.

Eh bien donc... oui.

COLIN.

Mais morgué de franc cœur.

NICOLAS.

Oh oui, morguenne.

COLIN.

Eh bien, je ſuis ton ſerviteur.

LE JUGE.

Ah voilà, qui va bien; achevons cette affaire.
Tabellion, liſez-nous l'Acte que j'ai fait faire.

LE TABELLION *lit.*

Par devant Bertrand Douillet Tabellion d'Aſnières, furent préſens en leurs perſonnes, Jean Plateau, dit Grand-François, & Perrette Friſon ſa femme, d'une part, Guillaume Battant Maître Carillonneur & premier Chaſſe chien de l'Egliſe dudit Aſnieres, & Cathérine Vigneux ſa femme, leſquels de leur bon gré ont reconnu & confeſſé.

avoir fait & font les promeſſes & accords de mariage qui enſuivent :

Sçavoir de Colin Battant & de Claudine Vigneux, tous bourgeois dudit lieu, tant du côté paternel que maternel, l'un & l'autre âgé de chacun dix-neuf ans environ plus ou moins ſans conſéquence. Pour la grande affection qu'ils ſe portent, pour avoir gardé pendant l'eſpace de dix ans les vaches enſemble, ils ont déſiré ſe conjoindre par lien matrimonial ſous le bon plaiſir de leurs parens & amis, lequel Guillaume Battant, non ici préſent pour être détenu au lit d'un coup de pierre reçu au beau milieu du dos, a donné & donne à Colin Battant ſon fils & futur époux par ces préſentes, en faveur du mariage, un arpent d'héritage aſſis audit Aſniéres, plus une charrue attelée d'un bœuf & d'un âne âgés de quarante-cinq ans environ ; plus ſes habits, ſçavoir un gilet d'écarlatte noire, doublé de jaune cramoiſi ; plus un fond de chauſſes couleur de feuilles mortes, plus une chemiſe garnie d'un colet de toile, plus une paire de guêtres & de ſouliers de vâche, plus la ſomme de onze livres, quinze ſols, neuf deniers, tournois en belles piſtoles & monnoie blanche. Et quant audit Jean-Plateau, dit Grand-François, pere de la future épouſe pour la bonne amitié qu'il lui porte, lui a donné en faveur dudit mariage un quartier & demi de pré fraîchement tondu, aſſis au lieu & territoire de Bagnolet, plus une vache ſous poil bleu, avec le pot à traire, & autres uſtenciles de ménage, plus ſon trouſſeau

garni d'un drap & demi & une petite nape frangée de onze aulnes environ, ſans compter ſes bagues & joyaux, deſquels ledit Colin Battant futur époux s'eſt tenu & tient pour content, & a doué & doue la future épouſe de la ſomme de quatorze ſols, trois deniers pour icelle avoir & prendre ſur une maſure ſiſe en la plaine de Long-boyau. Et eſt accordé entre leſdites parties qu'au cas que l'un deſdits futurs époux décéde ſans enfans procrés de leur mariage, le ſurvivant remportera ce qu'il aura apporté. S'obbligeant, &c. &c. Renonçant, &c. &c. Fait & paſſé, &c. &c.

GRAND-FRANÇOIS.

Bon, c'eſt en bon état : donnez, je ſignerons.

(*Il prend la plume.*)

(*Au Juge.*)

Lorſque vous écrivez, faites vous les O ronds?

LE JUGE.

Tout comme il vous plaira.

GRAND FRANÇOIS *ſignant.*

Jamais je ne rechigne.

Allons, Colin.

COLIN.

Comment! eſt-ce que l'époux ſigne?

LE TABELLION.

Belle demande!

GRAND-FRANÇOIS *à Colin qui prend la plume de la main gauche.*

Bon! peſte ſoit du jobin.

De l'autre main.

COLIN.

Ah! oui, G. p. t. q. Colin....

LE TABELLION.

Vous Claudine Vigneux.

CLAUDINE.

Je ne ſçai pas écrire.

GROS-JEAN.

Ma foi, ni moi non plus.

GRAND-FRANÇOIS *à Claudine.*

Je m'en vais te conduire.

CLAUDINE *après avoir fait pluſieurs croix.*

Eſt-ce bien?

GRAND-FRANÇOIS.

Oh que oui. Entrez, les violons.

SCENE dernière.

TOUS LES ACTEURS. VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

LE JUGE *aux payſans qui le ſaluent.*

BOnjour enfans, bonjour.

LE TABELLION.

Allons que les garçons
Prennent chacun leur fille, & qu'en belles manières
On célébre le nom du grand Juge d'Aſniéres.

FIN.

THEATRES.

COMÉDIE ITALIENNE.

Mazet, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par M. ANSEAUME, représentée pour la premiere fois le 24 Septembre 1761.

L'Isle des Foux, Comédie en deux Actes, mêlé d'Ariettes, parodie de l'Arcifanfano de Goldoni, par Meſſieurs... & Anſeaume. . . . . 1 l. 4 ſ.

OPERA-COMIQUE.

De M. SEDAINE.

Le Jardinier & ſon Seigneur, Opera-Comique en un Acte & en proſe, mêlé de morceaux de Muſique, repréſenté ſur le Théâtre de la Foire S. Germain le 18 Février 1761. La Muſique des Ariettes s'y trouve imprimée. . . . 1 l. 4 ſ.

L'Huitre & les Plaideurs, ou *le Tribunal de la Chicane*, Opera-Comique en un Acte, mêlé de morceaux de Muſique & de Vaudevilles, repréſenté ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent en 1759 & 1761. La Muſique des Ariettes & du Vaudeville s'y trouve gravée . . . . . 18 ſ.

Les Ariettes gravées . . . . . 12 ſ.

On ne s'aviſe jamais de tout, Opera-Comique, ſeconde Edition, en un Acte, mêlé de morceaux de Muſique, repréſenté à Verſailles devant leurs Majeſtés, le Mercredi 2. Decembre 1761. & ci-devant ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent le 14 Septembre 1761. La Muſique des Ariettes & Vaudevilles s'y trouve gravée. . . 1 l. 4 ſ.

De M. QUETANT.

Le Maréchal ferrant, ſeconde Edition, revue, corrigée & augmentée, Opera-Comique en un Acte & en proſe, mêlé de morceaux de Muſique, repréſenté ſur le Théâtre de la Foire S. Laurent, le 22 Août 1761. La Muſique des Ariettes & des Vaudevilles s'y trouve imprimée 1 l. 4 ſ.

De M. TACONET.

Le Bouquet de Louiſon, ou *la Sérénade de Village*, Opera-Comique en un Acte & en Proſe, mêlé de morceaux de Muſique, repréſenté ſur le Théâtre de la Foire

S. Laurent le 25 Août 1761. La Muſique des Ariettes & des Vaudevilles s'y trouve gravée. . . . . 1 l. 4 ſ.

L'Impromptu du jour de l'an, Opera-Comique, repréſenté pour la première fois ſur le Théâtre de Verſailles le 1. Janvier 1762.

Le Juge d'Aſnières ou *le Procès ſans Cauſe*, Pièce en un Acte & divertiſſement, repréſenté à la Foire S. Germain en Fevrier 1762.

De M. DELAUTEL.

Finfin & Lirette. Paſtorale en un Acte, mêlé d'Ariettes, repréſenté pour la premiere fois à la Foire S. Laurent, le 14 Septembre 1761. . . . . 12 ſ.

Le Forgeron, Opera-Bouffon, Parodie du Maréchal, Opera Comique, repréſenté ſur un Théâtre bourgeois.

Par l'Auteur ambulant.

Mémoires d'un Frivolite, en deux parties. 1 l. 4 ſ.

Le Chanſonnier Français, ou Recueil de Chanſons, Ariettes, Vaudevilles & autres Couplets choiſis, avec les Airs notés à la fin de chaque Recueil. Le treizième Volume paroîtra au commencement de Février 1762.

Cet Ouvrage (in-12.) *a commencé en 1760; il en paroît ſix Volumes par année, de deux mois en deux mois.*

On a mit à la fin du XII. Volume, une Table général & Alphabétique des Chanſons, &c. contenues dans les douze premières Volumes qui contiennent près de deux mille Chanſons.

Le prix eſt de 40 ſols broché.

VAUDEVILLE

En bouts rimés ſur celui du Maréchal.

GROS-JEAN.

Aſſemblez-vous, charmans TENDRONS,
Et vous trouverez des LURONS
Qui n'ont pas les jambes TRANQUILES;
S'il faut danſer à tous INSTANS:
Les plaiſirs offrent du bon TEMPS;
Nous devons leur être DOCILES.
Tôt, tôt, tôt,
Battons chaud:
Tôt, tôt, tôt, bon courage;
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.
(*Chorus.*)

COLIN.

Au village on dit des DOUCEURS
Qui ne trompent jamais les CŒURS;
La ſincérité les RASSEMBLE.
Avec Claudine je m'UNIS,
Une chaumiére eſt mon LOGIS;
Mais nous pouvons y dire ENSEMBLE:
Tôt, tôt, tôt,
Battons chaud:
Tôt, tôt, tôt, bon courage;
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

CLAUDINE *à Colin.*

Tu m'as piquée avec DOULEUR;
Mais ma bleſſure eſt mon BONHEUR.

Pour te pardonner je RESPIRE;
Je pleurai, quand je te PERDIS;
Je te retrouve & te CHERIS,
Et me voilà prête à te DIRE:
Tôt, tôt, tôt,
Battons chaud;
Tôt, tôt, tôt, bon courage;
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

NICOLAS.

Dans tous les lieux où j'ons ETÉ
On a connu notre BONTÉ,
Et sur-tout notre PATIENCE;
Mais quand un taquin veut M'AVOIR;
D'abord je me mets en DEVOIR,
Et je vous lui flanque D'AVANCE
Pif, paf, ...
Tôt, tôt, tôt,
Battons chaud:
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

LE JUGE.

En bon Plaideur ne cédez PAS
Quand votre Cause va le PAS,
J'ai le ventre à la FINANCIERE;
Ayez recours au MAGISTRAT,
Et bientôt comme à L'OPERA,
Le Procureur fera POUSSIERE.
Tôt, tôt, tôt,
Danſez chaud: (*Il danſe en ſortant.*)
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Il faut avoir cœur à l'ouvrage.

GRAND-FRANÇOIS.

Feu mon pere étoit MARÉCHAL,
Et le pauvre homme eut bien du MAL;
Pour me laiſſer bonne BOUTIQUE:
J'ai beſoin de cœurs INDULGENS;
J'aurai ſoin des piés des CHALANS,
Si de vos mains j'ai la PRATIQUE.
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud:
Tôt, tôt, tôt, bon courage,
Et nous aurons cœur à l'ouvrage.

LE TABELLION *arrêtant les Acteurs après qu'ils ont ſalué.*

Mes Amis, je ſuis fort content;
Et je vous mets tous hors de cour;
Mais malgré cela, je vous prie,
De venir toujours nous revoir,
Et que ces Meſſieurs avec vous
Viennent ſouvent à l'Audience.
Tôt, tôt, tôt,
Pa, ta, pan,
Ti, ti, ti,
Bon courage,
Voilà comme on rime à Aſnières.

FIN.

Ce Vaudeville a été ajouté à la Pièce qui eſt priſe de l'ancien Théâtre & miſe en vers libres.